PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

ANNÉE NOVEMBRE 1946 N° 11

MAR 12 1947

REVUE DE PARIS

PAUL REYNAUD : La situation politique en France à la veille des élections

ANDRÉ SIEGFRIED : Un monde nouveau

JULES ROMAINS : Matin de Paris 1933

ALBERTO MORAVIA : L'Imbroglio

LUCIEN DESCAVES : Souvenirs sur l'Abbé Mugnier

JOSEPH PEYRÉ : Un soldat chez les hommes (fin)

ED. GISCARD D'ESTAING : Convergences inflationnistes

JEAN POMMIER : Le Silence de Racine

DENISE BOURDET : Images de Paris

GÉRARD BAUER : Le Théâtre

JEAN THIBAUD : La bombe atomique et le secret de l'énergie nucléaire. — II

PIERRE AUDIAT et PIERRE GAXOTTE : Les livres d'histoire

LA LIVRAISON : 60 FRS

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE NOVEMBRE 1946

		Pages
PAUL REYNAUD	La situation politique en France à la veille des élections.	3
ANDRÉ SIEGFRIED	Un monde nouveau	10
JULES ROMAINS	Matin de Paris 1933	19
ALBERTO MORAVIA	L'imbroglio	31
LUCIEN DESCAVES	Souvenirs sur l'Abbé Mugnier	77
JOSEPH PEYRÉ	Un soldat chez les hommes (fin)	85
ED. GISCARD D'ESTAING	Convergences inflationnistes	114
JEAN POMMIER	Le silence de Racine	122
DENISE BOURDET	Images de Paris	131
GÉRARD BAUER	Le théâtre	137
JEAN THIBAUD	La bombe atomique et le secret de l'énergie nucléaire. — II	145
PIERRE AUDIAT et PIERRE GAXOTTE	Les livres d'histoire	151
	Chroniques bibliographiques	

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

LA CLEF PERDUE

Roman par **Marc CHADOURNE**

HORIZONS ALLEMANDS
par Robert d'Harcourt
de l'Académie Française

LE MARIAGE DU CARDINAL DE LORRAINE
par le duc de la Force
de l'Académie Française

TRISTAN CORBIÈRE
par Yves-Gérard le Dantec

A.-J. CRONIN
par Raymond las Vergnas

LA REVUE DE PARIS

Société à responsabilité limitée au capital de 75.000 francs
(Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld, André de Fels)

Paraît le 1er de chaque mois. — Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées, Paris (VIIIe), Balzac 02-88. — Prix du numéro : 60 francs. — Abonnement (6 mois) : 280 francs (France et colonies) Etranger : 310 francs (pays de demi-tarif postal), 340 francs (pays de plein tarif). — Compte chèques postaux 360-50 Paris. — **Prière de joindre la somme de 10 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.**

La présente revue a été tirée à 19.000 exemplaires.

Copyright by Revue de Paris *1946.*

GALERIE DROUANT DAVID
52, Faubourg St-Honoré - Anj. 79-45
● TABLEAUX DE MAITRES CONTEMPORAINS

ORFÈVRERIE
CHRISTOFLE
ACHÈTE tous services de table et objets d'art
12, Rue Royale
Tous les jours de 14 h. à 18 h. sauf lundi

ACHAT • VENTE
MEUBLES - PENDULES - BIBELOTS ANCIENS
ANDRÉ HURTREZ
252, Fg. St-Honoré - Car. 38-68

YVONNE GAUBERT
5, Rue Jacques-Callot
(Angle Rue de Seine)
ANTIQUITÉS - OBJETS D'ART
BIBELOTS

Le BACCALAURÉAT se prépare au
COURS SORBON
5 et 12, rue Henri-Rochefort Paris (17e)
Cours de vacances du 19 août au 5 octobre
EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT
Tél. Wag : 29-01

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
DENTOL
eau, pâte, poudre, savon
19, Rue Jacob, Paris

INFORMATIONS FINANCIÈRES

CRÉDIT LYONNAIS
Situation au 31 Août 1946

ACTIF

Caisse, Trésor public, Banques d'émission. Fr.	6.616.893.018,60
Banques et correspondants	3.858.253.962,27
Portefeuil le effets	71.375.960.832,79
Coupons	1.389.202.176,78
Comptes courants	13.491.421.569,05
Avances garanties	660.132.721,12
Avances et débiteurs divers	4.852.095.209,21
Débiteurs par acceptations	3.268.362.035,30
Titres	645.980.915,34
Comptes d'ordre et divers	2.068.793.739,27
Immeubles et mobilier	35.000.000 »
Fr.	108.242.066.179,70

PASSIF

Comptes de chèques Fr.	46.791.505.914,17
Comptes courants	39.640.077.815,07
Banques et correspondants	2.971.948.907,89
Comptes exigibles après encaissement	877.126.371,11
Créditeurs divers	9.104.687.913,37
Acceptations à payer	3.268.362.035,30
Bons et comptes à échéance fixe	602.303.721,70
Comptes d'ordre et divers	2.986.013.583,49
Réserves	1.000.000.000 »
Capital	1.000.000.000 »
Report à nouveau	49.977,67
Fr.	108.242.066.179,70

Hors Bilan

Engagements par cautions et avals . . . Fr.	3.867.588.011,57
Effets escomptés circulant sous notre endos	8.032.995.271,54
Ouvertures de crédits confirmés	3.832.324.591,94

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

L'Assemblée Générale Extraordinaire des Actionnaires s'est tenue le 16 octobre sous la présidence de M. Henri DEROY, Gouverneur. Elle a décidé de porter le capital social de frs 513. 04.000 à frs 1.200.000.000, par la création de 1.372.992 actions nouvelles, dont 342.336 seront libérées au moyen d'un prélèvement sur les réserves et 1.030.656 seront à souscrire en numéraire.

GROUPEMENT DE LA CONSTRUCTION NAVALE

Émission d'au maximum 260.000 obligations de 5.000 francs nominal 4 1/4 % net, jouissance 15 oct. 1946. Prix d'émission : 4.920 francs par obligation de 5.000 francs nominal.
Amortissement : en 35 ans au max., par tirages ou rachats.
Garanties : Clause *pari passu*. En outre le service de l'emprunt est garanti par un certain nombre de Sociétés de construction de navires et de machines marines, chacune solidairement avec le groupement mais sans solidarité entre elles. (B.A.L.O. du 30 sept. 1946).

Le Garde-Meuble Public
EMBALLAGES DÉMÉNAGEMENTS
BEDEL & Cie
ALGER
2, Boulevard Carnot
Tél. 36-45
PARIS
17, Rue Monsigny
Tél. RIChelieu 54-93
CASABLANCA
95, Bd de la Gare
Tél. 14-63

CURIEUX

Le premier
GRAND HEBDOMADAIRE
DE SUISSE FRANÇAISE

Abonnement de 6 mois pour la France :

315 francs français

S'adresser à :

O. ZELUCK
"La Presse française et étrangère"
6, rue Geoffroy-St-Hilaire
PARIS - 5e

Les 30 Conférences
*de l'**Université des Annales***
(Saison 1946 - 1947)
seront publiées dans

CONFERENCIA

la Revue de l'Élite.

★

ABONNEMENTS

France et Colonies

1er semestre (6 numéros)	100 fr.
2e semestre (6 numéros)	100 fr.
L'année 1946 (Janvier-Décembre)	200 fr.

Compte chèques postaux : Paris 1411-22

Étranger

125 ou 135 fr. par semestre (6 numéros)
L'année 1946 : 250 ou 270 fr.

Administration :
79, bd St-Germain, Paris (6e)
Tél. : DANton 97-40

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LOGIQUES D'UN NOUVEAU CAPITALISME

par R.-M. Berri *(Plon)*

Cet ouvrage a comme premier mérite celui d'écarter les erreurs habituelles qui régissent notre vie politique. Derrière le faux dilemme « capitalisme-communisme », il discerne les véritables caractères qui différencient les diverses économies possibles, parmi lesquelles le communisme d'Etat ne fait qu'exaspérer les défauts du capitalisme, mais en écrasant toute liberté individuelle au profit de la tyrannie collective qui le caractérise.

Après une partie critique judicieuse, écrite avec un souci manifeste de bonne foi et de mesure, une partie constructive propose des solutions qui doivent être méditées. Le problème essentiel que traite l'auteur est la recherche d'une répartition équitable des produits entre le travail et le capital. Il y a peut-être une simplification excessive à dénoncer dans la fixité des salaires par rapport à l'accroissement des dividendes le défaut intime du capitalisme (reproche qui suppose d'ailleurs une stabilité monétaire rigoureuse tandis que la France, actuellement, souffre de maux exactement opposés). Mais cette question, si elle n'est pas la seule à résoudre, est incontestablement importante. Le système de M. Berri apparaîtra sans doute d'une application difficile, comme c'est toujours le cas des solutions théoriques et générales ; par contre, sa direction d'ensemble est juste et les observations annexes qui l'entourent présentent un vif intérêt. Aussi, ne faut-il pas trop s'arrêter à la discussion des détails.

Le livre de Karl Marx était bourré de considérations fausses, et les idéologies qui en sont sorties ont cependant, et malheureusement, orienté les esprits pendant un siècle. « Logiques d'un nouveau capitalisme » établit des considérations exactes et des positions de départ généreuses et fécondes. Il est souhaitable que de telles idées nourrissent les programmes et mêmes les idéologies qui inspireront l'évolution économique française de demain.

Ed. G. d'E.

Voir la suite de la Chronique bibliographique page 161.

LA

SITUATION POLITIQUE EN FRANCE

A LA VEILLE DES ÉLECTIONS DU 10 NOVEMBRE

Nous voici nantis d'une constitution, repoussée par la capitale de la France et votée à la minorité de faveur : 9 millions de « oui » contre 15 millions de « non » et d'abstentions.

Les électeurs viennent ainsi de désavouer les députés des trois partis qu'ils avaient élus le 2 juin et qui avaient voté, quelques jours plus tôt, cette constitution, à l'énorme majorité de 404 voix contre 106.

Et maintenant?

Les Français vont voter le 10 novembre, suivant le mode électoral du 2 juin dont nous venons de voir qu'il déforme la volonté populaire. Il a d'autres défauts. Il ne permet pas à l'électeur de choisir librement son député ni même de rayer sur une liste le nom d'un candidat qui lui paraît incapable ou malhonnête. Le parti commande ; l'électeur doit obéir. Ce système assure-t-il, du moins, une exacte justice électorale? En aucune manière. Dans l'ensemble du pays, le 2 juin, 34 500 voix M.R.P. ont suffi pour faire élire un député, tandis qu'il en a fallu 57 500 pour faire élire un député du rassemblement des gauches. A la Constituante, l'opposition (116 membres) a proposé de soumettre au suffrage universel, par voix de referendum, la question du mode de scrutin. Les trois partis qui en sont les bénéficiaires, s'y sont refusés.

C'est ainsi qu'ils comprennent la démocratie.

Quelle assemblée va être élue, le 10 novembre, selon ce mode de scrutin?

Les électeurs n'ont plus le droit de se tromper car, cette fois, les députés

seront élus pour cinq ans. Si leurs choix sont mauvais, tout redressement du pays sera impossible.

Le parti le plus puissant parce que le plus homogène et le plus discipliné, celui qui contrôle la C.G.T. et qui, par là, peut agir sur le gouvernement par la menace de grèves, est le parti communiste. Il a, auprès d'une grande fraction de la classe ouvrière, le prestige du parti qui sait comment on fait une révolution pour l'avoir faite et réussie en Russie.

Il perd du terrain dans les villes où le sentiment national se révolte contre son allégeance à un pays étranger. D'autre part, les mécontents iront moins volontiers vers un parti dont les chefs vivent, depuis de longs mois, sous les lambris dorés des palais ministériels. Par contre, son organisation et son journal agricole peuvent lui faire gagner des voix dans les campagnes.

Le parti socialiste est en porte à faux. Il est partagé entre deux soucis : garder ce qui lui reste de troupes ouvrières à gauche et, garder, à droite, les demi-prolétaires en faux-col qu'il a enlevés au parti radical. D'où, son attitude hésitante qui lui a valu ses échecs d'il y a un an et du 2 juin. A la suite de ce dernier, il s'est livré à un repli ministériel. Mais les militants ne paraissent pas assurés que cet acte d'humilité ait été un bon placement électoral. Au mois d'août dernier, au cours du congrès socialiste tenu à Paris, les porte-parole des candidats malheureux ont dénoncé le manque de dynamisme de leur parti et s'en sont pris au grand chef, M. Léon Blum.

« A qui la faute ? » a répondu celui-ci, qui s'est livré, avec sa sincérité et sa lucidité habituelles, à une vigoureuse contre-offensive. Il a dénoncé la « peur » des candidats. « S'il y a déviation de notre doctrine, elle est dans la façon timorée dont notre doctrine a été développée dans les programmes électoraux... Il fallait que nous disions ce qu'est la propriété capitaliste dont nous voulons l'élimination, en attaquant le problème de l'héritage. »

Voilà qui est parler. Mais gageons que les candidats qui étaient virulents au congrès socialiste, seront discrets, en face des électeurs, sur le problème de l'héritage.

Le parti socialiste se vide, ainsi, peu à peu de son contenu doctrinal et s'adonne à l'art du compromis. Après les élections du 21 octobre de l'an dernier, il a exigé d'être flanqué, au gouvernement, par le parti communiste pour obliger celui-ci à partager les responsabilités du pouvoir. Il fut un temps où l'on refusait à ses adversaires les joies du pouvoir. Aujourd'hui, on leur refuse celles de l'opposition. D'autre part, il a exigé d'être couvert, à droite, par le M.R.P. afin de n'être jamais celui qui dit « non ».

Le M.R.P. avait fait naître de grands espoirs et il a obtenu de grands succès. Il était dirigé par des hommes nouveaux ayant participé à la résistance et il donnait l'impression d'apporter dans la vie publique une fraîcheur qui enchanta beaucoup de Français. Les femmes, sur lesquelles le

clergé a plus d'influence que sur les hommes, allèrent en foule vers le parti nouveau.

La deuxième Constituante lui fut funeste. Sa fraîcheur s'est fanée. Il est apparu comme un parti opportuniste, plus roué que ceux d'avant-guerre. Il a divorcé d'avec le général de Gaulle sur la constitution, tout en soutenant qu'il restait le « parti de la fidélité ». Sa « tactique » fut flagellée par le Général dans son discours d'Épinal, comme un prétexte à « abandonner les positions que l'on avait juré de défendre ». Il ergota sur le désaveu du Général. Celui-ci lui en asséna un second. Alors que, dans ce dernier, le général de Gaulle proclame que voter la constitution serait faire courir à la France « des risques mortels », l'éditorial de *l'Aube* affirme, le lendemain, avec tranquillité : « Francisque Gay a pu dire très justement : « Entre le « oui » du M.R.P. et le « non » du général de Gaulle, » la marge est, en définitive, très étroite. »

En effet...

Enfin, dans les derniers jours de la Constituante, on vit le M.R.P. tendre la main au parti communiste, par dessus la tête des socialistes, pour faire avec lui un marché Les communistes voteront la loi électorale qu'ils n'avaient cessé de dénoncer comme scandaleusement injuste mais qui attribue, par exemple, au M.R.P. 5 sièges sur 7 dans l'Ille-et-Vilaine où ils n'ont que 50 p. 100 des voix. Moyennant quoi, le M.R.P. fera des concessions sur la constitution... Ce fut un affligeant spectacle que de voir les membres du M.R.P. applaudir frénétiquement M. Jacques Duclos faisant l'éloge de l'hypocrisie et l'un d'eux, M. Gatuing, s'écrier : « Mieux vaut s'unir dans l'erreur que de se diviser dans la vérité » (1).

La sanction ne s'est pas fait attendre. Les électeurs qui avaient voté, le 2 juin, pour le M.R.P., ont refusé, le 13 octobre, de suivre ses consignes et ils se sont abstenus.

Ajoutons, pour le proche avenir, que l'engouement pour le « neuf » décline, au fur et à mesure que les Français soupèsent ce que leur coûte le culte de l'incompétence qui en est le corollaire. L'histoire de la conférence économique du Palais-Royal et celle de la constitution leur ont prouvé qu'il est plus facile de détruire que de construire.

Tels sont les trois « grands » partis.

Quelle politique sera-t-il possible de faire avec la première législature de la IVe République ?

Une question domine toutes les autres parce qu'elle les commande toutes. Le tripartisme va-t-il continuer ?

Dans l'ordre extérieur on sait qu'il paralyse la politique de la France qui, entre les deux géants russe et anglo-saxon, apparaît comme un enfant boudeur dans un coin.

1. Il a supprimé cette phrase au *Journal Officiel*, mais elle a été reproduite dans la presse

Dans l'ordre financier, j'ai dressé devant la Constituante, le 24 septembre dernier, un bilan de la situation économique et tracé à grands traits, la politique qui s'impose pour rétablir une situation dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle est dangereusement compromise.

En vain.

J'ai montré, le 5 octobre, à la Constituante que le projet de loi de M. Maurice Thorez sur la fonction publique aura sur l'équilibre des budgets futurs, sur les prix de revient français et, par conséquent, sur nos exportations, des répercussions redoutables dont le vice-président du Conseil m'a répondu ne pas s'être soucié parce que le Gouvernement était unanime...

Ces dernières semaines nous ont donné le spectacle d'une glissade vers l'abîme, au rythme d'un scandale par jour et de dix milliards de papier-monnaie par semaine.

Comme on le voit, le rétablissement politique est la condition d'un rétablissement extérieur, économique, financier et monétaire.

Quelle est, à cet égard, l'attitude des partis ?

Le parti communiste n'accepte l'union avec le M.R.P. que comme un pis-aller. Il proclame que son but tactique essentiel est de réaliser l'unité de la classe ouvrière, en fusionnant avec le parti socialiste.

— Pourquoi as-tu de si grandes dents ? demande le petit chaperon rouge socialiste.

— C'est pour mieux te manger, mon enfant, répond le loup communiste.

Mais, si les chefs socialistes sont hostiles à la fusion, les troupes sont sensibles à l'appel des communistes à « l'unité ouvrière ». Aussi, le péril vient-il d'en bas.

Les chefs socialistes ont donné les plus fortes raisons de rompre avec le parti communiste, mais aucun d'eux n'a conclu : il faut rompre.

Dans son livre *A l'échelle humaine*, M. Léon Blum reconnaît le rôle éminent des communistes dans la résistance, mais il les traite de « nationalistes étrangers ».

Terrible accusation.

J'ai pu dire à la Constituante, sans soulever de protestations, que la France, aux mains des trois partis, est coupée en trois comme l'avait été l'empire de Charlemagne. Chaque ministre retranché dans son ministère bombarde ses collègues ennemis de communiqués acerbes.

Au Congrès du parti socialiste du mois d'août, M. Léon Blum a opposé l'attitude des socialistes au pouvoir à celle des communistes. Ces derniers, a-t-il dit, « peuvent, grâce à cette portion de pouvoir, travailler à détruire l'organisation dont ils sont pourtant les gérants ».

Au contraire, « quand nous exerçons le pouvoir en régime capitaliste, nous le faisons de bonne foi. Si nous soutenons les intérêts prolétariens,

nous nous efforçons de servir le bien public, le bien de l'ensemble de la nation. »

Le 31 août, à ce même congrès, d'anciens ministres socialistes qui s'étaient assis, avec des ministres communistes, autour du tapis vert, dans la salle du Conseil des ministres, ont fait des révélations d'une gravité singulière.

M. André Philip, ancien ministre des Finances et de l'Économie nationale, a déclaré :

« J'ai été pendant cinq mois au Gouvernement et, après une cruelle expérience, je suis arrivé à la conclusion qu'il est très difficile de gouverner avec des communistes parce qu'ils n'apportent pas, au sein des Conseils gouvernementaux, le minimum d'honnêteté intellectuelle sans lequel on ne peut travailler. Dans les délibérations du Gouvernement, ils prennent des positions orientées exclusivement en vue de la prochaine consultation électorale ; ils font des propositions démagogiques, dans le seul but de les faire rejeter par leurs collègues ; enfin, ils sont en train de saboter et de compromettre, peut-être à jamais, l'idée même des nationalisations, en détruisant ce sans quoi il n'y a pas de nationalisations, la véritable démocratie ouvrière dans la gestion des services nationalisés et, comme le montre l'exemple récent des houillères, en se servant des entreprises nationalisées pour réaliser la domination de leur parti sur la structure même de l'État. »

Ainsi donc, en faisant voter les nationalisations, M. André Philip n'a abouti, selon lui, qu'à permettre aux communistes de dominer la structure même de l'État! Pitoyable opération dont nous avions, en temps utile, dénoncé les périls.

Quant à M. Eugène Thomas, ancien ministre des P.T.T., il a demandé, ce même jour, au Congrès, la dissolution du Comité d'entente socialo-communiste et voici comment il a justifié cette demande :

« Aux mots : démocratie, patrie et paix, nous ne donnons pas la même signification. Le parti communiste est essentiellement antidémocratique. S'il arrivait au pouvoir, ce serait la fin de la liberté : les socialistes français connaîtraient le même sort que les socialistes russes après 1917.

» De même pour la défense de la patrie, nous avons été dès le début contre l'Allemand, ennemi de la France. Les communistes ne l'ont été que du jour où l'Allemagne a été l'ennemie de la Russie.

» Pour les communistes, la patrie, c'est la Russie. Pour nous, c'est la France. »

Voilà qui est plus grave encore. Il ne s'agit pas seulement de démagogie et de main-mise sur la structure de l'État pour préparer la révolution, mais d'obédience à une nation étrangère qui se montre hostile à la politique de la France en Rhénanie, dans la Ruhr et même dans la Sarre! Si cet ancien ministre socialiste a raison, n'est-il pas contraire à l'intérêt national de faire des ministres français avec des hommes dont la patrie

n'est pas la France? Est-ce ainsi que l'on peut espérer rendre à notre pays son rang dans le monde?

Et pourtant, tiraillés par des forces contraires, craignant d'être traités de réactionnaires par les communistes, les socialistes n'osent pas opter. Au lendemain du referendum du 13 octobre, le nouveau secrétaire général qui avait été choisi par les « durs » du dernier congrès, dans l'espoir de rendre le parti plus « dynamique », M. Guy Mollet a ainsi défini la formation politique de son choix : les socialistes, les communistes, la gauche du parti radical et la gauche du parti M.R.P. Tout le reste, U.D.S.R., radicaux et modérés, c'est « la réaction ».

Le petit chaperon rouge socialiste a, décidément, la vocation du suicide...

Quant au M.R.P., sa « tactique » le perd là comme ailleurs. Jamais un de ses membres n'a osé formuler contre le parti communiste des accusations approchant, même de loin, celles de MM. André Philip et Eugène Thomas.

Le 22 septembre, à Laval, M. Francisque Gay, ministre d'État M.R.P., prend la défense du tripartisme. L'attaquer c'est, selon lui, repousser le principe des grands partis politiques nécessaire à une démocratie. Il défend le tripartisme en faisant observer qu'en « soixante-quinze ans, la troisième République n'a pas eu un seul gouvernement homogène; rien que des gouvernements de coalition. » Rien de plus juste, à ce détail près : jamais, pendant ces soixante-quinze ans on n'a accusé un ministre d'avoir pour patrie non pas la France, mais une puissance étrangère. A Nice, le 7 octobre, le même ministre M.R.P. défend le tripartisme. A Annonay, le 8 octobre, il réclame « l'union de tous les Français ». On sait que le M.R.P. n'admet pas « les deux blocs ». Mais qu'est-ce donc que le régime parlementaire anglais qui est notre modèle, sinon celui des deux blocs?

L'union de tous les partis est une idée chimérique. C'est une formule de temps de crise où l'union plus ou moins factice des citoyens peut épargner des troubles.

Ce n'est pas une formule durable.

Si nous avons peur de laisser se produire librement et franchement le désaccord politique qui sépare séculairement les Français, depuis les guerres de religion, la Ligue, la Fronde, les encyclopédistes et l'affaire Dreyfus, c'est que nous n'avons pas encore réacclimaté la démocratie en France, c'est que nous ne nous sommes pas débarbouillés du totalitarisme dont nous avons été maculés pendant l'occupation.

La liberté, c'est de dire « oui » quand on pense oui et de dire « non » quand on pense non.

La liberté, c'est le choix entre deux équipes gouvernementales. Ce choix n'existait avant la guerre, ni en Allemagne, ni en Italie. Il n'existe pas, aujourd'hui, en Russie.

Vouloir que tout le monde soit d'accord, c'est nier la vie et la démocratie. C'est essentiellement être fasciste. Les démocrates sont des hommes qui

savent être en désaccord, sans que leurs désaccords nuisent à l'intérêt public.

Mais voici que, le 15 octobre, le Comité directeur du M.R.P. esquisse son virage sur l'aile.

Il ne se prononce pas pour la révision de la constitution, mais il veut « améliorer les institutions perfectibles dont le pays s'est doté. »

Il ne parle ni de tripartisme, ni de rupture avec les communistes mais il demande à chaque citoyen « de rendre possible, par son vote du 10 novembre, la constitution d'un gouvernement établi sur des bases nouvelles ». Et il s'offre à gouverner seul la France... Donnant aux autres des leçons de clarté, il conclut en invitant « le parti socialiste et tous les vrais démocrates... à choisir clairement entre une formule hier justifiée par le régime provisoire et l'union des démocrates attachés au progrès social et à l'indépendance nationale ».

Serait-ce la rupture avec les communistes, si tôt après le fructueux accord dont nous avons parlé? Que d'ingratitude! Aussi *l'Humanité* du lendemain n'en veut-elle rien croire.

Les 116 députés de l'opposition d'hier — modérés, radicaux et U.D.S.R. — ont heureusement, une attitude plus nette.

Les électeurs qui voteront pour eux ou pour leurs amis n'auront pas de surprises semblables à celles qu'ont éprouvées ceux qui ont voté, le 2 juin, pour le M.R.P.

Voici, maintenant, le calendrier.

Le 8 décembre prochain, les membres du Conseil consultatif de la République seront élus. Non pas « par les collectivités communales et départementales », comme le prescrit l'article 6 de la constitution mais par le moyen de grands électeurs directement élus à cet effet, en violation de la constitution. Déjà! On pouvait pourtant espérer que cette constitution était si détestable que les trois partis n'auraient pas envie de la violer. Les communistes ont voulu que cette seconde Assemblée ne soit que le reflet de la première, ce qui lui enlèvera le peu de valeur politique qu'elle pouvait avoir. M.R.P. et socialistes y ont consenti.

En janvier — si les conseils coloniaux sont constitués à temps — aura lieu l'élection du président de la République. On peut augurer que, si le général de Gaulle n'est pas candidat, l'homme politique qui sera élu sera l'homme le plus à gauche qui sera partisan discret de la rupture avec les communistes.

Comme on le voit, il est plus facile de définir les conditions du redressement que de dire si elles seront réalisées.

Le destin de la France dépend du scrutin du 10 novembre.

Répétons aux électeurs français que leur pays n'est plus la France du Roi-Soleil ou de Napoléon, qu'il est possible encore de la relever pour la replacer au rang auquel elle a droit, mais qu'il est temps.

Tout juste temps.

PAUL REYNAUD

UN MONDE NOUVEAU

Deux guerres, et quelles guerres, ont, en trente ans, changé la face et l'équilibre du monde : nous avons conscience qu'il s'agit, non d'une simple évolution, mais, au sens exact et fort du terme, d'une révolution ; rien n'est plus à sa place, la valeur des choses n'est plus la même, les rapports des hommes entre eux sont bouleversés ; l'idée même qu'ils se font de l'Univers et de ses lois a subi des détours si brusques qu'il n'est pas jusqu'aux fondements de la morale et des méthodes du raisonnement qui ne soient ébranlés. Cette crise, à vrai dire, couvait depuis longtemps. Dès la fin du siècle dernier, les conséquences profondes de la Révolution industrielle se faisaient sentir : le machinisme pénétrait partout, pénétrait tout, faisant craquer les cadres anciens d'une société toute marquée encore d'influences néolithiques. Les deux guerres mondiales n'ont pas été, en elles-mêmes, des causes, mais elles ont accéléré, dans des proportions fantastiques, un mouvement de fond qui se serait vraisemblablement produit de toute façon. Nous sommes donc en présence de quelque chose de nouveau, à quoi rien ou à peu près rien dans le passé ne nous préparait. Quand nous regardons autour de nous, avec angoisse mais aussi non sans curiosité, nous éprouvons l'étonnement élémentaire de l'homme qui sort de son refuge, après un tremblement de terre ou un bombardement, se demandant ce qu'il va retrouver de l'environnement familier antérieurement connu de lui. Nous sommes, quant à nous, en présence d'un monde géographique inédit, désormais extra-européen plus qu'européen et dont le centre de gravité n'est plus le même ; nous avons conscience aussi de vivre enfin dans le xxe siècle, auquel il nous a fallu tant d'années pour nous accoutumer : sa personnalité nous apparaît, faisant un saisissant contraste avec celle de son prédécesseur. Chose impressionnante, ces catastrophes ont enseigné au vieux monde un pessimisme qui n'était pas son fait : nos pères (nous-mêmes dans notre jeunesse) croyaient au progrès et n'eussent pas songé à concevoir la terre promise ailleurs que dans l'avenir. Il nous arrive de nous demander si elle n'a pas été dans le passé...

I

Le xixe siècle se croyait de bonne foi nationaliste et impérialiste : c'était, et il le savait bien, le siècle de Bismarck et de Mc Kinley. Mais en fait il était internationaliste et libéral. La race blanche occidentale, disons européenne,

avait réalisé sous sa direction une forme d'unité mondiale qui rappelait celle de l'Empire romain. Dès qu'on sortait d'Europe, on entrait dans une manière de République mercantile internationale, fonctionnant sous l'égide de l'Angleterre, et dans laquelle tous les blancs d'Europe, ainsi que leurs frères transatlantiques, bénéficiaient en fait des mêmes droits. On rencontrait sans doute le nationalisme et le protectionnisme, mais leurs effets demeuraient limités, toujours contrôlés, l'atmosphère étant au fond celle de l'échange et presque du libre-échange.

Quand, revenant en arrière, nous essayons de nous représenter les caractéristiques de cet âge, nous sommes frappés surtout de sa facilité : facilité des échanges, aisance des communications, encore que la technique des transports nous paraisse aujourd'hui enfantine en comparaison des réalisations merveilleuses d'aujourd'hui, facilité surtout des voyages, dans un monde, hélas disparu, où les hommes circulaient librement, sans barrières, sans passeports, sans *quotas*. La stabilité de ces temps révolus nous émerveille presque davantage encore : les tarifs douaniers, les traités de commerce fondés sur leur demi-permanence constituaient une base sur laquelle il était possible de calculer ; le crédit des Etats représentait une armature sur laquelle reposait tout un système financier, que les contemporains estimaient devoir durer toujours ; et de même la solidité monétaire, appuyée sur l'or, qui permettait, à cinquante, presque à cent ans de distance, des comparaisons raisonnables de prix ; il y avait enfin, dans un milieu où les prévisions restaient possibles, une étonnante stabilité contractuelle ; les signatures étaient respectées (elles le sont encore quelquefois, mais on ne songeait pas alors à féliciter ceux qui tenaient leur parole !) Cette stabilité se reflétait dans la structure sociale, car l'homme occidental avait encore, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui, des racines dans son milieu : le paysan tenait à sa terre, un peu comme l'arbre tient au sol, vous ne l'eussiez pas déplacé sans le désaxer totalement ; l'artisan vivait de sa tradition et toute l'industrie, même mécanisée, était encore pénétrée d'un esprit de métier de source au fond artisanale ; le bourgeois lui-même paraissait inséparable de son cadre, soutenu et borné par son épargne, au sens de l'ordre, et de la transmission réglée d'un niveau de vie...

Les contemporains croyaient de bonne foi que ce régime était normal, statutaire pour ainsi dire, voulu de Dieu, et qu'il serait permanent. Les réalisations, déjà splendides, de la science et de la technique les remplissaient d'admiration et de confiance et ils associaient, comme chose allant de soi, le progrès et la liberté. Ils n'eussent pas imaginé qu'il pût y avoir un recul, même temporaire, sur ce chemin montant de l'humanité. Et pourtant, les germes de la crise étaient là. On eût pu en discerner la présence dans les effets déjà sensibles du machinisme et de la concentration industrielle, dans la position chaque jour plus instante du problème social cherchant dans le producteur à distinguer l'homme, dans la croissance rapide des pays extra-européens, rivaux de l'avenir. Il est vrai que, bien longtemps, nul ne s'aperçut de rien. Je me rappelle une date que nous avions cru fatidique, le 31 décembre 1900, seuil du nouveau siècle. Ce soir-là, non sans quelque solennité, nous nous étions dit, non plus « bonne année » comme d'habitude, mais « bon siècle », et le lendemain, en sortant, je regardais avec curiosité la rue et son mouvement pour voir ce qu'il y avait de changé. Tout était

comme d'habitude, et pendant plusieurs années l'on n'y pensa plus : le XIXe siècle continuait. La grande revue anglaise, *The nineteenth Century*, ne s'était pas décidée à changer son nom, elle avait simplement ajouté « *and after* », et c'était tout un programme, fondé sur une illusion, sur l'espoir que ce qui allait si vite devenir le passé se survivrait. La guerre de 1914 fut un premier réveil, mais on croyait encore à la possibilité de revenir ensuite au *statu quo ante* : c'était le rêve instinctif et naïf d'une foule de gens. Il a fallu la crise mondiale de 1929 pour ouvrir les yeux de l'humanité occidentale et lui faire comprendre qu'une page avait été tournée, depuis longtemps déjà : on était au XXe siècle, il avait fallu trente ans pour qu'on s'en aperçût ! S'il était resté à cet égard la moindre illusion, la seconde guerre mondiale devait bien nécessairement la dissiper : nous savons maintenant, sans le moindre doute, qu'une révolution, dépassant la politique et de portée à vrai dire humaine s'est produite et que nous voguons en plein dans les eaux profondes du XXe siècle. Et, suivant le mot pathétique de Littré, nous sentons aussi que, sur cet océan dont on ne voit plus les bords, nous n'avons ni boussole ni voiles.

II

En quoi ces deux guerres et les événements immenses dont elles ont été l'occasion ont-ils changé le monde, nous donnant cette impression de révolution qui, de toutes parts, nous entoure ?

Il y a d'abord révolution dans l'équilibre interne des Etats : les conditions de l'autorité politique sont transformées. La guerre, devenue totale, a mis entre les mains des gouvernements une puissance telle, non seulement politique ou militaire, mais technique, financière, économique, sociale, que les intérêts privés, non seulement ne peuvent plus prendre le dessus, mais sont en fait absorbés dans la collectivité. Tel est le régime que la tension, le tumulte de la lutte imposaient, mais, ne nous y trompons pas, l'Etat ne se défera pas des armes acquises par lui à la faveur de ces circonstances exceptionnelles. Il les conservera, il cherchera à les consolider ; puis, pour se justifier aux yeux des foules, il s'en servira pour satisfaire leurs besoins matériels ou passionnels : *panem et circenses* (en langage moderne, cartes d'alimentation, sports et cinémas) et plus encore leur soif élémentaire d'égalité. Les masses, dans l'incapacité d'user elles-mêmes de la puissance qui, d'un accord tacite, leur est reconnue, ne pourront, dans un âge où la grande organisation est devenue la condition *sine qua non* d'une vie collective évoluée, que la déléguer globalement aux gouvernements. On aboutit ainsi à la dictature et, au bout de la route, il y a l'asservissement, dans un cadre que pourtant on continue, par habitude, d'appeler encore démocratique.

Il semble que cet asservissement soit subi, accepté sans douleur. Est-ce fatigue, paresse ou inévitable carence, l'individu, dans nos sociétés occidentales, n'admet plus d'être abandonné à sa propre initiative, à sa responsabilité personnelle : il demande, il exige, et du reste trouve tout naturel, que l'Etat s'occupe de lui ; il se remet entre ses mains, comme un failli entre les parfois s'il se soucie de l'être, c'est la sécurité qui est devenue sa première mains du syndic de faillite ; bref il n'est plus libre, mais on se demande préoccupation. La société tend ainsi à devenir plus égalitaire, plus solidaire, mais moins libérale. Le libéralisme fait désormais figure, auprès des gens avancés ou qualifiés tels, de doctrine démodée.

Il faut admettre que les conditions nouvelles de la production industrielle vont à l'encontre des initiatives individuelles et des libertés personnelles. A l'étape artisanale, fondée sur l'outil, simple prolongement du bras, a succédé l'étape mécanique, fondée sur la machine et qui marque le règne de l'ingénieur. Mais nous sommes maintenant entrés, semble-t-il, dans une phase nouvelle, où la technique paraît le céder en importance à l'organisation. Dans cet âge administratif, où la gestion complexe des entreprises nécessite des vues d'ensemble et un sens profond de la mise en œuvre, la grande unité de production est devenue une nécessité, car il n'est plus question d'agir en ordre dispersé. La guerre, en obligeant l'Etat à prendre la tête de la production, a accéléré cette évolution, dans laquelle la technique a sans doute conservé toute son importance, mais où les qualités d'organisation sont devenues les plus immédiatement nécessaires. 1914, 1939 sont à cet égard des étapes décisives, car elles ont accéléré la concentration des fabrications, imposé dans nombre de cas l'unité de conception des principales industries, sous l'angle national et sous le contrôle de l'Etat. En se développant, la grande entreprise accroît naturellement son pouvoir, elle devient logiquement politique et elle cherche alors à s'emparer de l'Etat. Pour se défendre, celui-ci essaie à son tour de la dominer et de l'absorber. De toute façon, le contrôle des Pouvoirs publics se resserre, sans que l'Etat puisse lui-même être limité : d'où une terrible tentation de puissance ou d'abus de puissance, non pas tant pour l'Etat lui-même (notion irréelle !) que pour ceux qui exercent effectivement le gouvernement. Les contrepoids de l'époque libérale sont de plus en plus inexistants.

Dans ces conditions, toute question tend à devenir administrative, donc indirectement politique. Les solutions individualistes, qui étaient encore presque la règle au XIXe siècle, ne suffisent plus : il faut à tout des solutions d'Etat, s'exprimant dans des lois, des décrets, disons même des oukases. Hygiène, habitation, ravitaillement, assistance, relations entre patrons et ouvriers, production industrielle, autant de problèmes qui relèvent désormais de la collectivité, que l'initiative individuelle seule se voit désormais incapable de résoudre. Les heures de notre vie qu'il nous faut consacrer à des démarches administratives sont de plus en plus nombreuses, une grande part de l'activité des producteurs se passe en démarches bureaucratiques. L'âge administratif, dans un esprit malsain et qu'il faudra rationaliser, le veut ainsi. Et pourtant, dans ce morne anonymat, l'être humain a beaucoup gagné, car il n'est plus, comme dans les années du libéralisme agressif et intégral, simplement l'un des postes du prix de revient : l'action syndicale, les divers mouvements de réforme sociale, la doctrine humaine de l'encyclique *Rerum novarum* ont imposé, dans la rigueur de la production, la considération de l'homme. La personne humaine y a-t-elle en fin de compte gagné ? Ce que l'individu a gagné d'un côté, de l'autre il l'a perdu. La société sera vite menacée de sclérose si elle ne cherche de nouveau, dans l'initiative de l'individu, la source irremplaçable de sa vie : c'est tout un équilibre nouveau à trouver. La recherche de cet équilibre sera la tâche des générations qui viennent, mais si l'individu se perd dans cette aventure, l'humanité, sous une apparence trompeuse de progrès technique, aura rétrogradé.

Nous voyons en même temps se produire devant nous un changement

total dans l'équilibre planétaire. C'est l'âge des communications rapides. Notre siècle a inventé un vice nouveau, la vitesse, dont nous ne pouvons plus nous passer, mais dont les bienfaits sont après tout douteux. L'avion a supprimé les distances. Quel contraste, dans nos déplacements, avec la lenteur des voyages de nos pères, de nos grands-pères ! En 1826, je le sais exactement par son journal, mon grand-père avait mis vingt-six jours pour aller, en bateau à voiles, de Marseille à Trébizonde : on fait aisément aujourd'hui Marseille-Alexandrie ou Paris-Stamboul en un jour. Mon père, en 1861, avait mis dix-sept jours, depuis le Havre, pour gagner New-York : en 1938, sur « Normandie », j'ai mis quatre jours et demi et l'an dernier, en avion, j'ai fait Paris-(Orly)-Washington en vingt-six heures. Dès maintenant, du reste, le trajet se fait aisément en treize heures de vol effectif et de nouveaux progrès sont à brève échéance certains. Autre exemple, plus significatif encore : de Baranquilla, sur la côte ferme, à Bogota, capitale de la Colombie, sur les Hauts plateaux des Andes, à mille kilomètres à l'intérieur, il fallait, il y a quinze ou vingt ans encore, quinze jours de voyage, sur un fleuve interminable et le long des lacets d'un petit chemin de fer montagnard : j'ai fait le trajet en trois heures et demie ; parti à neuf heures du matin de la mer, j'étais pour déjeuner à Bogota. Il serait aisé de multiplier ces exemples, mais ceux-ci ne suffisent-ils pas ? J'ai conservé quant à moi l'impression la plus profonde de ma première traversée aérienne de l'Atlantique : départ à huit heures du soir d'Orly ; souper à Prestwyck, en Ecosse, par un crépuscule qui n'en finissait pas, comme si nous courions après le soleil ; petit déjeuner le lendemain matin en Islande, sur une terre de feu, rouge, jaune et verte, fantastique ; arrivée à cinq heures du soir, après long survol d'une mer parsemée d'icebergs, à Terre-Neuve, dans une terre glacée, plantée de noirs sapins ; puis, survol de la côte américaine, de vingt villes brillamment illuminées, comme dans une féerie ; et finalement descente à Washington, à dix heures du soir. Plus aucune préparation de l'esprit, comme autrefois, pendant les longues heures de la traversée : on tombait du ciel, pour se trouver plongé tout à coup dans l'atmosphère d'un continent nouveau ! Et la route suivie n'avait pas été la ligne droite, mais la ligne courbe, l'arc de grand cercle : abandonnons la vieille projection de Mercator, si trompeuse, mettons-nous à l'école de la géométrie non-euclidienne, qu'il faut peut-être soupçonner d'être désormais plus réelle que l'autre !

La conséquence de cette révolution dans l'échelle des vitesses, c'est décidément la fin de toute insularité dans le monde. Après Blériot, après Lindbergh, après la ronde étonnante des avions durant cette guerre, comment parler désormais d'isolement ? Tous les contacts sont possibles, sans délais, le fameux tour du monde en quatre-vingts jours nous fait sourire ! C'est vrai, et cependant pouvons-nous dire que cette débauche de vitesse ait produit effectivement plus de relations affectives entre les hommes ? Regardons autour de nous : les barrières administratives et politiques se sont accrues ; les unités nationales cherchent à se défendre en s'entourant d'obstacles ; le libéralisme économique est moindre qu'au XIXe siècle. Les trajets sont étonnamment plus rapides, mais le temps techniquement gagné est reperdu administrativement, dans un maquis de formalités, de procédures et de visas. En fin de compte, le progrès global n'est pas certain.

De tout ce qui précède résulte un changement, presque une révolution

dans la mesure des puissances. Seuls peuvent subsister aujourd'hui comme grandes puissances les pays de forte surface et de nombreuse population, efficacement organisés, possédant des zones territoriales étendues de domination. Il semble qu'il faille au moins huit à dix millions de kilomètres carrés et cent millions d'habitants. Athènes avait pu dominer la Méditerranée avec quelques centaines de mille habitants et quarante millions suffisaient encore, au siècle dernier, pour l'hégémonie européenne, mais maintenant la masse remplace l'articulation et c'est pourquoi les Etats-Unis, l'U.R.S.S., c'est-à-dire de véritables continents, succèdent au « petit cap asiatique », si merveilleusement articulé et diversifié, mais si peu massif, qui dirigeait les affaires du monde depuis quatre siècles. La nécessité de se fédérer s'impose désormais aux unités qui ne sont plus à la taille de cette époque nouvelle. L'échelle des continents s'est elle-même modifiée. Il y a décalage du centre de gravité mondial. L'Europe, ruinée, piétinée, territorialement réduite, ne peut plus jouer efficacement le rôle de leader de la civilisation occidentale, ni assurer, comme elle le faisait depuis plusieurs siècles, la mise en valeur de la planète. Il y a dédoublement du centre de gravité, au bénéfice, soit de l'Amérique du Nord, soit d'une sorte de sixième continent, qu'on pourrait qualifier d'eurasiatique. Les problèmes de la paix, la réorganisation du monde au lendemain de cette guerre ne sont plus envisagés par les vainqueurs, du point de vue de l'Europe, comme c'était le cas dans toutes les grandes discussions diplomatiques antérieures. Le choix de San Francisco pour la Conférence des Nations unies est, à cet égard, symbolique : jamais, même il y a trente ans, on n'eût songé à se réunir ailleurs que dans le vieux monde. Et il est symptômatique encore que le siège de la nouvelle Société des Nations soit désormais aux Etats-Unis. La géographie des routes n'est plus la même : tel lieu, lointain, perdu au bout du monde comme Edmonton, dans le Nord-Ouest canadien, se trouve aujourd'hui placé sur l'une des futures grandes routes de la terre. Ainsi l'Angleterre, cette *Ultima Thulé* du moyen âge, après quoi il n'y avait plus rien que les immensités vides d'un océan boréal, était devenue, après les grandes découvertes, le point de départ des échanges maritimes, une tête de pont entre l'ancien continent et les continents nouveaux qui naissaient à la vie de relations. La terre ne ressemble donc plus à ce qu'elle était hier encore, et combien c'est impressionnant, presque humiliant pour l'Européen, qui avait connu un tout autre régime ! En 1898-1900, quand j'avais, jeune homme, fait le tour du monde, j'avais vu toutes les portes s'ouvrir devant l'Occidental en voyage, devant le membre de la race blanche, devant l'Européen ; je pouvais dire effectivement : *Civis romanus sum*, et toutes les barrières s'abaissaient. J'ai maintenant l'impression d'avoir assisté à quelque chose comme la fin de l'Empire romain. Je pense au vers de Corneille :

Un grand destin finit, un grand destin commence.

A la lumière de ces expériences, souvent cruelles, nous commençons à nous rendre compte des caractéristiques fondamentales de ce xxe siècle, si différent de celui qui l'avait précédé et dans lequel nous avons été si longs à nous installer. Le progrès technique est fabuleux, il nous émerveille et même il plonge nombre d'entre nous dans une sorte d'ivresse : nous sommes parfois portés à croire que nous avons vaincu les éléments, qu'il n'est plus de limite à la puissance de l'homme. Nous avons même reculé les bornes

de nos connaissances, étendu bien au delà de notre univers le domaine de notre vision, mais en même temps les anciennes et en apparence solides notions sur lesquelles vivait le XIXe siècle, le déterminisme, l'idée de loi naturelle nous échappent. Il y avait dans le déterminisme, tout rudimentaire qu'il fût, la base d'une morale du raisonnement : la probabilité statistique ne nous donne plus la même sécurité et l'imprévisibilité des mouvements atomiques introduit, avec une apparence séduisante de liberté, l'incertitude, de telle sorte que l'esprit se sent désemparé, au moment même où l'enthousiasme de si étonnantes découvertes le saisit.

Le XIXe siècle avait presque réalisé l'unité économique de la planète, mais maintenant le monde tend à se diviser en grandes unités politico-économiques, compartimentées, puissamment armées militairement et économiquement, en fait totalitaires ou tentées par une sorte de nécessité de le devenir. Les marchandises ni les hommes ne circulent plus librement, le libéralisme apparaît aux jeunes comme une doctrine périmée. La vie, en fait, est devenue collective. Même dans les pays où le socialisme ne règne pas à titre de doctrine, presque toutes les solutions relèvent de la collectivité ; l'individu isolé est réduit à l'impuissance, à la misère, il faut qu'il s'intègre dans l'armature d'un Etat hypertrophié, à la fois trop puissant à l'égard des hommes et trop faible par rapport aux immenses problèmes qu'il lui faudrait résoudre. « L'Etat, écrit Valéry, est un être énorme, terrible, débile. Cyclope d'une puissance et d'une maladresse insignes, enfant monstrueux de la Force et du Droit, qui l'ont engendré de leurs contradictions. Il ne vit que par une foule de petits hommes qui en font mouvoir gauchement les mains et les pieds inertes et son gros œil de verre ne voit que des centimes ou des milliards. L'Etat, ami de tous, ennemi de chacun... »

Dans ce siècle de fer et de feu, où chacun de nous aura vécu dix ans de sa vie dans la guerre, le recul moral est effrayant : jamais nos pères n'eussent imaginé les horreurs dont les hommes se sont rendus coupables, non pas même dans l'excitation du combat, mais froidement et par système. L'humanisme n'apparaît plus que comme un combat d'arrière-garde...

III

Les conséquences morales et sociales de ce bouleversement vont si vite qu'elles semblent presser le cours normal du temps : ce ne sont pas seulement des changements politiques ou sociaux qui se produisent sous nos yeux, nous avons justement l'impression que l'humanité entre dans un âge nouveau. De l'outil à la machine le passage se poursuit rapidement, non seulement en Occident mais partout. L'outil était individuel, éducateur ; la machine est collective, incompatible avec l'action privée ; elle a surtout son rythme propre, qui n'est pas celui de l'homme, et toute la structure de la production en est transformée.

Il s'ensuit une révolution dans la morale du travail. Le travail artisanal ou artiste du passé était fondé en somme sur le point d'honneur professionnel, mais les pages, pourtant si proches, de Péguy sur le rempaillage des chaises et sur l'honneur du travail semblent déjà relever d'un autre âge. Désormais, dans l'usine, le travail industriel se fonde, chez le chef, sur la

technique et surtout l'esprit d'organisation, chez l'ouvrier sur l'attention, la vivacité des mouvements, l'endurance, la conscience. Dans la majorité des cas, il ne peut plus être question d'honneur ou d'esprit artiste, puisque l'action de l'individu s'intègre dans une communauté où tout doit se régler comme dans une horlogerie : il ne s'agit pas de se distinguer, d'aller plus vite ou de faire mieux que les autres, puisque l'unique devoir est de rester exactement à sa place, comme une pièce dans une mécanique de précision. L'esprit d'équipe, d'association, de coopération comporte toute une morale nouvelle, pleine de sacrifice mais éventuellement pleine de grandeur, dès l'instant que chacun est associé au travail de tous. Peut-être cette morale de l'avenir est-elle à base de mystique ?

Il y a de ce fait révolution dans les rapports sociaux des hommes entre eux. L'individualisme naturel, et si précieux du point de vue humain, de l'artisan ou du paysan propriétaire apparaît de plus en plus anachronique. On ne peut plus produire seul dans une société qui se groupe autour de la machine et dans laquelle la propriété privée ne trouve plus que difficilement son climat : une forme quelconque de coopération s'impose, qui ménage encore l'individu, mais souvent c'est au collectivisme pur qu'on aboutit. La vie privée elle-même n'échappe pas à cette emprise, car la standardisation de la production entraîne logiquement celle de la consommation : le sur-mesure devient impossible, sinon pour quelques milliardaires. Le domaine de l'individualité tend ainsi à se réduire, comme une peau de chagrin. Sans doute le confort moyen peut-il y gagner, mais, sous une foule d'aspects, l'homme n'est plus alors qu'un numéro dans une série.

Comment l'équilibre des sociétés humaines pourrait-il résister à ces chocs, qui sont sans précédent ? Un rythme trop rapide, dans les transformations sociales, risque d'aboutir à des catastrophes, et, de nos jours, la technique évolue plus vite que les esprits. Il y a coexistence de l'outillage du xxe siècle, immédiatement répandu sur le monde entier, et d'une humanité dont la formation psychologique et sociale demeure largement préindustrielle : un hiatus s'ouvre, béant, entre la technique et la psychologie. Point n'est besoin d'insister longuement, pour montrer le péril que constitue la mise en contact direct, sans préparation, des nouveaux pays ultra-mécanisés et de vieilles sociétés artisanales, se servant encore exclusivement de l'outil. La machine pénètre aujourd'hui partout : j'ai vu des usines textiles aussi perfectionnées que les nôtres en plein milieu des Andes, dans des communautés indiennes que n'atteignaient ni le chemin de fer ni la route. C'est un spectacle devenu banal que celui de la caravane de chameaux croisant le camion automobile sur les pistes du désert, cependant qu'un avion rapide traverse le ciel. Depuis quinze ans, l'Amérique du Sud a passé sans transition de la mule à l'avion. Dans notre Sud-Ouest, les magnifiques bœufs blancs du Lauraguais, attachés au joug par couples, conservent leur rythme imperturbable... Ces contacts entre des vies qui ne sont pas, à proprement parler, contemporaines ont tous les caractères des contacts éruptifs. Que l'on songe par exemple à la Russie d'avant 1914, avec ses usines déjà savamment mécanisées, mais dont la main-d'œuvre se recrutait dans des campagnes encore médiévales ! Que l'on songe au Mexique, foncièrement indien, vivant encore de la vie artisanale la plus pure, et pourtant tout proche du pays industriellement le plus avancé du monde ! Il n'est pas de structure sociale, si solide soit-elle, qui

puisse résister à de pareils ébranlements. La cloche à plongeur tue des organismes pour moins que cela.

Ainsi, la victoire technique est éblouissante : l'ingénieur résoud tous les problèmes qui lui sont posés. Mais le politique, l'homme d'affaires, le moraliste surtout se sentent désemparés devant d'autres problèmes, plus complexes et qui naissent plus vite qu'ils ne peuvent les traiter : toute solution technique crée un problème moral ou social ; c'est comme si la Nature se vengeait en faisant payer, sans merci, le prix de tous les progrès qu'elle nous laisse faire. C'est pourquoi cette victoire sur la Nature, dont nous parlions plus haut, n'est pas sûrement une victoire totale et définitivement acquise. La machine est obéissante, mais au moment même où nous constatons le triomphe mécanique le plus éclatant, la civilisation recule, en revenant à des procédés économiques, à des mœurs politiques, qu'ils n'est pas excessif de qualifier de barbares.

IV

Le terme de révolution a été galvaudé : tout le monde s'en sert, et à propos de n'importe quoi. Mais ici il a tout son sens, car nous avons bien conscience d'assister à une révolution : non seulement à une révolution politique, entraînant de brusques changements de régimes et de personnes, non seulement à une révolution sociale, transformant tout l'équilibre ancien des sociétés, mais à une révolution humaine, qui nous oblige à reviser toutes nos valeurs, à remettre en question nos raisons de vivre, les fondements mêmes de notre morale. Quand nous pensons aux années d'avant 1939, il nous semble évoquer un autre âge, et 1914 nous paraît si loin que les comparaisons mêmes, deviennent difficiles, comme s'il s'agissait d'une société dont les mesures ne peuvent se comparer aux nôtres. Il y a eu un tremblement de terre, et nous sommes ceux qui sortons de nos abris après la catastrophe : certains traits du paysage sont encore reconnaissables, mais ce n'est plus le même pays et l'on ne peut s'y comporter de la même façon.

Ce serait folie que prétendre retourner en arrière, vouloir faire revivre ce qui a vécu et ce qui n'est plus. Les conquêtes de la machine sont évidemment décisives : il faut que l'homme s'adapte à un milieu technique, économique, social et politique nouveau. Cette adaptation comporte une revision de notre morale, dans laquelle la position de l'individu vis-à-vis du groupe devra être précisée dans des conditions nouvelles. Maintenir l'efficacité de la production tout en ménageant l'indépendance de chacun, voilà le problème qui, dès aujourd'hui, s'impose. Ne nous faisons pas d'illusion sur sa gravité : il s'agit simplement de sauver l'homme ! Si la notion humaine, chrétienne de l'homme devait se perdre dans cette aventure, le XXe siècle aurait été un malfaiteur.

ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie Française.

MATIN DE PARIS 1933

La première semaine d'octobre 1933[1], à Paris et dans la plus grande partie de la France, ne fut pas de celles qui font dire aux vieilles personnes : « Il n'y a plus de saisons. » Une telle plainte n'aurait été possible qu'au prix d'une extrême mauvaise foi. L'on venait de connaître, en effet, un mélange et une suite de temps bien appropriés au début de l'automne. Des journées ou morceaux de journée dont la douceur était brisante. Des pluies, longues ou courtes, capricieuses, flottant comme des écharpes ou fouettant comme des lanières. De soudaines bouffées de chaleur, comme si au loin le cœur du Sud s'ouvrait et s'épanchait vers le Nord. Des ciels tendres traversés de nuages en fuite. Des orages épars. Des fins de nuit frissonnantes. De lents brouillards collés aux rivières et aux labours.

Le 7 octobre se leva sous des signes favorables. Le ciel du matin était léger, à peine brumeux. La journée de la veille avait été aussi chaude qu'un début de septembre. Après un accès de fraîcheur dans la seconde partie de la nuit, une brise du Sud-Est avait ramené une tiédeur qui ne semblait ni trop humide, ni orageuse.

***

De ses collines, de ses plaines faiblement surélevées et penchantes, Paris descend au travail. Son mouvement est un peu le même qu'il y a vingt-cinq ans, un peu autre. Comme le centre a bougé vers l'Ouest, beaucoup d'itinéraires, à partir des quartiers périphériques et des faubourgs, se sont inclinés aussi du côté du couchant. Mais surtout ce remuement matinal a gagné en ampleur et en complication. Les banlieues se sont peuplées, étendues. Les points de départ se distribuent dans tous les secteurs d'un vaste territoire. Il ne s'agit plus du ruissellement quasi naturel d'une grande ville vers sa cuvette centrale. Par centaines de mil-

Ce passage est extrait du tome XXVII et dernier des *Hommes de Bonne Volonté*, intitulé *Le 7 Octobre*, et encore inédit. Les lecteurs remarqueront l'effet de symétrie entre ce chapitre et le début de *Le 6 Octobre*, tome premier des *Hommes de Bonne Volonté*.

liers, ces déplacements d'hommes et de femmes, du logis au lieu de travail, sont devenus des voyages laborieux, concertés par une longue réflexion, améliorés par l'expérience, servis par des moyens dont l'ajustement réclame de l'étude, de la promptitude, de la chance. Des centres de travail ont apparu ou démesurément grossi là où régnait jadis de l'habitation éparse, du terrain vague, du jardin maraîcher. Ils attirent à eux de nombreux mouvements nés tout au loin. Le quai de Javel, Billancourt vont chercher dans leur lit des gens de Belleville, de la Plaine-Saint-Denis, du Kremlin-Bicêtre. Les moyens de transport ont suivi, ou parfois précédé et orienté, ce développement abstrait. Le piéton qui descend, d'un pas juste un peu pressé, une rue de Montmartre ou de Ménilmontant, en lisant son journal, avec un coup d'œil de temps en temps à une horloge, n'est pas encore une survivance. Mais il prend déjà quelque chose d'anachronique et de privilégié, comme un artisan de la rue Pixérécourt, à qui son cousin, monteur à la chaîne des usines Bertrand ou Citroën, rend visite. Le travailleur d'octobre 1933, en route vers son travail, est plutôt un homme debout, serré entre beaucoup d'autres, sur la plate-forme d'un tramway de banlieue. Il a une main tendue tout au bout du bras pour s'accrocher tant bien que mal à une barre, à une courroie. De l'autre main, il tient un journal plusieurs fois replié, qu'un voisin écrase contre lui. Il fait des prouesses de jongleur pour continuer de page en page la lecture d'un article, car les journaux ont justement inventé de couper ceux de leurs articles qui ont quelque intérêt en au moins deux tronçons qui, de la page 1 à la page 7, se dissimulent comme des chenilles dans l'herbe. Il s'énerve à cause des arrêts et des ralentissements. Malgré toute l'habitude qu'il peut avoir, il ne cesse de penser à la bouche de métro qui s'ouvrira tout à l'heure à cinquante mètres de l'arrêt du tram ; à ces cinquante mètres qu'il lui faudra franchir plus vite que d'autres ; à l'escalier qu'il faudra descendre ; à la queue du guichet (de combien de gens sera-t-elle ? de cinq ? de dix ? de vingt ?) ; à la nouvelle dégringolade de marches ; à la fermeture automatique... Pourvu qu'il ne voie pas la voiture de tête entrer et le portillon se rabattre quand il ne lui restera plus que cinq marches à descendre !... Au sortir de ces épreuves, il se trouvera de nouveau debout sur une plate-forme, serré entre des gens, un bras levé et accroché au petit bonheur, un journal écrasé contre sa poitrine, des tronçons de nouvelles essayant de lui échapper.

***

Ceux qui ont la chance d'avoir une radio, les trois minutes qu'il faut pour s'occuper d'elle, et une heure de départ qui s'arrange avec l'horaire des postes, savent déjà le plus gros de ce qui s'est passé dans le monde. Mais c'est tout de même à leur journal qu'ils s'adressent, comme les autres, pour assouvir substantiellement leur appétit.

Exigeant appétit! Sombre appétit qui s'est emparé de l'homme moderne, et qui ne le lâche plus. Des nouvelles de partout, et du dernier instant. Toute nouvelle se mange, comme pour certaines peuplades se mangent même les sauterelles, les mouches, les vers. En revanche, toute nouvelle se corrompt avec une incroyable rapidité. Une nouvelle de douze heures commence à sentir. Les journaux de midi et du soir sont faits pour parer à ce danger. On peut ouvrir le robinet de sa radio dans les intervalles, si l'on a une radio ; le rouvrir à dix heures du soir, à minuit si l'on n'est pas couché. Par une curieuse vertu du sommeil, même chez ceux qui ne rêvent pas, l'on arrive à dormir des sept et huit heures de suite sans éprouver un besoin distinct de nouvelles. Cet effet paradoxal ne s'éternisera pas. Il est à prévoir que d'ici quelque temps un homme moderne, normalement constitué, se réveillera à deux heures, puis à cinq heures du matin, pour tâtonner dans l'ombre, attraper les boutons de sa radio-en-cas, sur sa table de nuit, et se servir une gorgée de nouvelles toutes fraîches, comme son grand-père attrapait la carafe et avalait un demi-verre d'eau sucrée.

Le plus fort est que l'homme d'octobre 1933, bien au fond, n'aime plus les nouvelles, n'y croit plus, n'en attend plus rien, du moins plus rien de bon. Oh! il sait qu'elles sont exactes. Pratiquement, il n'y a plus de fausses nouvelles, de même qu'il n'y a plus de lait fabriqué avec de l'amidon, de vin coloré à la fuchsine. Les agences travaillent, par la force des choses, avec une espèce d'honnêteté industrielle. Oui, à un cheveu près, toutes les nouvelles sont vraies. Ce n'en est pas plus gai pour ça. Car toutes, sauf d'infimes exceptions, ajoutent quelque chose à l'idée anxieuse, à l'idée aigre et indigeste que vous aviez déjà du monde, une minute avant. Toutes les nouvelles sont mauvaises. Voilà. Citez-m'en une qui depuis dix ans n'ait pas avivé la crainte, assombri le pronostic! Ou alors c'était une de ces nouvelles non pas fausses de matière, mais menteuses d'indication, que l'événement contredit sous peu, et dont le rôle semble être finalement de ridiculiser le sursaut de confiance et d'espoir qu'elles ont un instant réussi à provoquer en vous. Qu'est-ce qu'une nouvelle maintenant peut bien annoncer de sérieux, sinon une augmentation des impôts, une aggravation de la crise financière, un chiffre plus élevé de chômeurs, l'échec d'une conférence internationale, une manifestation monstre de nazis, un discours délirant de Hitler, un discours maugréant de Mussolini, une grève dans un service public, une menace d'abandon par un allié, une menace de chambardement universel par les Soviets, l'incendie mystérieux d'un paquebot tout neuf?...

L'homme de 1933 déteste les nouvelles dont il se nourrit. Mais il ne peut plus s'en passer. Il est l'opiomane de ces drogues fugaces. Il mourrait de peur confuse sans les peurs précises qu'elles lui injectent. Il rêve d'un monde où l'on mettrait deux ans à savoir qu'une guerre a commencé quelque part derrière les monts Oural. Mais il est prêt à commander

pour sa tombe une radio à contacts imperméabilisés, le jour où un industriel fera la réclame suffisante.

***

Le jeune directeur d'une petite affaire parcourt à pied les quatre cents mètres qui séparent son domicile du garage où il abrite sa sept chevaux. Il est obligé de partir de bonne heure, parce que s'il n'était pas là pour surveiller, le personnel de l'atelier, après s'être fait inscrire à l'appareil de contrôle, occuperait son temps à bavarder et à fumer des cigarettes, et le personnel de bureau, qui ne passe pas au contrôle, n'arriverait point. On ne peut se fier à qui que ce soit. Le contremaître et le chef de bureau ferment l'œil. Tous pousseront d'affreux gémissements si, incapable de tenir le coup, la boîte ferme, à la suite de bien d'autres. Ils iront s'inscrire au chômage et, aux élections prochaines, ils voteront communiste.

Le jeune directeur dispose de ces quatre cents mètres pour feuilleter son journal. Il y reviendra dans la matinée s'il trouve un loisir. Il lit le *Figaro* parce que c'est chic, et parce que c'est samedi. Les autres jours, il lit souvent le *Journal*, ou même *Excelsior*. Mais le samedi, le *Figaro* se double d'un supplément littéraire. Un peu d'information littéraire et théâtrale contribue à l'élégance, de même qu'un peu de sport et de régime vous gardent votre ligne. S'il ne s'agissait que d'embêter son personnel, il lirait bien l'*Action Française*. Mais l'*Action Française* commencerait par l'embêter, lui, au delà de toute limite. La vie est courte. Comme provocation, le *Figaro* est un peu bien modéré, mais à la rigueur il suffit. Le chef de bureau a trouvé amusant de lire l'*Œuvre*, pour obtenir un degré de provocation juste symétrique.

« Vichy-Etat ». L'éditorial s'intitule aujourd'hui « Vichy-Etat ». Il commence par des phrases assez plaisantes. « Cette raison sociale n'a jamais été plus justifiée. C'est celle du régime. Vichy est actuellement la grande source du pouvoir..., etc... » Il faut avouer que le parti radical a fait preuve d'un goût douteux en logeant son Congrès annuel à Vichy. Quand on est le parti de gouvernement! Quand on a le ministère actuel entre les mains! Quand on est l'incarnation du régime! Décidément, ce pauvre régime n'a jamais eu le sens du ridicule, ni l'instinct publicitaire! Vichy-Etat! S'exposer d'avance à des plaisanteries aussi faciles! Offrir aux chansonniers de la besogne toute faite! Vichy-Etat! Le régime a la langue chargée et le foie malade. Pauvres radicaux!

On se demande comment les radicaux ont gardé cette place dans la politique. Sur les cinquante et quelques députés de Paris et de la Seine, il n'y a peut-être pas un radical. Ils tiennent d'innombrables trous de province. Par suite de quelles astuces? Il doit y avoir une combinaison de préfets, de comités locaux, de loges maçonniques. Vexant tout de même pour Paris. Un jour, Paris pourrait se fâcher.

Quant au détail du Congrès quelle importance ça peut-il avoir? Tou-

jours les mêmes boniments, la même raclure d'affiches électorales. On sait que les gouvernants radicaux se laisseront rouler par les communistes à l'intérieur, par les dictateurs à l'extérieur. Caillaux a fait hier le grand discours de la journée. Un vieil acrobate. Intelligent, mais ses tours n'impressionnent plus. Est-ce qu'il a été plus malin que les autres, au moment de la débâcle de 1926? Oui, à la réflexion peut-être. Mais on lui a fait faire la culbute. Des gouvernements à qui, d'une chiquenaude, l'on fait faire la culbute, ça n'existe pas. Tardieu aussi, un acrobate. Après en avoir tant raconté, après tant d'étincelles et de pétarades, à quoi a-t-il abouti? A bouffer les milliards de Poincaré et de Chéron. A ramener au pouvoir le Cartel des Gauches.

***

Les journaux d'extrême-gauche ne se privent pas, eux non plus, de railler le Congrès de Vichy. Mais ils auraient tort d'en tirer trop insolemment avantage. Leurs lecteurs — ouvriers, petits employés — accueilleraient avec un scepticisme presque égal le compte rendu d'un congrès socialiste unifié ou d'une parlote communiste. Si toutefois les communistes gardent un peu plus de prestige, c'est qu'on devine, derrière les polichinelles qu'ils poussent au premier plan, les durs mécanismes de Moscou. C'est aussi qu'ils représentent les chances de la violence. Les efforts raisonnables échouent l'un après l'autre, depuis quinze ans. Donc, il n'y a plus d'espoir qu'en la violence. D'abord la violence est à la mode. On l'essaye partout. Et on a beau dire, partout où on l'essaye, elle réussit. Lénine a réussi. Puis Mussolini. Puis Staline. Puis Hitler. Le boniment change. Mais la poigne est un peu la même. De la poigne et du culot.

Pour ce qui est du culot, il faut avouer qu'il n'en manque pas, le frère Hitler. Le procès de Leipzig. Se moquer du monde à ce point-là! C'était pourtant clair, leur incendie du Reichstag! Ça puait le coup de police à trois mille kilomètres. Ils vous montent une comédie de procès, avec interrogatoires, discours de Dimitroff, presse étrangère et tout le tremblement. Ils auraient tort de se gêner.

Les Anglais ont l'air un peu triste. Il paraît que le nommé Hitler, au sujet du désarmement, vient de leur faire des contre-propositions qui ne sont pas gentilles, gentilles. Enfin pas aussi gentilles qu'on aurait pu s'y attendre de la part d'un homme aussi gentil que M. Hitler. Ils sont marrants, les Anglais. Le *Daily Telegraph*, paraît-il, écrivait récemment : « Le chancelier a parlé avec tout le sens des responsabilités d'un homme d'Etat quand il a solennellement et expressément désavoué l'idée de guerre et même le désir de réarmer. » Le *Daily Telegraph*, c'est la droite; c'est le genre *Figaro* de chez nous. Mais le *Daily Herald*, on prétend que c'est la gauche et même l'extrême-gauche. Eh bien, il faisait chorus : « Nous disons en toute franchise que M. Hitler doit

être pris au mot. Le risque à courir est minime, si on le compare aux risques effrayants qu'il y aurait à rejeter son offre comme manquant de sincérité. » Le risque est minime. Ah oui! Ils sont marrants, les Anglais. Il doit y avoir quelque chose de vrai dans ce qu'on raconte, que c'est la finance anglaise qui a fait les frais de l'avènement d'Hitler. Ils sont marrants. Qu'est-ce qu'ils cherchent? S'ils ont envie d'embrasser Hitler parce que c'est un petit mignon, nous autres nous voulons bien. Le principal est qu'on nous foute la paix. Ça vaudra toujours mieux que la Conférence du Désarmement. Parce qu'alors, vrai, ça devient une crampe! Et une comédie aussi dégueulasse dans son genre que le procès de Leipzig.

C'est comme les dettes américaines. Une conférence, et puis une autre. Et ça discute. Et il n'en sort jamais rien. Nous autres, on a refusé de payer. C'est déjà ça. Vous avouerez! Ils disaient à l'Allemagne : « Comme vous avez besoin de tout votre argent pour vous mettre en ménage avec Hitler, ne versez plus un rond de ce que vous devez à la France. » Mais dame, la France, elle, continuera de payer. On sait qu'elle a fait fortune pendant la guerre, et depuis. Et elle a des économies toutes trouvées. Qu'est-ce qui l'oblige de construire, à sa frontière, des fortifications qui lui coûtent les yeux de la tête? Qu'est-ce qui l'empêche de désarmer toute seule? A-t-on idée de faire des dépenses pareilles quand on doit de l'argent à des amis et qu'on a pour voisin un brave pépère aussi tranquille que le nommé Hitler?

Enfin, il paraît que les Américains sont en train d'abroger la prohibition. Nous leur vendrons de nouveau notre vin, ce qui fera rentrer un peu d'argent. Et puis, d'avoir le droit de boire sans se cacher comme des voleurs, ça va peut-être les rendre plus coulants et leur remettre les idées en place. Il faut avouer que c'était un drôle de truc. Ça, et la crise arrivant par là-dessus, il y avait de quoi tourner la tête même à des gens qui l'auraient eue tout ce qu'il y a de mieux balancée. Comme si la loi, par exemple, vous interdisait de coucher avec votre femme plus d'une fois par an, sous prétexte que ça suffit pour lui faire un gosse. La société n'est tout de même pas faite pour embêter les gens à ce point-là. Quant à la crise, c'est un peu dans le genre de la grippe espagnole. Tout le monde y passe à son tour. L'an dernier, il y avait encore des malins qui disaient : « Nous y échappons, vous voyez. » Je t'en fiche! Là-bas, on raconte qu'ils ont élu Roosevelt justement pour qu'il les sorte de la crise. Il faut croire qu'il a un système. Si ça réussit, nous ne ferons pas mal de lui copier son brevet.

Maintenant qu'ils ont Roosevelt, il faudrait tâcher de se remettre bien avec eux. Sans ça, ils continueront à nous faire des vacheries. Et puis, c'est triste d'être mal avec les Américains. C'est triste qu'ils nous en veuillent. Ah! foutu monde, où on ne peut plus compter sur personne. Il n'y aurait plus, censément, qu'à se renfermer dans sa coquille. « Retour du général Gamelin d'une visite à la ligne fortifiée. » Espérons qu'il a su

ouvrir l'œil. Une ligne fortifiée, qui soit à la hauteur, ça n'est pas désagréable à penser. Au lieu de creuser des tranchées à la dernière minute, avoir d'avance tout prêt le long de la frontière quelque chose qui serait à la fois toutes les tranchées du front, les canaux de l'Yser, les crêtes du Soissonnais, les forts de Verdun, en plus moderne, avec des souterrains, des ascenseurs, des métros, des casemates, des fossés antichars, du barbelé à n'en plus finir. Ne nous racontez pas que nous menaçons les autres. Les autres ne sont pas forcés de venir nous chercher. Tant qu'on ne touchera pas à notre coquille, il ne se passera rien. Vous ne pouvez pas nous reprocher de mettre des piquants à notre coquille.

Évidemment, pendant qu'on se faisait casser la gueule, ou qu'on tournait des obus, en 16, en 17, en 18, on ne se figurait pas que c'était pour en arriver là quinze ans après. « La génération sacrifiée », qu'ils disent. Tu parles! Et plus d'une. On n'a jamais vu une suite de déveines pareilles. Ce n'est pas faute d'en avoir supporté entre 14 et 18. « Tenez bon! Grâce à vous, il va surgir un monde meilleur. Vous ne serez plus tous là pour en profiter. Mais ceux qui seront là vous en diront des nouvelles. » Elles sont chouettes, les nouvelles! Non de nom de nom de nom de...

***

Fourrons-nous un peu du côté des crimes. Ce sera plus rigolo. L'affaire Violette Nozières. Cette gosse, on ne dira pas qu'elle n'est pas moderne. Elle couche avec les petits copains, elle couche avec son père, avant de faire ce qu'il faut pour bousiller son père et sa mère. Elle met le feu à la baraque pour plus de sûreté. Elle est jolie sur ses portraits. Mieux que ça : elle vous touche. Rien de la vamp de cinéma. Pas des yeux dévorateurs : « Roulez-vous à mes pieds, tous tant que vous êtes. Voici le poignard, le poison, le revolver au choix. » Non. Des yeux juste un peu troubles et tendres. Une gosse qu'on a envie de prendre sur ses genoux : « Ma petite chérie! Ma pauvre chérie! Pourquoi m'as-tu fait ce mensonge? » Elle a de légères secousses de la gorge. Elle vous regarde comme si elle allait pleurer. Même si elle vient de tuer père et mère, vous êtes sûr qu'elle a eu raison. Elle a peut-être un peu de mal à expliquer son point de vue, la pauvre petite, mais elle a eu raison. « Ne pleure pas, ma chérie, tu me fais trop de peine. Une gosse si gentille! Si tu me demandes de prendre dix mille francs dans la caisse du patron, tu penses que je n'hésiterai pas. Ce n'est pas pour si peu de chose que j'irai te contrarier. »

L'affaire Dufresne. Ça, c'est du genre crapuleux. Ça sent la coulisse de bouibouis, le chantage, le marin-tapette, la sale politique. Il y a sûrement de grosses légumes compromises dans l'histoire. La police, de tout son poids, s'asseoit sur le couvercle. Mauvais truc. On ne voit pas très bien par où ça touche au régime, mais ça y touche. Il ne faudrait pas beaucoup de scandales comme ça. Il y a pas mal de gars qui commencent à dire : « On ne s'est pas fait casser la gueule pendant la dernière pour

installer aux premières loges une bande de maquereaux et de morues. On ne supporte pas les impôts et le chômage pour qu'un ramas d'invertis, d'argousins et de députés de la foire d'empoigne se noircissent la figure au champagne et au caviar. »

***

Hier, premier gala du Salon de l'Auto. Le Salon de 33 s'est ouvert « sous le signe de... », sous le signe de quoi ? C'est sûrement sous le signe de quelque chose. Depuis un an ou deux, tout est « sous le signe ». Quand un financier barbote, c'est « sous le signe de la reprise économique ». Quand un monte-en-l'air vous refait votre appartement, c'est « sous le signe de la reprise individuelle ». Il paraît qu'au Salon il n'y a pas de grandes nouveautés. Mais les prix se tassent. Nous dirons qu'il est sous le signe de la baisse. Tant mieux pour ceux que ça concerne.

Ce soir, heure d'hiver. N'oubliez pas de retarder vos montres. Est-ce plutôt triste ? Plutôt gai ? On ne sait pas. C'est agréable de penser que demain on se lèvera une heure plus tard. Il est vrai que c'est dimanche, et que de toute façon... D'un autre côté, la nuit une heure plus tôt, pour peu qu'il s'y mêle une pluie à grosses gouttes, une pluie pour parapluies, une pluie à flaques et à éclaboussures, c'est l'hiver qui vous arrive d'un coup. C'est vous-même qui vieillissez d'un coup.

L'hiver. Pas l'hiver tout à fait. Mais déjà les ciels bas, la mouillure, les courants d'air aux coins des rues, le froid sur les plates-formes d'autobus. Il va falloir s'acheter des choses... Voici justement une réclame de la *Samaritaine*. Il faut reconnaître que les prix sont à la baisse. Pardessus croisé, drap de Sedan, à 115. Raglan croisé, gabardine, à 189. Souliers boxcalf, à 38... La *Samaritaine*, ce n'est pas du superchic, bien sûr, mais c'est plutôt honnête... Même avec le dollar à moins de 17, ces prix-là ne font pas des floppées de dollars. Les autres magasins se mettront au pas. Évidemment que pour ceux qui ont perdu leur place, la consolation est médiocre. Mais quand on a la chance de toucher encore, plus ou moins, ses samedis ou ses fins de mois...

Et puis il y a le soleil, pour le dernier jour de l'heure d'été. Ceux qui font la semaine anglaise auront une belle après-midi. Même les autres, avant que la nuit soit tombée, pourront s'asseoir à une terrasse et prendre l'apéritif. Ne soyons pas exigeants. Être sûr du lendemain, c'était bon pour autrefois. En octobre 1933, il faut attraper ce qui se présente, quand ce n'est pas trop moche, et prévoir le moins possible.

***

Rue de la Chaussée-d'Antin, bien qu'il soit près de neuf heures, et que les amendes pour retard menacent, plusieurs passants sont arrêtés devant une boutique. La rue grouille derrière eux, les frôle de son mou-

vement, les sollicite, comme le courant d'une rivière les herbes du bord. Mais ils sont provisoirement enracinés. Il faut dire que la boutique leur offre un spectacle fascinant.

Elle est blanche, d'un blanc laiteux, avec une assez large façade. Elle porte, en lettres bien amples et bien espacées, l'inscription : *Philadelphie Dentaire*. Derrière une grande vitre se tiennent trois hommes et une jeune femme vêtus de blouses d'infirmiers. Chacun d'eux est assis à une petite table, face au public. L'espace où ils opèrent est fermé du côté intérieur par une sorte de cloison, percée d'une porte. L'ensemble fait penser à la scène d'un petit théâtre où se jouerait un drame à la fois de police et d'hôpital. (Le sujet pourrait être celui-ci : des bandits se sont emparés d'un hôpital. Grâce aux déguisements et aux instruments que le lieu leur procure, ils se livrent sur les victimes qu'ils attirent là à des opérations effroyables. Une de leurs plaisanteries favorites est de démonter les mâchoires des malheureux, encore vivants, et ensuite d'en étudier avec soin la denture, peut-être pour en extraire l'or qu'elle renferme, mais plutôt pour changer les dents de place, ou même de mâchoire, et rendre ainsi impossibles les futures identifications par la police.)

En effet, les trois messieurs ont chacun dans la main un moulage en matière plastique, d'un joli rose brouillé, dont la forme diffère un peu, mais qui évoque bien une mâchoire, du moins une mâchoire réduite à ses contours extérieurs. Et ils ont devant eux, sur la table, un assortiment de jolies dents d'une blancheur légèrement transparente et vraiment exquise. Ils s'amusent à cueillir ces dents avec une sorte de pince ; ils les présentent à tel ou tel endroit de la mâchoire. On dirait qu'ils hésitent ; qu'ils s'interrogent. Ils ont parfois le geste coquet de la modiste qui éloigne à bout de bras une forme de chapeau, où elle vient de piquer une fleur, pour juger de l'effet.

Quant à la jeune femme, son rôle semble plus aimable, mais sans doute au fond n'est-il pas moins horrible. Elle prend une à une les mâchoires toutes montées qu'elle a devant elle, les examine d'un œil mutin, quelquefois paraît apercevoir un défaut, et met de côté la mâchoire considérée ; ou bien, armée d'une petite brosse qu'elle trempe dans une poudre rose pâle, elle fait la toilette de ces dents dont pourtant l'aspect est irréprochable.

Le groupe de spectateurs se livre à des réflexions qui, en général, restent silencieuses. Toutefois, un homme petit, rond, moustachu, et déjà d'un certain âge, dit à son voisin de droite, qui est plus élancé et plus jeune :

— Ces dents-là, ils les achètent dans les cimetières. Naturellement, ils ne prennent pas tout ce qu'on leur apporte. Ils choisissent. Et vous voyez, ici encore, quand il y a une dent qui cloche, ils renvoient la mâchoire.

Mais le voisin ne se laisse pas convaincre. Il affirme que les dents sont

artificielles, qu'on les fait avec une porcelaine spéciale. Il suffit de les regarder. Elles sont toutes neuves. Elles n'ont pas pris encore la teinte que l'usage leur donnera, et qui achèvera leur ressemblance avec de vraies dents.

— Trouvez-moi, dit-il d'un ton triomphant, des macchabées qui aient d'aussi gentilles quenottes!... non, mais!

— Pardon! pardon! réplique le petit homme. Je vous répète qu'ils choisissent. La dent en porcelaine, ça ne se fait que dans l'article camelote. Vous n'aurez jamais une dent de porcelaine qui vaille la dent de macchabée. Je sais de quoi je vous parle. J'ai eu un beau-frère fossoyeur.

— Dans le temps peut-être.

— Non, non... D'abord vous voyez, *Philadelphie Dentaire*, c'est tout ce qu'il y a de plus moderne... La vérité, ça oui, c'est que, comme il y a plutôt manque de dents de cimetière, ils achètent des dents aux Chinois.

A quelque distance, un jeune compagnon, après s'être interrogé non sur la matière des dents, mais sur celle des mâchoires, et n'avoir point trouvé de réponse qui lui plaise, se tourne maintenant vers l'enseigne de la boutique. *Philadelphie Dentaire*. Il a entendu parler de Philadelphie. C'est en Amérique. Si Philadelphie et les dents sont associées de la sorte, ce n'est sûrement pas par hasard. Ce ne sont peut-être pas de vrais Américains qui exploitent la boutique, mais derrière le chiqué de l'enseigne, il y a du vrai. Certaines villes d'Amérique servent uniquement à construire des autos. La ville de Ford, par exemple, dont le nom à l'instant ne vous revient pas. Rien n'empêche que Philadelphie soit une ville consacrée aux dents ; une ville de dentistes. Le jeune apprenti entrevoit une longue rue, plus ou moins bordée de gratte-ciel. En bas, rien que des devantures de dentistes. Des hommes en tenue d'infirmier, et de jeunes femmes comme celle-là. Chacun une mâchoire dans la main. Ça ne doit pas être des plus gais. Mais la vie moderne n'est pas uniformément gaie. Il y a du pour et du contre. Par exemple, ce bruit qu'on entend, un peu en arrière, du côté de la Trinité. Si on était nerveux, ce serait à vous rendre dingo. Tan, tan, tan, tan, tan, tan, tan, tan, tan, tan... A une vitesse de peut-être dix coups à la seconde. Un truc mécanique dont se servent les gars du pavage. Un pic à air comprimé. Ça n'est pas sans faire penser justement à des machines qu'emploient les dentistes. Quand ils s'acharnent sur une dent creuse.

***

Cent mètres plus loin, un autre petit groupe est arrêté devant un autre spectacle. C'est celui même dont le bruit fait rêver à toute la rue qu'elle est devenue une dent creuse. Tan tan tan tan tan tan tan... L'ouvrier, le buste renversé, tient à deux mains son instrument, qui a l'air extrêmement furieux et toujours prêt à lui échapper. La langue de fer

attaque de sa pointe l'asphalte, le déchire, le soulève. D'autres ouvriers, avec la pelle et la brouette, ramassent les morceaux.

Les spectateurs ne savent pas très bien ce qu'ils attendent. Mais ils attendent. Ou plutôt ils se repaissent d'une satisfaction obscure. Il y a dans la vie une foule de choses dont on aimerait se débarrasser à l'aide d'un appareil du même genre... tan tan tan tan... bien que l'appareil sans doute soit lourd à remuer, et vous casse les bras... tan, tan, tan, tan..., bien que le bruit qu'il crache à la vitesse de dix coups par seconde vous harcèle la plante des pieds et vous trifouille la moelle des os.

***

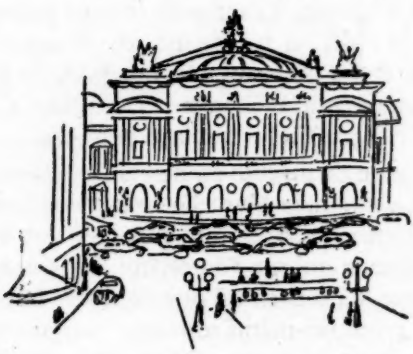
Dans son petit appartement de la rue Joubert, Annette Montreuil continue à dormir. A vrai dire, c'est moins un sommeil qu'un refus obstiné de s'éveiller. Un refus qui se fonde sur d'excellentes raisons. Quand on se couche en moyenne à deux heures du matin, on a le droit de dormir jusqu'à dix heures, et même plus. Quelle guigne d'être venue se fourrer dans ce quartier! Comme la seule pièce possible est sur le devant, il est naturel que ce soit la chambre. Mais autant coucher dans un kiosque des boulevards. La rue Joubert elle-même ne serait pas des plus bruyantes. Mais la Chaussée-d'Antin est à trente mètres. Toutes les espèces de chahut s'y donnent rendez-vous dès le petit jour. Voilà que les autobus, les camions, les taxis ne suffisaient pas. Depuis la veille, les paveurs ou les dépaveurs s'y sont établis. Entre la Trinité et le carrefour. Tan tan tan tan... une machine infernale. Comme ils se sont arrangés pour n'occuper qu'une moitié de la voie, on n'a même pas détourné la circulation. Au contraire, les taxis et les autobus, qui ont plus de peine à passer, font marcher leurs trompes continuellement. Les idiots. Ça n'est pas pour ça que l'endroit va s'élargir. Ça les soulage peut-être.

Il faut avoir manqué de jugeote au delà de ce qui est permis pour avoir pris ce logement. La nommée Marcelle vous a eue... tan tan tan tan... « Je te laisse un magnifique intérieur tout meublé, tout décoré... un bijou... un nid... C'est Printania qui me l'a exécuté, sur dessins spéciaux. J'avais un ami dans l'équipe. » Tu parles d'une équipe! « Je te cède ça à la moitié de sa valeur. Le loyer lui-même est une plaisanterie. Tu payerais le double à Auteuil. Pour la reprise, je te ferai crédit. Cinq trimestres. A moins que ton ami ne soit assez chic pour régler ça *cash*... Dans ce cas, je te ferai encore un acompte de dix pour cent. » Tan tan tan tan... Ah! la garce! Avec ma galette, elle est allée s'installer où ça? A Auteuil!... Pour moi, Auteuil, c'était le quartier rêvé. Le seul. Rue Joubert! Quand on se promet un avenir à l'écran? C'était une adresse pour une cocotte du siècle dernier. Mais pour une artiste de l'écran... Tan tan tan tan...

Annette Montreuil, accrochée à son semblant de sommeil, que les tan tan tan tan perforent et déchirent, aperçoit ses diverses entreprises

sous le jour le plus noir. Une suite de ratages. Son nom d'abord. Quand on s'appelle Félicie Picot, on a raison de chercher quelque chose de plus flatteur pour une carrière à l'écran... tan tan tan tan... Mais quelle idée de choisir Annette Montreuil? Les camarades se sont déjà fichus d'elle au studio. « Annette Montreuil, oui... ça vaut mieux qu'Annette Charenton, bien que ce soit dans le même secteur de la banlieue. » Ou bien : « Annette Montreuil... massages de deux à sept... Pas mal. » Tan tan tan tan... L'ami d'Annette, autre ratage. Un industriel! On dit cela pour les copines. En réalité, à peine plus qu'un placier. Le contrat pour le prochain film, encore un ratage. Et comment! Tan tan tan tan... Il serait si doux de dormir, d'un vrai sommeil, dans une grande chambre à la campagne, chez son papa, qui serait un riche propriétaire, un petit peu noble... On attendrait à déjeuner le fiancé, qui serait un petit peu plus noble, un vicomte, par exemple... qui ferait du cheval... Tan tan tan tan... Il y aurait bien au loin un petit bruit de batteuse... car ce serait la saison de battre les blés du château. Mais un bruit de batteuse, au loin, du côté de la ferme, ce n'est plus du tout la même chose. La campagne change tout.

JULES ROMAINS



L'IMBROGLIO

La timidité de Jean-Marie due à son jeune âge et à son imagination exubérante était si vive et accompagnée d'une telle volonté de se vaincre que, souvent, elle prenait l'apparence d'une effronterie singulière, à la fois imprudente et inutile. Il lui arrivait ainsi, dans sa crainte de sembler timide, de se précipiter dans des entreprises qui auraient demandé de longues et prudentes réflexions ; ou bien de se jeter les yeux fermés, presque effrayé de son propre courage, dans des aventures ridicules, stériles ou dangereuses, dont un homme sûr de soi se serait gardé.

Cette volonté opiniâtre de paraître différent de ce qu'il était et de forcer sa nature le portait encore à agir sans nécessité, d'après certaines combinaisons personnelles à la fois abstraites et rigides qui lui donnaient l'illusion d'obéir à des motifs impérieux, de se conformer à des règles de conduite, alors qu'en réalité il n'en suivait aucune. Et le plus curieux était qu'une fois qu'il avait pris, sans conviction, des résolutions inspirées par son seul amour-propre, il entrait dans son rôle comme certains très bons acteurs, au point de finir par y croire, et il ressentait véritablement les sentiments qu'il avait commencé par feindre.

C'est ce qui lui advint, peu de temps après avoir quitté sa petite ville natale, et s'être installé dans une pension de famille de Rome. Sans amis, après une semaine de solitude déprimante, il décida d'en sortir à tout prix ; il voulait parler à l'une des personnes qui habitaient la pension avec lui. Mais à qui ?

Après réflexion, il lui sembla que la plus encourageante était une jeune fille du nom de Santina, qu'il voyait chaque jour à l'heure des repas, accompagnée de sa mère. Il lui aurait été difficile de dire si elle lui plaisait vraiment. Ce qui importait le plus était de vaincre sa timidité et de lui parler. Une fois qu'il l'aurait approchée, il lui ferait la cour : n'était-ce pas là son devoir d'homme ?

Trois ou quatre jours passèrent sans qu'il trouvât l'occasion de mettre son projet à exécution. A force de regarder la jeune fille, il commença peu à peu et presqu'inconsciemment à songer à elle avec plus d'intérêt.

Elle devint pour lui plus qu'un prétexte pour lutter contre son manque de confiance en lui-même, une personne réelle. Puis il s'aperçut qu'elle lui plaisait. Son hésitation se prolongeant, il finit par être pris d'une espèce de panique, ne pensant plus qu'à Santina et à la nécessité de lui parler. Il n'en dormait plus ; toutes les fois qu'il la rencontrait, il pâlissait et la respiration lui manquait ; il sentait que le problème n'était plus seulement de l'approcher, mais de la conquérir : ainsi, sans que sa timidité cédât, ses desseins se faisaient plus hardis.

Quelques jours passèrent encore, durant lesquels, se suggestionnant lui-même, et un peu aussi à cause de sa jeune ardeur qui le poussait à s'accrocher à n'importe quelle image de femme, Jean-Marie connut toutes les peines et tous les désirs de l'amant incompris.

Enfin, un soir, désespéré, enragé, il prit une de ces décisions brusques qui lui étaient habituelles : à tout prix avant minuit, pendant ou après le dîner, il aurait parlé à Santina.

Raffermi par cette résolution, il procéda, ce soir-là, à une toilette plus méticuleuse encore que d'habitude...

Tout l'après-midi il était resté dans sa chambre, étendu sur le sofa de reps dur et surmené, à étudier les dispenses en droit international. Le plafond de la pièce vaste et mal éclairée était couvert de peintures foncées, les meubles étaient sombres et sordides, rien ne semblait blanc, ni propre, sauf les serviettes accrochées au lavabo ; à force de cigarettes, rageusement fumées, Jean-Marie s'était enveloppé d'une sorte de brume azurée qui lui donnait l'illusion de la chaleur, alors qu'en réalité la température était glaciale.

A peine entendit-il, dans le corridor, l'appel sombre et métallique du gong annonçant le dîner qu'il envoya promener les dispenses, sans bouger cependant du divan. Prenant ses repas seul et vite, il voulait arriver le dernier dans la salle à manger pour éviter de s'en aller le premier. Mais il ne fut pas capable d'attendre plus d'une minute. Il se leva et s'approcha de la glace.

D'abord il regarda son visage. Bien qu'il n'eût rien d'irrégulier ou de disgracieux, il le croyait laid, surtout à cause de ses traits inexpressifs et puérils qui étaient irrémédiablement ceux d'un adolescent. Trois particularités dont il avait profondément honte accusaient son aspect trop juvénile et lui étaient spécialement désagréables : d'abord, les cernes sous ses yeux sombres et brillants qui laissaient soupçonner, très injustement du reste, une vie déréglée. Puis l'épaisseur de ses cheveux châtains, rebelles à tous les cosmétiques et lotions. Enfin, une floraison incessante de furoncles sur la nuque, le front et les joues, à peine ombrées d'un duvet encore rare et tendre. De ces trois disgrâces, la dernière était la plus irrémédiable et la plus déplaisante.

« Je ne suis pas beau », pensait-il, en se regardant avec attention, et pourtant sa figure, laide ou belle, lui inspirait un intérêt invincible. L'éclat mystérieux de ses yeux, que cachait-il ? D'où venait le pli un peu

amer qui s'incurvait aux coins de la bouche? N'y avait-il pas une espèce de noblesse hautaine dans l'arc, à dire vrai, un peu indécis de ses épais sourcils? Il se posa ces questions tout en interrogeant le miroir avec passion. Il observa aussi qu'en ce jour si décisif pour lui et par une faveur du destin, les furoncles paraissaient se raréfier et ne se voyaient presque plus; il n'y en avait qu'un seul, sur une pommette, mais il n'était pas encore mûr et, bien que douloureux, n'attirait pas encore l'œil.

Ayant enfin terminé ce scrupuleux examen, il commença à s'habiller. Il n'avait que deux costumes, l'un gris pour le jour, l'autre bleu foncé pour le soir. Il avait le premier sur le dos; il retira le second de son immense et malodorante armoire pleine de cintres, puis l'étala avec soin sur la couverture de lit ponceau.

Il prit ensuite dans la table de nuit une paire de chaussures noires, un peu décousues, mais encore bonnes. Et d'un tiroir vide de l'énorme commode, il tira l'unique paire de chaussettes de soie qu'il possédât.

Il se dévêtit en hâte, s'observa un moment dans le vaste miroir plein d'ombre; il n'était pas arrivé encore à s'habituer à sa propre nudité, il éprouvait en la regardant le même émerveillement charmé et scandalisé qui lui inspirait le corps nu d'une femme...

Enfin, frissonnant et sautillant sur les dalles glaciales, il alla décrocher du porte-habit massif en forme de candélabre une chemise blanche, déjà portée une fois, mais encore propre.

Il mit la chemise, les chaussettes et enfila le pantalon non sans éprouver la même joie puérile que lorsqu'il l'avait étrenné. Il alla ensuite à la commode qui portait deux grands brocs et deux vastes cuvettes en porcelaine verte et fleurie. Il se lava à l'eau froide les mains et le visage, perdit deux minutes à retrouver sous le meuble, dans la poussière et les toiles d'araignées, le morceau de savon qui, glissant sur le marbre inondé, était tombé à terre et, enfin, ayant plongé la tête dans l'eau, il enduisit ses cheveux de brillantine et les peigna avec soin. Mais trop mouillés et trop gras, ils se soulevaient en grosses mèches brillantes entre lesquelles se voyait le blanc du cuir chevelu. Irrité, il recommença à se coiffer, mais, en se peignant, il enleva l'eau qui collait ses cheveux, de sorte que, plus rebelles que jamais, ils se dressèrent comme les piquants d'un hérisson, et il dut replonger sa tête dans la cuvette. Cette fois pourtant, au lieu de se servir du peigne et de la brosse, il se contenta de remettre ses cheveux en place avec les mains enduites de brillantine et de les serrer dans une serviette comme dans un turban. La tête ainsi enveloppée, marchant de long en large dans la chambre et faisant de temps à autre de grands gestes de rage, il lutta longtemps de ses doigts malhabiles contre le faux-col amidonné; il le rejeta tout froissé, en prit un autre, le seul qui lui restât, réussit presque tout de suite à l'attacher et se mit à faire le nœud de sa cravate. Il était en train de la nouer lorsque résonna de nouveau dans le corridor le bruit désagréable du gong : c'était l'heure du dîner.

Subitement il fut assailli par une anxiété intolérable qu'il connaissait bien, la crise de timidité : son cœur se mit à battre très vite, la respiration lui manqua ; son trouble était si fort qu'il ouvrit la porte, sans se souvenir qu'il avait une serviette autour de la tête. Heureusement, arrivé sur le seuil, il se retourna, d'un geste qui lui était habituel, pour jeter un regard d'ensemble sur sa propre image réfléchie dans la glace de l'armoire et vit alors surgir l'image d'un dignitaire indien, au visage sombre et soupçonneux sous un turban blanc. D'un bond, il revint dans sa chambre. Il l'avait échappé belle. Pour un peu, il se serait promené dans la pension la tête enveloppée d'une serviette.

Mais cette distraction lui permit d'oublier pendant un moment Santina et la décision qu'il avait prise. En ressortant de sa chambre il s'aperçut avec soulagement que son trouble était un peu moins fort qu'il ne l'avait craint.

La pension Humboldt, autrefois propriété d'une vieille Anglaise entichée de Rome, était maintenant dirigée pour le compte des héritiers de la vieille dame par une jeune veuve du nom de Nina Lépri. Elle se trouvait au quatrième étage d'un lourd palais fastueux et sombre, riche en stucs, cariatides, balcons et colonnes, crépi de jaune et voilé de poussière. L'intérieur de la pension ne différait pas de celui de tant d'autres : mêmes vieux meubles moisis, même propreté douteuse, mêmes odeurs de cuisine, même profond silence, mêmes allées et venues mystérieuses d'une chambre à l'autre ; mais elle l'emportait sur toutes les autres par le nombre et la longueur de ses couloirs. Grâce à eux vraiment, la pension Humboldt pouvait se dire plus que rare, unique. Ces corridors bas, longs et étroits, peints d'une couleur marron, uniforme et triste, mal éclairés, interrompus de place en place par des doubles-portes grisâtres, se ramifiaient dans tous les sens, rendant la pension très semblable à un labyrinthe livide et suffocant. Et les détours de ces couloirs étaient si compliqués que Jean-Marie, bien qu'il habitât la pension depuis sept jours, n'avait pas encore compris leur disposition et continuait à y tourner, comme le premier jour, à l'aveuglette.

Ce soir-là, peut-être à cause de son trouble, il avait oublié le chemin de la salle à manger. Il se souvenait seulement qu'elle avait une porte aux vitrages verts. Il parcourut donc, hésitant, un soupir sortant de temps en temps de sa poitrine angoissée, un long bout de corridor, tourna au fond et vit briller les vitres qu'il cherchait. « Nous y sommes », pensa-t-il, et tirant d'abord son veston pour le faire coller aux hanches, il rectifia sa cravate, prit un air digne, et entra.

Il ne s'aperçut de son erreur qu'après avoir fermé la porte avec soin, lorsqu'il se retourna cherchant sa table. Alors, il se vit dans une chambre assez semblable à la sienne, avec le même plafond peint, la même atmosphère sombre et poussièreuse, les mêmes meubles foncés. Toutefois — et c'était la seule différence — une cloison divisait la pièce sur toute la

longueur. De nombreux vêtements féminins y pendaient en désordre. Debout près de cette cloison, en une attitude singulière, il aperçut une silhouette de femme, qu'il reconnut tout de suite pour celle de Santina.

Appuyée d'une épaule à la cloison, elle cherchait assez gauchement à enlever par en haut sa robe d'après-midi. La tête et les bras disparaissaient, emprisonnés dans la robe retournée ; on voyait au contraire le corps, contracté par l'effort, voilé d'une combinaison en soie verdâtre ornée de dentelles ocrées et retenue aux épaules par deux chaînettes d'or. Jean-Marie qui connaissait déjà le visage à cet instant caché de Santina, ne put malgré sa confusion s'empêcher de regarder. Le corps était celui d'une adolescente, long et disgracieux, les épaules étaient anguleuses, le ventre plat, les hanches saillantes ; les jambes dégingandées et grêles, gainées de bas noirs, émergeaient des dentelles de la combinaison verte. Hébété, et néanmoins intéressé, Jean-Marie fut surtout frappé par le singulier contraste entre la gracilité de ce corps et les deux taches rondes des bouts de seins qui transparaissaient sous le voile verdâtre de la combinaison, enormalement larges, grands et sombres comme deux gros sous, presque monstrueux, et aussi par les deux touffes de poils épaisses et moites qui noircissaient les aisselles sous les maigres bras levés. En un instant, la vision de ce corps avec sa tête encapuchonnée et ses épaules nues, de la cloison avec ses vêtements et ses serviettes suspendues, la chambre verte et lugubre, tout ce singulier tableau s'imprima à jamais dans la mémoire de Jean-Marie stupéfait.

— Mais qui est là ? cria enfin une voix grossière et irritée, plutôt rauque, au fort accent du terroir.

Et en même temps les hanches et les jambes de la jeune fille eurent un mouvement furieux d'impatience et un des pieds frappa le parquet.

— Rien, rien, répondit Jean-Marie à mi-voix, comme se parlant à lui-même.

Puis, le plus vite qu'il put, il se retira dans le couloir, refermant la porte aux vitres vertes.

L'apparition inattendue du corps de Santina eut un grand effet sur l'âme candide de Jean-Marie. Tout en déambulant à travers le corridor, il se dit tout à coup que s'il ne réussissait pas à faire la conquête de cette jeune fille, qui se trouvait si facilement à sa portée, il n'était décidément qu'un bon à rien. Mais ses projets de séduction étaient moins cyniques qu'on pourrait croire. Du cynique, Jean-Marie n'avait que le jargon et les attitudes jugés par lui indispensables. Le sentiment qu'il éprouvait était, au contraire, ingénu et déférent autant que le lui permettait son ardeur naturelle ; il ne différait pas beaucoup de celui de tous les jeunes provinciaux qui s'amourachent d'un coup et passent leur jeunesse en de longues et laborieuses fiançailles. Il croyait avoir assez de hardiesse et de sang-froid pour séduire la jeune fille. Mais il n'aurait pas été capable, après les premières approches et les premiers succès,

d'apaiser les scrupules et de refréner le penchant au sentiment de son âme candide.

Tout à ses pensées, il parvint à la salle à manger et, ayant de nouveau donné à son visage l'expression d'un homme sûr de soi, il entra en cherchant à ne pas faire de bruit. Mais la poignée de la porte se coinça, puis céda tout d'un coup ; les vitres, oscillant dans leurs cadres disjoints, tintèrent plus fort qu'un collier de grelots, et tous les regards se tournèrent vers lui. Confus, faisant à son insu des grimaces comme pour dire « ce n'est rien, c'est moi », se dandinant d'une jambe sur l'autre, il traversa la pièce en faisant craquer le parquet de bois, et arriva à sa table.

La salle à manger ne différait pas beaucoup des autres grandes pièces de la pension, sinon par sa forme. Elle était en effet plus longue que large, et peut-être était-ce la raison pour laquelle le plafond, décoré des mêmes arabesques compliquées et passées de ton, paraissait très haut. Deux globes de verre blanchâtre suspendus au plafond répandaient une lumière blême sur les petites tables rangées le long des murs. A l'une des extrémités de la salle, placée en travers, une table plus grande supportait des piles d'assiettes, des couverts de métal disposés en rangs et une douzaine de petits paniers ornés de rubans rouges, qui contenaient chacun une pomme, une mandarine et quelques fruits secs. C'était la table qui servait de desserte au personnel pendant le service, la table de la directrice, qui restait debout derrière, près d'un guichet ouvert dans le mur, où apparaissaient de temps en temps, les bras robustes de la cuisinière tendant les plats. De ce poste de commande, elle pouvait voir la salle dans toute sa longueur, et là-bas à l'extrémité opposée Jean-Marie, seul et raide, devant son assiette et sa bouteille. Il était placé de telle façon que leurs regards indifférents se rencontraient souvent. La directrice, bien qu'elle entretînt des rapports cordiaux avec tous les pensionnaires, ne permettait à aucun d'entre eux la moindre familiarité et paraissait même vouloir les tenir à l'écart de sa vie privée. C'était une femme de haute stature et plutôt belle ; tout au moins le paraissait-elle à Jean-Marie, qui la regardait continuellement, plutôt d'ailleurs à cause de la place qu'elle occupait en face de lui que parce qu'elle lui plaisait. Blanche de teint, elle avait un visage froid avec de grands yeux sereins et un long nez aquilin qui s'abaissait sur une bouche grande et bien dessinée. Elle portait ses cheveux noirs partagés en deux bandeaux lisses appliqués sur les oreilles et retenus par un nœud qui couvrait la nuque. Replète, sans être grasse, le mol contour de sa poitrine et de ses hanches marquait un léger embonpoint. Une réserve paresseuse émanait de ses gestes et de l'expression de son visage. Toujours vêtue de noir, et bien que d'aspect encore jeune, elle semblait l'incarnation vivante de l'esprit qui habitait les longs corridors et les mornes chambres de la pension.

Au moment où entra Jean-Marie, elle était debout derrière la table, une louche à la main, versant d'une soupière fumante le potage dans des assiettes que lui tendaient deux serveuses. Presque tous les pension-

naires étaient déjà à table : d'un regard, Jean-Marie vit que Santina et sa mère manquaient encore. Les pensionnaires étaient peu nombreux. Il y avait deux jeunes mariés de province en voyage de noces, aux visages rudes et rouges, tous les deux silencieux et cependant perpétuellement souriants. Un vieil employé à la bouche noire édentée, les yeux éteints sous des verres opaques, se singularisait en ne mangeant jamais autre chose, matin et soir, que de la poule au pot. Il s'en vantait souvent, avec la sottise de l'homme préoccupé de sa propre santé, et faisait le compte des centaines ou plutôt des milliers de volatiles qu'il avait dévorés pendant sa vie. Puis, il y avait deux vieilles Anglaises arthritiques aux cheveux blancs, vêtues de robes défraîchies. L'une d'elles avait un petit chien dans sa chambre ; pendant les repas, elle mettait ses restes dans une assiette, qu'ensuite, d'une main incertaine, elle portait à la petite bête. Enfin, M. Négrini, homme d'âge moyen, qui prenait ses repas tout seul, mais qui paraissait lié avec Santina et sa mère. Toutes ces personnes se parlaient à haute voix de table à table, commentant entre deux bouchées la qualité des mets et les nouvelles des journaux du matin.

Jetant un rapide regard autour de lui, Jean-Marie commença à dîner. Sans se l'avouer, il était maintenant hanté par la crainte que Santina et sa mère ussent été invitées à dîner en ville, et que son héroïque décision eût été prise en vain. Il pensait pouvoir se renseigner auprès de M. Négrini, assis à une table voisine, car il le tenait pour très informé de ce qui concernait les deux femmes. Mais son habituelle timidité le paralysait. Plus d'une fois, il fut sur le point de lui parler sans se décider. « Enfin, je compterai jusqu'à dix », pensa-t-il. « Puis, même si je devais en mourir, je parlerai à Négrini. » Cette décision le raffermit, parce qu'en la prenant, il lui paraissait être déjà sorti de la zone neutre et brumeuse de la timidité. Il commença donc à compter lentement, le regard fixe tourné vers la directrice, debout là-bas derrière la table, entre deux piles d'assiettes, comme une sainte, un peu distraite et soucieuse, posée sur un autel entre ces deux candélabres inattendus. Arrivé à cinq, il s'arrêta un moment, dit tout bas, mais assez fort pour pouvoir être entendu, « six, sept et huit ». A ce moment, la porte à vitrages tinta et les deux femmes parurent.

La jeune fille entra impétueusement, saluant les convives de brefs signes de la tête et des yeux, suivie par le froufrou de sa longue robe du soir, en grosse soie bleu pâle. La mère, au contraire, petite, digne et placide, la suivait sans hâte, lançant des œillades à droite et à gauche, du fond de ses orbites noires et flétries. Jean-Marie, qui se souvenait trop bien du corps demi-nu qu'il avait entrevu dans la chambre à la cloison, ne put faire moins que le confronter avec la tête, à présent découverte, de la jeune fille. Il dut tout de suite reconnaître que le seul visage qui convînt à ce corps mi-adolescent mi-adulte était bien celui qu'il était en train de regarder, et que d'aucune autre bouche n'aurait pu sortir la voix rauque et vulgaire dont le timbre résonnait encore à ses oreilles.

Les cheveux, tirés en arrière comme par un perpétuel coup de vent, fuyaient sur la nuque, crépus et noirs. Le front était bas avec quelques aspérités et ces plis indécis qui semblent le signe d'un esprit borné et têtu. Les yeux, grands et à fleur de tête, saillaient hors des paupières un peu gonflées. Leur expression était hébétée, comme celle de ceux qui ont l'habitude des stupéfiants, mais aussi cupide comme celle de ceux qui roulent dans leur tête mille préoccupations pratiques. Des pommettes saillantes, un nez camus et une large bouche qui s'ouvrait souvent en un sourire impénétrable sur des dents rares et inégales, un menton minuscule, à demi caché par une grosse lèvre inférieure, complétaient les traits de cette Santina, de laquelle Jean-Marie s'était amouraché au point d'en goûter non seulement les quelques charmes, mais aussi les nombreux défauts. Le visage tout enfariné d'une poudre d'un blanc crayeux, les lèvres trop et mal fardées de rouge, elle se tenait droite et raide à sa table, dans une lumière indirecte qui mettait en relief le gonflement hypocrite des paupières, les froncements obtus du front et les fossettes impudentes des joues. Tout en répondant comme il convenait aux discours de sa mère, elle regardait fixement Jean-Marie de ses yeux sensuels et humides. Si celui-ci n'avait eu auparavant d'autres motifs qu'une question d'amour-propre, pour prendre la décision de conquérir Santina, maintenant, sous l'insistance inattendue de ses regards, il se sentit l'âme envahie des espérances les plus hardies. Son cœur se mit à battre très vite, la respiration lui manqua : déjà il lui semblait voir Santina étendue sur un lit, maigre et sans grâce, avec sa combinaison verdâtre et ses longues jambes dans ses bas noirs. Tout en mangeant sans appétit, il commença à lancer à la jeune fille des coups d'œil qu'il croyait aussi significatifs que discrets et qui, en réalité, ne pouvaient échapper ni à la jeune fille ni aux convives, ni même à la directrice, debout à l'extrémité opposée derrière sa table.

Ils étaient déjà arrivés au troisième plat et cependant continuait le jeu des regards entre la jeune fille et lui. A un certain moment même, elle lui sourit franchement d'une manière à elle, mi-hébétée et mi-provocante, et en même temps cligna de l'œil dans la direction de sa mère, comme pour dire : « Il ne m'est pas désagréable que vous me regardiez, mais attention à ma mère ». Puis les serveuses enlevèrent les assiettes et Jean-Marie vit la directrice prendre de sa table un large plateau et le donner à l'une d'elles. C'était le plateau du fromage. Les fruits viendraient ensuite et le dîner serait fini. Mais l'autre serveuse avait un plat plus petit sur lequel il ne paraissait y avoir qu'un seul morceau de fromage ; elle traversa la salle se dirigeant avec décision vers Jean-Marie.

Cette serveuse était une forte fille de la campagne, aux grosses joues rouges, rustaude et simple, toujours prête, pour la moindre chose, à éclater de rire. Ce fut peut-être à cause de cette tendance continuelle au fou rire que Jean-Marie ne soupçonna rien en voyant ce visage s'allumer d'une malicieuse gaîté, tandis qu'elle lui tendait le plat. Un fait cependant aurait dû éveiller ses soupçons : c'était le silence qui avait succédé à la

rumeur des couverts et des voix. En proie à un trouble extraordinaire, bâtissant des desseins fous, il ne remarqua rien. Le plateau ne contenait qu'une tranche de gruyère jaunâtre ; non sans difficulté, il en détacha un morceau, le mit sur son assiette et avec beaucoup de recueillement commença à le manger.

Maintenant, dans la salle silencieuse, les figures des convives, plus ou moins ouvertement souriantes, se tournaient toutes vers Jean-Marie. Celui-ci, la bouche pleine de pain et de fromage, n'avait d'yeux que pour Santina, qui plus que jamais le couvait des yeux. Ce ne fut qu'après avoir mastiqué un certain temps qu'il sentit un goût infâme, nauséabond, tout à fait différent de celui de n'importe quel fromage, se mêler à celui du pain, puis dominer tout le reste : un goût, finit-il par comprendre, de savon.

Il était si loin d'imaginer qu'à cette saveur correspondait la nature de l'aliment qu'il mâchait, que, tout en étant contraint à recracher la bouchée, il doutait encore de son propre palais et, perplexe, écœuré, il examinait avec la pointe du couteau le morceau de gruyère qui restait sur l'assiette. Tout à coup, claire et distincte dans ce profond silence, résonna la voix de Santina.

— Le fromage est-il bon ? demandait-elle, avec un accent de malice.

Aussitôt, comme s'il n'avait attendu que ce signal, un rire bruyant éclata à toutes les tables. Tous s'amusaient : les deux jeunes mariés d'une façon réservée, mais de bon cœur, les deux Anglaises en grinçant de leurs dents jaunes parmi les rides et les boucles blanches, le vieil employé à demi aveugle en ouvrant toute grande sa bouche noire et édentée et se renversant en arrière sur sa chaise ; plus cordialement et avec une espèce de sympathie affectueuse, M. Négrini, Santina et sa mère. Quant à Jean-Marie, rouge et confus, la bouche pleine de salive savonneuse, il put à peine répondre :

— En effet, dit-il, regardant d'abord son assiette, puis les figures riantes, comment cela se fait-il ? On dirait du savon.

— Non, pas du savon, répondit la jeune fille, vous vous trompez... c'est du fromage.

M. Négrini intervint à ce moment avec une autorité affable :

— Non, c'est du savon, dit-il ; les plaisanteries les meilleures sont les plus courtes... N'essayez plus d'en manger, autrement vous ne pourriez plus vous enlever le goût de la bouche.

Le cœur soulevé, sans l'écouter, Jean-Marie crachait déjà dans son mouchoir la salive savonneuse et, se versant un verre d'eau, se rinçait la bouche. Tous continuaient à rire, et lui à cracher de l'eau et du savon, tandis que la colère et l'humiliation l'envahissaient. C'était pour cela, pensait-il plein de rage, que Santina l'avait tant regardé et lui avait souri, pour le faire tomber dans ce piège stupide. Il fut tiré de ces sentiments de rancune et de honte par la voix calme de la directrice, qui avait quitté son poste derrière la table et était venue près de lui.

— Qui a fait cette plaisanterie stupide? dit-elle. Je regrette vraiment, monsieur Bargigli... mais ne doutez pas... Qui a fait cette plaisanterie stupide? Edwige, est-ce vous?

Jean-Marie cracha de nouveau sa salive savonneuse et leva les yeux. Le rouge au visage, tiraillée entre la peur et l'hilarité, la petite servante du nom d'Edwige se défendait contre les reproches de la directrice :

— Ce fromage m'a été donné par mademoiselle Rinaldi, qui disait prendre toute la responsabilité de la plaisanterie..., ce n'est pas ma faute.

Jean-Marie vit les regards noirs et sereins de la directrice se diriger vers Santina.

— Oui, c'est moi qui le lui ai donné, confirma celle-ci, avec une intonation familière et bonasse... Nous avons seulement voulu faire une plaisanterie pour rire un peu... Mais je suis sûre que M. Bargigli ne l'a pas mal prise... Voyons, nous habitons tous la même pension, comme en famille et, en disant cela, elle regardait de nouveau Jean-Marie d'une manière qui ne devait pas lui être habituelle, c'est-à-dire avec douceur et gentillesse.

Sous la caresse de ce regard, la rage et l'humiliation disparurent du cœur naïf du jeune homme.

— Certainement, je ne suis pas offensé, admit-il, tout en continuant à cracher, pourtant quel mauvais goût... C'est infect.

— Et cela se comprend, du savon, c'est du savon, observa M. Négrini.

A présent tous riaient beaucoup moins. La directrice, en voyant le tour que prenait la chose, s'excusa de nouveau auprès de Jean-Marie, dit quelques mots de reproche à la petite servante, qui, rouge et riante, s'échappa bien vite et, grande, lente, digne, les yeux baissés, elle retraversa la salle et alla se remettre derrière sa table. Mais la jeune fille ne paraissait pas satisfaite de la réponse de Jean-Marie.

— Allons, dit-elle avec une intonation d'autoritaire bonne volonté, allons, pour montrer que vous ne me gardez vraiment pas rancune, venez manger les fruits avec nous... Maman, fais une place à M. Bargigli.

Jean-Marie hésita ; il avait encore le rouge au visage et dans sa bouche persistait l'infâme goût du savon. Mais la proposition était trop aimable et la tentation trop forte pour qu'il pût y résister. La tête basse, pareil à un écolier qui a honte devant les regards railleurs des camarades quand il est appelé par le maître, il se leva et avançant maladroitement, à pas hésitants, alla s'asseoir à la table des deux femmes. Tout le monde parut approuver ce geste et M. Négrini applaudit, en disant :

— Bravo, voilà ce qui s'appelle être un homme d'esprit.

La mère de Santina pouvait avoir une cinquantaine d'années ; elle était surtout remarquable par l'extrême disproportion de sa tête grosse et voyante et de son corps médiocre et court ; lorsqu'elle marchait, elle faisait penser à ces énormes têtes promenées sur de minuscules petits corps dans les processions du carnaval. Sur son visage, large, plat et flasque, restaient d'étranges taches de couleurs anciennes, du rouge, du

blanc, du rose, comme si tout en se lavant et se relavant, elle n'était jamais parvenue à enlever complètement de sa peau, où elles restaient imprégnées, les traces tenaces des fards. De même, lavés et relavés, paraissaient ses yeux noirs et ronds et, comme sur ses joues, il restait sur ses paupières, garnies de quelques cils épars, des petits points et des bords noirs, vestiges de collyres indélébiles. Elle accueillit avec beaucoup de bienveillance Jean-Marie, lui fit signe de s'asseoir et lui sourit d'un sourire large et convenu, dans lequel, à côté de quelques dents d'une blancheur douteuse, en brillaient beaucoup d'autres de vieil or jaune.

— Santina a voulu faire une plaisanterie, vilaine petite fille, dit-elle, en menaçant sa fille de ses regards et du face-à-main qu'elle tenait. Je n'arrive pas à la retenir. A peine a-t-elle fait une plaisanterie qu'elle pense déjà aux cent autres qu'elle pourrait faire... Mais vous, comme l'a remarqué M. Négrini, vous êtes un homme d'esprit, qui ne vous fâchez pas pour si peu... Et dites-moi, que faites-vous de beau ici à Rome?... Car, n'est-ce pas, vous devez être Toscan; les Bargigli, si je ne me trompe, sont d'Arezzo... Que faites-vous de beau?... Des études?...

— Je fais ma première année de droit, répondit Jean-Marie, très intimidé, prenant, dans le panier de fruits qu'il avait apporté de sa table, une mandarine et commençant à la peler.

— Ah! vous serez avocat?

— Non, à la vérité, répondit Jean-Marie, confus, je dois entrer dans la diplomatie...

— Ah! dans la diplomatie, c'est une belle carrière. J'ai connu plusieurs diplomates. Un de mes cousins, qui s'appelait Rinaldi comme nous, était lui aussi dans la diplomatie... Peut-être l'avez-vous connu?

— Non, vraiment non...

— Maman, intervint la jeune fille, comment donc s'appelait ce jeune homme que nous avons rencontré à Ostie l'autre année? Il était lui aussi dans la diplomatie... Colleoni?

— Ah! Pierleoni, corrigea la mère, peut-être l'avez-vous connu? Un jeune homme grand et brun, avec une barbe à la Battisti.

Ayant repris plus d'assurance, Jean-Marie dut reconnaître avec regret que le Pierleoni barbu lui était aussi tout à fait inconnu.

Mais la glace était rompue, et la mère, reprenant son bavardage facile et affecté, commença à raconter qu'elles étaient Romaines, qu'elles se trouvaient depuis quelques mois dans cette pension, que la cuisine y était bonne, mais les chambres sombres et les lits très mauvais, qu'elles avaient l'intention de changer de pension, etc. Jean-Marie, tout en avalant les quartiers de sa mandarine, cherchait à lui répondre du mieux qu'il pouvait et ne détachait pas les yeux du visage de Santina. Son trouble de tout à l'heure lui était revenu, plus fort que jamais; Santina, qui n'ouvrait pas la bouche et tenait les yeux baissés, paraissant occupée à

casser les coquilles des noix qu'elle mangeait ensuite, lui pressait le pied sous la table, d'une façon insistante, de la pointe de ses petits souliers.

A ce contact, les espoirs les plus fous naissaient dans l'esprit du jeune homme, puis s'évanouissaient ; il était désormais sûr de sa conquête ; toutefois, il ne lui paraissait pas possible de croire à sa propre imagination, qui lui montrait Santina, les bras autour de son cou, son corps maigre et ardent serré contre le sien, enlacée à lui sous les draps gelés d'un des immenses lits de la pension. La duplicité de la jeune fille le troublait comme un trait de coquetterie irrésistible et presque diabolique. Comment son visage pouvait-il rester tranquille, si indifférent, tandis que son pied cherchait effrontément un autre pied sous la table ? Pour lui, il le sentait bien, c'était la première aventure de sa vie et il en était tout enivré, comme d'un vin trop fort bu après un long jeûne.

Ce fut donc comme du fond d'un brouillard épais qu'il entendit une voix mielleuse lui dire :

— Permettez-moi de me présenter, Négrini.

Et il vit, tendue et ouverte sous ses yeux, une main rouge, rugueuse et grossière, ornée au petit doigt d'une grosse bague d'or avec un diamant.

— Bargigli, se dépêcha-t-il de répondre, se levant, et il serra la main offerte.

Cependant, obscurément, il sentit que cette familiarité de Négrini, différente de celle de la mère de Santina, ne lui plaisait pas beaucoup. Ce Négrini pouvait avoir cinquante ans et avait le teint foncé, jaune olivâtre, de ceux qui ont le foie malade. Ses yeux, injectés de sang, étaient noirs comme du charbon, sa tête était chauve et ronde et tous les traits de son visage étaient fins et sa peau luisante. Jean-Marie observa, en outre, qu'il avait une toute petite oreille ronde et parfaite, ourlée comme un nombril ; sans savoir pourquoi, cette dernière particularité lui inspira une profonde répulsion. Négrini était vêtu d'un costume très clair, de teinte café au lait. Il s'assit avec désinvolture et, retirant de sa poche un étui long et plat en or, il en fit sauter le couvercle et l'offrit ouvert aux trois convives.

Les deux femmes et Jean-Marie se servirent. Puis, la mère de Santina s'adressa au nouveau venu :

— Le comte Bargigli est à Rome pour se préparer à entrer dans la diplomatie..., dit-elle.

Au grand étonnement de Jean-Marie, qui, sans raison, s'attendait à quelques compliments, Négrini accueillit cette nouvelle avec indifférence, même avec une froideur hostile.

— C'est-à-dire, corrigea-t-il, tout en rejetant la fumée de sa cigarette par les narines et en promenant autour de la salle ses yeux las et ennuyés, que vous espérez entrer dans la diplomatie..., mais il faudra voir si vous y arriverez...

— Que voulez-vous dire? interrogea Jean-Marie, qui déjà haïssait de toute son âme son bilieux interlocuteur.

— Cela veut dire, mon cher Bargigli, répondit l'autre avec froideur, que des jeunes gens comme vous, intelligents, de bonne famille, qui vous déclarent, dès la première rencontre : « Je deviendrai diplomate », il y en a à chaque pas. Mais combien d'entre eux entrent réellement dans la carrière et combien finissent petits employés dans quelque ministère, avec six ou sept cents lires par mois? Dites-le moi un peu, vous.

Désagréablement surpris, Jean-Marie regarda son interlocuteur et finalement répondit :

— Mais je ne suis pas à Rome pour devenir un employé; j'ai décidé d'entrer dans la diplomatie et j'y réussirai.

— Je vous le souhaite de tout cœur, fit l'autre d'un air sarcastique, mais vous savez ce qu'il faut surtout pour entrer dans cette carrière? Vous le savez?

— Quoi donc?

— Cela — et Négrini fit un geste très expressif, frottant le pouce et l'index de la main droite l'un contre l'autre. Vous avez de cela, c'est-à-dire des moyens, enfin de l'argent? Si vous n'en avez pas, autant vaut que vous renonciez à vos ambitions diplomatiques.

Jean-Marie, offensé et irrité, le rouge au visage, fit un signe affirmatif de la tête :

— Nous sommes riches, dit-il.

En même temps, il sentait confusément qu'il commettait une erreur.

— Nous possédons des terres, et puis nous avons des immeubles à Florence.

— En ce cas... — Négrini se leva brusquement et se mit à rire — En ce cas, mon cher monsieur le comte Bargigli, je ne souffle plus mot... Vous m'avez fermé la bouche avec un argument irréfutable, puisqu'il y a de la galette, tout y est... Je ne dis plus rien.

Il répéta : « Je ne dis plus rien » et, la main dans la poche de son pantalon clair, soufflant sa fumée par le nez, il se promenait devant la table.

La mère de Santina, qui avait assisté au duel verbal entre Jean-Marie et Négrini, se leva.

— Mais certainement, Négrini, vous ne savez pas ce que vous dites, proféra-t-elle sèchement, tout le monde sait que les Bargigli sont une des familles les plus riches de la Toscane... Et maintenant, si nous passions au salon..., ici il n'y a plus personne.

Ils se levèrent tous. La mère de Santina passa en avant avec Négrini, qui discourait à mi-voix, puis à quelque distance Jean-Marie et Santina les suivirent. Ils traversèrent la salle à manger, maintenant déserte. Mais sur le seuil de la porte, la jeune fille, qui jusqu'alors n'avait pas ouvert la bouche, retint Jean-Marie en regardant à la dérobée le corridor plein d'ombre, où tout doucement l'un près de l'autre s'éloignaient sa mère et Négrini.

— Venez, lui dit-elle tout bas, avec un accent mystérieux et prometteur, venez un instant avec moi, dans ma chambre, j'ai quelque chose à vous donner.

Troublé, Jean-Marie ne sut faire qu'un signe de tête affirmatif. La jeune fille lui lança encore une œillade hardie de ses prunelles saillantes et humides, puis avec un froufrou de soie bruissante le précéda dans le couloir. La mère de Santina et Négrini avaient disparu.

On entendait venir du salon les rythmes enroués d'une musique de bal jouée à la radio. Le précédant toujours, se retournant de temps en temps un doigt sur la bouche, elle le conduisit à la porte aux vitres vertes, puis regardant autour d'elle avec circonspection, elle l'ouvrit tout doucement, poussa Jean-Marie devant elle dans le noir, et entra à son tour.

— Si maman le sait, elle me battra, dit-elle à mi-voix, allumant le lustre. La chambre était restée telle que Jean-Marie l'avait vue, une heure plus tôt ; embarrassé, il observa un moment les bas et les chemisettes en désordre sur la cloison, puis machinalement il s'approcha de la table et prit un livre qui s'y trouvait posé : c'était un volume tout froissé, un roman policier au titre suggestif.

Dans l'intervalle, Santina avait disparu de l'autre côté de la chambre, derrière la cloison.

Mais il n'attendit pas longtemps ; elle réapparut presque tout de suite, le visage empreint d'une expression tendre et contrite, tenant à la main un gardénia dont la tige était enveloppée de papier d'argent.

— J'en ai reçu toute une corbeille d'un jeune homme idiot qui me fait la cour, dit-elle de sa voix rauque, et elle s'approcha gentiment de Jean-Marie.

» J'ai peur que vous ne soyez offensé à cause de l'histoire du savon ; je veux vous donner un gardénia... et puis vous m'êtes sympathique, tandis que je ne peux souffrir ce jeune homme... non... attendez... je vais vous le mettre moi-même à la boutonnière. »

Tout en continuant à parler avec volubilité, elle se souleva sur la pointe des pieds et enfila, avec une attention hypocrite, la fleur dans le revers du veston. Ce faisant, elle appuyait son corps contre celui du jeune homme, et une forte odeur de peau parfumée montait de ses maigres épaules aux narines de son compagnon. Étourdi par le parfum, attiré par la proximité de ce corps, Jean-Marie avec le même automatisme, à la fois agréable et angoissé, qui fait parfois agir ou crier en rêve, leva un bras et serra la taille mince et osseuse de la jeune fille, l'attirant à lui. Sous prétexte de sentir la fleur elle s'était encore rapprochée de lui. Levant vivement la tête, elle lui entoura le cou de ses bras. Ils s'embrassèrent.

— Oh ! mon Dieu ! Qu'ai-je fait ! Maman vient, dit-elle. A peine furent-ils séparés qu'elle le repoussa et s'échappa dans la chambre.

— Qu'ai-je fait ? Si maman le savait ! Ce disant, elle portait les mains à son front : « Allez-vous-en », ajouta-t-elle ; elle le poussa hors de la chambre.

« Allez-vous-en, laissez-moi », répéta-t-elle à voix basse. Elle sortit à son tour dans le corridor et referma la porte derrière elle.

Jean-Marie, consterné, avait l'impression d'avoir été chassé d'un paradis et ne comprenait pas le motif de tant d'agitation.

— Mais non..., il n'y a personne, retournons, supplia-t-il. Retournons dans votre chambre un instant, un seul instant.

L'un contre l'autre, ils chuchotaient, dans le corridor silencieux et plein d'ombre. Puis la jeune fille se tut et, un doigt entre les lèvres, sembla réfléchir.

— Non, écoutez, ici ce n'est vraiment pas possible, dit-elle enfin. Maman peut arriver, et alors je suis perdue. Ecoutez..., je vais maintenant aller danser, accompagnée de maman et Négrini ; disons... disons qu'au retour je viendrai vous trouver un moment dans votre chambre... Cela va-t-il ainsi ? Mais laissez votre porte entr'ouverte, de façon à ce que je puisse entrer sans faire de bruit. Alors c'est entendu, n'est-ce pas ?

Et avant que Jean-Marie stupéfait et ravi ait pu répondre, elle partit en courant et disparut à l'angle du corridor.

***

Jean-Marie n'aurait jamais cru que la souffrance causée par un retard de quelques heures dans la possession d'un objet convoité puisse être aussi intolérable. Mais à peine la jeune fille eut-elle disparu qu'à la pensée d'attendre son retour, une impatience furieuse, une douleur aiguë l'assaillirent et il lui parut impossible de résister longtemps à une telle angoisse.

« Ah! ne plus sentir, ne plus penser, dormir et puis me réveiller à l'instant où Santina entrera dans ma chambre », pensa-t-il tandis qu'il s'éloignait dans le corridor. « Mais ce sont des paroles... que faire ? » Il marchait en faisant des mains des gestes consternés ; il arriva ainsi à l'antichambre déserte où seule une lumière en veilleuse éclairait les porte-manteaux dégarnis. Il allait retourner en arrière, lorsqu'une porte fermée sur laquelle se lisait l'inscription en majuscules « BUREAU », attira son attention.

« Tiens, une bonne idée, réfléchit-il. Aujourd'hui, j'ai reçu ma note ; je vais la payer. » Il lui semblait que s'il avait trouvé beaucoup de petites occupations pratiques avant minuit, ces quelques heures si pénibles passeraient plus rapidement. Il sortit la note de sa poche et frappa à la porte.

Aussitôt, de l'intérieur, une voix douce et chantante lui répondit : « Entrez », en modulant comme le cri du coucou. Il poussa la porte et entra.

Son premier regard fut pour la pièce et il fut assez surpris de découvrir qu'elle était extraordinairement petite et étroite, une vraie niche avec un plafond mansardé. Mais si la chambre était petite, en revanche et contrai-

rement aux autres chambres de la pension, elle était intime et meublée avec goût. Des petits rideaux d'un blanc immaculé voilaient la fenêtre, un coin était occupé par un sofa recouvert d'une étoffe rose sur lequel étaient jetés des coussins de couleur. Contre le mur se dressait un buffet vitré ; un groupe de fauteuils encerclait la cheminée dans laquelle achevait de se consumer les derniers tisons rougeâtres d'un feu de bois.

Enfin, il y avait un bureau devant lequel la directrice était assise, tournant le dos à la porte. Jean-Marie ressentit une confuse impression de bien-être et aussi celle d'être indiscret, comme s'il avait violé quelque retraite tiède et silencieuse. Sa note à la main, il fit à peine deux pas et se trouva tout de suite près de la directrice.

Elle était assise sur un tabouret, trop petit pour ses hanches larges et confortables. Sur l'étoffe verte de la table à écrire, beaucoup d'objets étaient disposés dans un ordre méticuleux. Elle lisait un livre qu'elle tenait ouvert sur le sous-main. Une cigarette à peine commencée fumait, posée sur le bord d'un cendrier.

— Je suis venu, dit Jean-Marie, embarrassé comme quelqu'un qui sait qu'il dérange, pour payer ma note.

La femme s'était déjà retournée pour voir qui entrait. Quand le jeune homme lui tendit sa note, elle se tourna franchement vers lui, et Jean-Marie put de nouveau observer que le seul défaut, si l'on peut dire, de ce visage harmonieux, froid et pâle, était le nez vraiment grand et saillant, encore que d'une forme noble qui lui rappelait singulièrement celui d'une de ses ancêtres sur un vieux portrait de famille.

— Ce n'était pas pressé, dit-elle avec un sourire, prenant la feuille des mains du jeune garçon. Vous n'êtes ici que depuis une semaine... mais ne restez pas debout... asseyez-vous...

Intimidé, Jean-Marie s'assit sur le sofa qui était extrêmement bas et qu'il sentit céder sous lui. Il se dit que ce devait être un de ces meubles qui, le soir, les coussins et la couverture d'étoffe enlevés, se transforment en lit. Tout en regardant la directrice qui inclinait sa belle tête aux cheveux noirs, un crayon à la main, vérifiant rapidement les chiffres de la note, le jeune homme ne put s'empêcher d'imaginer ce petit salon transformé en chambre à coucher, le sofa sans étoffe ni coussins, les draps blancs ouverts et la directrice ayant enlevé ses vêtements, nue avec son grand corps tendre et blanc, ou bien encore revêtue de sa longue chemise, prête à se coucher dans la petite chambre bien chaude et bien fermée, sous le toit en pente. Il ne songea pas à voir dans ces fantaisies autre chose que le fruit d'une curiosité distraite, tant elles étaient détachées et chastes comme la personne qui les inspirait, et lui-même qui les imaginait.

En attendant, la directrice, ayant vérifié la note, avait ouvert un tiroir d'où elle tira un tampon et imprima sur la note le mot « PAYÉ. » Jean-Marie, quoique plongé dans ses rêveries, l'observait ; il tira de sa poche un portefeuille et de celui-ci un billet de cinq cents lires qu'il tendit à

la jeune femme. Rapidement, presque en se cachant, elle le regarda à contre-jour pour voir s'il était bon, puis ouvrit un autre petit tiroir, prit un rouleau de pièces d'argent qu'elle détacha et quelques billets de banque, composa la somme qu'elle devait rendre à Jean-Marie et la lui tendit.

— Voici, monsieur Bargigli, dit-elle, avec la note... Mais, je répète, il n'y avait vraiment pas tant de hâte à avoir... vous avez reçu la note ce matin...

Elle prononça ces paroles avec un ton particulier qui semblait signifier : « Je ne vous renvoie pas... si vous voulez rester à bavarder, asseyez-vous donc... » C'est au moins ainsi que Jean-Marie crut devoir l'interpréter. A vrai dire, la directrice ne l'intéressait pas beaucoup, mais, toujours anxieux à la pensée des heures qui le séparaient de Santina, l'invitation voilée lui fut très agréable. Il s'assit donc de nouveau, s'excusant et alléguant sa solitude et son désir de compagnie, puis il demanda à la jeune femme s'il y avait d'autres arrivées en vue à la pension.

Elle se retourna tout à fait, croisa ses fortes jambes et portant à son grand nez un minuscule mouchoir, se moucha doucement, sans faire de bruit, presque avec remords. Puis elle répondit que, malheureusement, cette année était bien différente de l'année précédente, pendant laquelle, grâce au jubilé, elle avait toujours eu la pension pleine.

— Et vous, monsieur Bargigli, ajouta-t-elle, avez-vous l'intention de rester longtemps parmi nous ?

Un frisson impossible à contenir parcourut tout à coup les membres du jeune homme, car à l'improviste lui était apparue la face sensuelle de Santina une seconde avant le baiser. La directrice, après lui avoir demandé s'il avait froid, alla à la cheminée, s'agenouilla sur le tapis et, toujours avec dignité, en continuant à parler, attisa les cendres mi-éteintes et jeta quelques brindilles et deux ou trois bûches sur le feu qu'elle avait activé. Puis se relevant :

— Et où habite votre famille, monsieur Bargigli ?

— Mon père est mort, répondit-il, ma mère et mes frères habitent à Arezzo.

— Ah ! votre père est mort, dit la directrice, qui s'était rassise sur son tabouret, je vous plains, mais je plains encore plus votre maman restée seule, jeune encore avec charge d'enfants... C'est vous l'aîné ?

— Oui, je suis l'aîné.

Elle le considéra un moment en silence.

— Qui sait ? dit-elle enfin d'un accent ému, secouant la tête avec compassion, qui sait combien votre mère est peinée de vous savoir loin et hors de la maison ?

Jean-Marie, interdit, ne sut que répondre, mais de nouveau l'image de Santina se présenta à ses yeux ; il ne sut encore retenir un frémissement. Comme le premier, ce second n'échappa pas à la jeune femme.

— Mais vous n'êtes pas bien, dit-elle calmement ; et, comme si elle

faisait l'acte le plus naturel du monde, elle se leva, vint mettre sa belle main froide et longue sur le front de Jean-Marie. Vous m'excuserez si je me permets de vous toucher le front... mais vous savez qu'il est brûlant ?

— Brûlant ? répéta Jean-Marie, à qui, par contraste avec cette main froide et légère, son corps semblait maintenant brûler vraiment.

— Oui, au moins il me semble, dit-elle.

Puis, toujours avec le même calme, elle alla à son bureau, ouvrit un de ses petits tiroirs et en tira un thermomètre qu'elle commença à secouer pour en rectifier la température. Mais à cette vue, Jean-Marie, comprenant tout le ridicule de ces sollicitudes quasi maternelles et d'une fièvre dont il savait la raison, se leva précipitamment.

— Non, écoutez, non, protesta-t-il, je vous en prie, pas de thermomètre... Il se peut que je ne me sente pas très bien... mais pas de thermomètre... Je vais plutôt aller me coucher, un bon somme me guérira de tous mes maux.

La directrice le considéra un moment, immobile, avec le thermomètre à la main et ses yeux noirs pleins d'une légère désillusion.

— Comme vous voudrez, dit-elle enfin. Pourtant vous feriez bien d'aller vous coucher... Si je ne vous dérange pas, je viendrai même dans une demi-heure vous apporter une limonade chaude..., c'est ce qu'il vous faut... et vous me direz alors, si vous n'avez besoin de rien.

— Oui, dit Jean-Marie confus — il commença à reculer vers la porte — c'est ce qu'il me faut, merci, merci mille fois.

Il salua et se trouva tout à coup hors de la petite chambre chaude, dans la vaste et froide antichambre.

« Mon Dieu, quel mal j'ai eu à m'en débarrasser », pensa-t-il, en rentrant tout essoufflé dans sa chambre ; il referma la porte avec soulagement. « C'est une femme bonne et pitoyable, c'est certain, mais à tenir à distance. Un peu plus, elle m'aurait proposé de me déshabiller et de me mettre au lit comme un enfant. » Il se sentait heureux d'avoir échappé à ce péril, non sans une pointe de regret : tout d'abord c'était vraiment une femme sympathique, et puis comment faire maintenant qu'il l'avait quittée pour passer encore les deux heures qui le séparaient de son rendez-vous ? A cette pensée, son impatience le reprit et il commença à se promener de long en large dans la pièce. Puis son œil tomba sur les dispenses universitaires éparpillées à terre près du divan et, amèrement, il décida de passer le temps en étudiant quelques pages de droit international. Il ramassa les dispenses et commença à lire. Il ne comprenait pas un seul mot, il était obligé de relire quatre ou cinq fois les mêmes phrases pour en saisir le sens : l'image de Santina était continuellement devant ses yeux ; pourtant il s'entêtait dans sa lecture. Une demi-heure de ces vains efforts n'était pas encore passée que, derrière lui, un craquement l'avertit que la porte s'ouvrait.

« C'est la directrice, avec sa limonade chaude », pensa-t-il, avec mépris ; toutefois, par une coquetterie presque inconsciente d'adoles-

cent disposé à se faire servir et caresser, il ne se leva pas, prit vite une cigarette et l'alluma tout en tenant les yeux fixés sur les dispenses. Mais au lieu de voir paraître à ses côtés la silhouette grande et brune de la directrice, il sentit deux mains lui couvrir les yeux et une voix rauque, bien connue, demander avec une intonation malicieuse : « Coucou, devinez qui est là ? »

« Santina », pensa-t-il, et, troublé, il jeta la cigarette, se retourna brusquement et se leva. Il vit alors Santina qui était devant lui, avec son maigre corps renversé en arrière, et riant de son rire un peu grossier.

— Dites la vérité, vous n'espériez pas me voir rentrer si tôt, dit-elle, sérieuse. Mais j'ai dit à maman que je ne me sentais pas bien et je me suis fait accompagner à la maison par un ami... Vous savez bien, le jeune homme qui m'a donné les gardénias... et j'ai eu bien du mal à le persuader de s'en aller. Il ne voulait pas croire que j'étais souffrante et voulait entrer de force, le coquin.

Mais déjà, le jeune homme, plein d'une furieuse impatience, ne l'écoutait plus, la prenait par la taille et la contraignait à s'asseoir près de lui sur le divan. « Doucement, doucement », lui recommandait-elle, regardant épouvantée vers la porte. Mais elle s'assit de bonne grâce et tout de suite se laissa embrasser. Ce fut un long baiser ; de la bouche, les lèvres de Jean-Marie passèrent au cou, du cou aux épaules. Puis il voulut faire glisser les bretelles de la robe. Alors, de façon tout à fait inattendue, avec un air plaintif, affecté et amer, la jeune fille commença à gémir en se débattant mollement au début ; finalement, elle le repoussa.

— Non, non, non cela vaut mieux, gémit-elle en secouant la tête, la voix cassée et haletante. Vous n'êtes pas comme tous les autres... vous êtes différent... différent... je le sens... je le sens... Non, non, non je ne le peux pas, c'est impossible...

Stupéfait, Jean-Marie se redressa et la regarda :

— Mais que voulez-vous dire ? Que vous arrive-t-il ? Quoi ?

— Ah ! si vous le saviez, vous ne me regarderiez plus.

Ayant dit ces mots elle se couvrit le visage de ses mains et recommença à secouer la tête, à gémir, et à pleurnicher en répétant :

— Je ne peux pas... je ne peux pas...

— Mais pourquoi ?... Qu'est-ce que vous ne pouvez pas ?

— Je ne peux pas... je ne peux pas vous le dire...

Jean-Marie, sérieux et résolu, la prit par le bras et la secoua.

— Finissons-en, s'exclama-t-il, qu'est-ce qui vous prend ? Qu'est-ce que vous ne pouvez pas me dire ?

— Non, je ne peux pas, je ne peux pas..., laissez-moi.

— Voulez-vous parler à la fin, dites oui ou non ? Et il accompagnait chaque interrogation d'une secousse plus forte que la précédente.

Alors, tout à coup, comme quelqu'un qui s'éveille d'un cauchemar, reste encore bouleversé et reconnaît avec peine la réalité, elle resta

muette et immobile et regarda longuement Jean-Marie avec des yeux égarés :

— Si je vous disais, vous me haïriez..., dit-elle enfin avec hésitation.

— Soyez tranquille, promit Jean-Marie, se mettant une main sur le cœur, en aucun cas je ne vous haïrais.

— Non, je le sens, vous me détesteriez... Et elle recommença à gémir et à pleurnicher.

— Mais puisque je vous le promets.

— C'est inutile, je le sens...

Ils étaient assis l'un à côté de l'autre sur le divan ; la robe de Santina, longue et large, recouvrait de ses plis la jambe gauche de Jean-Marie et puis s'élargissait jusqu'à terre ; elle tenait les pieds sur les dispenses éparses. Voilà qu'au moment où Jean-Marie, ne sachant plus que faire, cherchait à la reprendre dans ses bras, et avec des baisers et des caresses à obtenir ce que n'avaient pu faire des manières brusques, au moment où ses lèvres pleines de désir allaient rencontrer les lèvres froides, indifférentes et fuyantes de la jeune fille, résonnèrent deux coups discrets frappés à la porte. Santina se détacha de lui immédiatement et se leva :

— C'est ma mère ; maintenant elle va m'attraper et me gifler, je suis perdue, gémit-elle, et elle commença à courir en tous sens dans la chambre comme une possédée.

Mais Jean-Marie s'était souvenu de la promesse de la directrice.

— Non, ce n'est pas votre mère, répondit-il à mi-voix, c'est la directrice...

— Oh! qu'elle est ennuyeuse... qu'est-ce qu'elle veut?

— Enfermez-vous là-dedans, lui intima Jean-Marie, en ouvrant les battants de la grande armoire vide. Santina hésita, elle aurait voulu encore protester et pleurnicher, mais cette fois Jean-Marie était décidé à se faire obéir. Il la prit sous les bras, la souleva et la mit dans l'armoire ; avant que, stupéfaite, elle eût repris haleine, il referma les battants et tourna la clef dans la serrure. Puis il alla à la porte et l'ouvrit. Comme il l'avait pensé, c'était la directrice qui tenait à la main une assiette sur laquelle était posé un verre de limonade.

— Je suis venue vous apporter votre limonade, dit-elle sans sourire ; elle posa le verre sur la table de nuit. Vous ne désirez rien d'autre? demanda-t-elle s'arrêtant près du lit et regardant autour de la pièce.

Jean-Marie suivit le regard lent et calme de ses yeux et les vit se fixer avec insistance dans la direction du divan.

Il regarda, lui aussi, et aperçut la petite cape rose de Santina, par terre, sur les dispenses éparpillées.

« Il ne manquait que cela » pensa-t-il, et le rouge au visage, ne sachant où regarder, il dit :

— Merci, je n'ai besoin de rien.

Mais la directrice ne semblait même pas avoir vu le manteau.

— Vous aurez assez chaud? demanda-t-elle, et, sans se courber, elle tâta les couvertures du lit.

— Merci, j'en ai même trop...

— Alors, bonne nuit, dit-elle. Et avec simplicité, elle passa devant Jean-Marie honteux, et sortit.

La porte était à peine refermée qu'il y eut un grand bruit de talons et de soie froissée dans l'armoire. Jean-Marie courut l'ouvrir, mais avant qu'il ait tourné la clef, les battants s'ouvrirent brusquement et Santina tomba sur lui. Il aurait voulu profiter de l'incident pour l'embrasser et l'entraîner sur le lit.

Mais cette fois, il fut repoussé avec dureté par Santina, courroucée et dépitée.

— Que venait faire dans votre chambre cette curieuse? demanda-t-elle âprement.

La voix jalouse flatta Jean-Marie.

— Rien d'autre que m'apporter une limonade, répondit-il toutefois en indiquant le verre.

— Et moi, je ferai le pari qu'elle est venue pour voir si vous étiez seul, répondit la jeune fille, l'air fâché.

Elle ne retourna pas sur le divan et, après avoir tourné un peu dans la chambre, elle s'assit au bord du lit.

— Pensez donc, je suis ici avec vous, dans votre chambre, à cette heure, et je ne sais même pas comment vous vous appelez..., commença-t-elle, minaudant, les yeux baissés et jouant avec les plis de sa robe.

Jean-Marie lui dit son nom et, enhardi par son accent nouveau et tendre, il chercha à l'embrasser. Cette fois, de façon tout à fait inattendue, Santina le laissa faire, sans pourtant répondre à ses effusions. Elle paraissait morte ou à demi évanouie, les bras et le buste abandonnés, la bouche mi-ouverte et les yeux presque fermés. Jean-Marie la tirait d'un côté et elle retombait de l'autre. Il redressait sa tête renversée en arrière et la voyait retomber mollement sur sa poitrine ; il cherchait à lui prendre un bras et à se le mettre autour du cou et le bras glissait inerte. De temps en temps, unique signe de vie, elle gémissait et soupirait lamentablement. Mais lorsqu'il tenta d'abaisser les épaulettes de la robe, elle se réveilla et le repoussa : « Non, non, non ce n'est pas possible », recommença-t-elle à répéter, et se jetant de côté sur le lit, elle cacha sa tête entre ses bras en faisant un bruit triste et essoufflé, moitié toux, moitié sanglot.

Il vint à Jean-Marie, impatienté et désenchanté, une grande envie de lui donner une claque sur ses fesses qui, dans cette position, ressortaient petites et dures sous les gros plis de sa robe comme celles d'une poupée aux membres disloqués. Il se retint pourtant et, avec la plus grande douceur et autant de persuasion qu'il put, il essaya de la soulever de nouveau.

Mais tous ses efforts eussent été vains si, tout à coup, Santina elle-

même n'avait changé d'attitude. Brusquement, il la vit bondir et s'asseoir sur le lit :

— Savez-vous qui je suis ? demanda-t-elle.

— Mais oui... Santina Rinaldi... Ce n'est pas votre nom ?

— Si, c'est bien mon nom, répliqua-t-elle avec une franchise brutale ; mais cette femme qui est avec moi, n'est pas ma mère et elle ne s'appelle pas Rinaldi... elle s'appelle Ida Cocanari...

Ils se regardèrent.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? interrogea Jean-Marie stupéfait.

— Cela veut dire, expliqua-t-elle sans ambages, que la Cocanari est simplement une amie ; elle et Négrini se servent de moi pour faire de l'argent...

— Pour faire de l'argent ?

Santina se mit de nouveau à gémir.

— Mais oui... vous ne comprenez pas ? pour faire de l'argent, je n'en peux plus, je n'en peux plus, et je ne veux plus...

— Mais comment pour faire de l'argent ?...

Elle le considéra un moment avec soupçon.

— Lorsqu'il y a quelqu'un comme vous, expliqua-t-elle avec volubilité, ou bien un monsieur seul et un peu vieux, je lui parle et m'arrange pour qu'il devienne amoureux de moi. Puis je lui dis, est-ce que je sais moi ? Que j'ai une dette, que je dois payer une note, que j'ai besoin d'une robe, et alors il me donne de l'argent et j'en remets la moitié à la Cocanari et à Négrini. Naturellement — et elle fit avec les mains un geste de mépris, naturellement, je ne me laisse pas toucher même la pointe des doigts — mais vous savez ce que sont les hommes, ils espèrent toujours. Puis, un beau jour nous nous en allons dans une autre pension ou dans une autre ville et nous recommençons. D'autre part, Négrini joue très bien à tous les jeux de cartes et gagne ainsi quelque chose lui aussi.

Plus qu'horrifié, Jean-Marie, novice en ce genre d'affaires, était profondément étonné.

— Mais cela s'appelle voler les gens, dit-il enfin.

— Appelez cela comme vous voudrez, répondit Santina en haussant les épaules.

Puis, comme si cette confession eût épuisé tout le cynisme dont elle était capable, Santina se mit tout à coup les mains dans les cheveux et secouant désespérément la tête :

— Et maintenant, ils veulent que je fasse la même chose avec vous, mais je ne veux pas, non je ne veux pas. Vous êtes différent de tous les autres hommes. Je suis fatiguée, fatiguée... je ne veux plus faire ces vilaines choses, et je les hais tous les deux ; vous êtes tellement meilleur qu'eux... Ah ! comme je suis malheureuse.

Tout son corps se tordait, elle faisait des gestes comme pour s'arracher les cheveux et, finalement, serrant son visage rouge et misérable dans ses mains aux doigts écartés, elle le fixa dans les yeux :

— Et vous, après tout ce que je vous ai dit, vous me haïrez, n'est-ce pas? Vous me haïssez, et vous étiez la seule personne au monde qui aurait pu m'aider... Ah! comme je suis malheureuse.

Elle se trompait. Non seulement Jean-Marie ne la haïssait pas, mais il éprouvait, peut-être pour la première fois de sa vie, un sentiment nouveau, aussi loin de la haine qu'elle craignait de lui avoir inspirée que du désir physique qu'il avait jusqu'alors ressenti pour elle : une grande pitié. « Pauvre Santina », pensait-il en la regardant, « pauvre Santina, inexperte et sans éducation, fille de quels misérables parents, élevée au milieu de quelles privations et maintenant acheminée vers le vice par la mégère Cocanari et son digne comparse, Négrini. Pauvre Santina, entraînée et dévoyée contre sa propre volonté et ses plus profondes aspirations. » Il aurait voulu lui dire tout cela, lui communiquer le sentiment qui débordait de lui, et la rassurer. Il ne sut rien faire d'autre qu'écarter avec douceur les mains de Santina de son visage, en répondant :

— Mais non, pourquoi croyez-vous que je vous hais? Non seulement je ne vous hais pas, mais je vous aime encore mieux qu'avant.

Comme si elle se sentait confuse d'un acte de bonté immérité et extraordinaire, Santina baissa les yeux, fit une moue contrite et dit :

— Mais vous savez, je croyais...

Et il y eut un long silence.

— Non, je ne vous hais pas, reprit Jean-Marie d'une voix émue, effleurant des lèvres la joue poudrée de la jeune fille, et pour vous prouver que je suis prêt à passer des paroles aux actes, je suis prêt à faire quelque chose pour vous sortir des griffes de cette femme et de ce Négrini, qui, à vous dire vrai, m'ont dégoûté dès le premier instant. Si je peux vous être utile pour vous libérer d'eux et vous faire une vie nouvelle, demandez-le-moi, et tout ce qui est en mon pouvoir, je le ferai...

La jeune fille leva les yeux et le considéra avec une expression de gratitude et d'admiration.

— Ah! vous êtes bon, dit-elle. Je sentais que vous étiez bon et que je pouvais me fier à vous comme à un frère.

Jean-Marie, confus, eut un geste de la tête, comme pour dire : « Laissez mes qualités tranquilles, parlons de vous... » Il la vit hésiter ; enfin, elle demanda :

— Alors, je peux compter sur vous?

— Mais certainement.

Elle ne paraissait pas croire à sa propre chance, regardait devant elle et de temps en temps secouait la tête.

— Ah! si vous saviez, dit-elle enfin, si vous saviez comme cela fait du bien de rencontrer un homme comme vous... si bon... si bon...

Puis, lui prenant les mains à son tour et le fixant avec anxiété :

— Donc, si je vous disais que vous pouvez m'aider et que je vous en indique le moyen, vous le feriez?

Avec ferveur, Jean-Marie fit « oui » de la tête.

— Ce qui me surprend, dit-il avec douceur, c'est qu'après ce que je vous ai dit vous puissiez encore en douter.

— Je ne peux presque pas y croire, répondit Santina. Et de nouveau un long silence suivit.

De la vieille église voisine, dont l'abside et le clocher étaient adossés à l'hôtel, l'heure sonna. Les cloches devaient être très grandes et très anciennes. Chaque son trouait le silence comme une pierre frappe une eau noire et immobile et ses ondes s'élargissaient dans la nuit. Assis l'un près de l'autre sur le lit, dans la grande chambre pleine d'ombre, ils comptèrent douze coups forts, puis deux d'un timbre plus clair : minuit et demie. D'un bond, Santina sauta du lit.

— Il est tard, je dois m'en aller, dit-elle, agitée.

— Mais, demanda Jean-Marie, ramassant la cape rose et la lui mettant sur les épaules. Mais, vous ne voulez pas me dire de quelle façon, j'aurais pu vous aider?

— Demain, répondit-elle vivement, demain... ; maintenant il est tard... et il ne faut pas que je donne l'impression que je vous aime et que je ne tienne pas à vous faire marcher comme ils le voudraient...

— C'est juste, reconnut Jean-Marie. Alors à demain.

Il voulut l'embrasser. Tout de suite il sentit qu'elle avançait les mains comme pour le repousser et il pensa qu'étant donné leurs nouveaux et innocents rapports, cette répulsion était plus que naturelle : il dévia le baiser adressé à sa bouche vers le front étroit et bas de la jeune fille.

— A demain, chérie, répéta-t-il en se séparant d'elle.

— Dormez bien, murmura-t-elle.

Et légère, sur ses pieds invisibles sous la longue jupe traînante, elle alla à la porte, se retourna pour lui lancer un baiser du bout des doigts et disparut.

***

Longtemps, après que Santina fut partie, Jean-Marie resta sur le bord du lit, les jambes pendantes et les yeux à terre. Il paraissait réfléchir profondément à ce qui lui était arrivé, mais en réalité il ne pensait à rien ; un peu par fatigue, un peu à cause de l'étrangeté et de la nouveauté des événements qu'il venait de vivre, il se sentait seulement étourdi. Enfin, il se secoua, se déshabilla et se glissa entre les draps froids de son immense lit. Tout de suite, un lourd sommeil tomba sur lui et il se mit à rêver : il se voyait, avec la directrice, dans un corridor de la pension, près de la porte aux vitres vertes qui donnait dans la chambre de Santina. Au moment où le rêve commença à se coordonner, la directrice, faisant du doigt un mystérieux signe de silence, ouvrit tout doucement cette porte. Ils pénétrèrent sur la pointe des pieds dans la pièce et découvrirent qu'elle était pleine de vases contenant de la terre grasse et des arbustes touffus et fleuris, dont, au sein de l'ombre, les couleurs froides, électriques, rouges, bleues, vertes, jaunes, violettes resplendissaient en tout point semblables

aux fleurs des jardins publics, lorsque sous un ciel bas, où s'amoncellent les sombres nuages d'une tempête imminente, glisse un rayon de soleil qui tombe sur les gazons verts émaillés de fleurs multicolores. Cette floraison de serre, insolite dans cette chambre haute et sombre, ne fixa toutefois qu'un instant l'attention de Jean-Marie. Elle était attirée par deux personnages qu'il apercevait de dos, au milieu de la pièce, courbés ensemble sur quelque chose de lumineux ; il reconnut tout de suite la Cocanari et Négrini. Ce dernier, sans que Jean-Marie en comprît la raison, peut-être pour être plus libre dans ses mouvements, avait enlevé son veston et son gilet, de telle sorte qu'au-dessus de son pantalon très clair se gonflait entre les bretelles sa chemise toute froissée et de blancheur douteuse. La Cocanari, au contraire, était vêtue de noir et semblait prête à sortir ; elle avait, sur la tête, un petit chapeau décoré d'une espèce de plume et, de son poignet, pendait un large sac à main rectangulaire. Tous les deux étaient courbés sur cette source de lumière et faisaient avec les bras des gestes incompréhensibles. Curieux, Jean-Marie s'approcha et vit alors qu'ils étaient en train d'arranger et de border les couvertures d'un petit lit blanc dans lequel était couchée Santina. Cette dernière, soutenue par plusieurs oreillers, avait tout le buste hors du lit ; elle était habillée d'une fraîche chemise ornée de dentelles, de rubans et de petites roses. Ses bras étaient allongés sur les couvertures et, chose étrange, malgré l'infâme marché que manifestement les deux complices se disposaient à accomplir, elle ne paraissait pas du tout triste : elle souriait même avec béatitude. Indigné, Jean-Marie voulait éloigner les deux coquins du lit et sauver Santina, mais il ne se sentait pas assez fort pour affronter tout seul les deux canailles. Il se retourna donc vers la directrice, avec l'intention de lui demander son aide. Il découvrit alors, avec surprise, qu'elle n'était plus auprès de lui, mais près de la porte, assise à son bureau d'acajou, au beau milieu des fleurs nocturnes aux couleurs intenses et brillantes.

Elle disposait, sur son sous-main de toile cirée, des piles de monnaie d'argent. Il courut près d'elle, la supplia ardemment de se lever, de lui porter aide, mais c'était comme s'il parlait à une sourde : la directrice ne lui répondit pas, ne leva même pas la tête.

A ce moment, entra le vieil employé aux yeux éteints et vides derrière les lunettes opaques, à la bouche noire et sans dents... Jean-Marie fut tout de suite convaincu que c'était lui l'amant décrépi à qui les deux lâches voulaient livrer Santina et, le cœur soulevé de fureur, il vola au chevet de la jeune fille, qui lui jeta aussitôt les bras autour du cou et se serra contre lui. En attendant, à l'autre bout du lit, les deux compères étaient occupés à un mystérieux conciliabule avec le vieil employé : ils avaient soulevé les couvertures et, courbés sur les pieds nus de Santina, ils paraissaient discuter. Mais le fait d'avoir les pieds découverts et que ces trois marchandassent là-bas, près du lit, ne semblait faire aucune impression à Santina, qui l'embrassait passionnément, se serrant toujours davantage contre lui. Il lui rendait ses embrassements, sans perdre de

vue les trois qui discutaient au pied du lit. Il les voyait ainsi, tout en discutant, soulever un peu plus haut les couvertures, découvrant les maigres jambes de la jeune fille ; il aurait voulu étendre un bras et rabaisser sur elle les couvertures soulevées, mais il ne le pouvait pas, étranglé par l'embrassement de Santina ; il se débattait cependant, sans détacher ses lèvres et il voulait crier : « Arrêtez, canailles ». Les trois étaient maintenant tout près ; leurs ombres avancées s'étendaient, menaçantes, au-dessus du lit blanc ; il se débattait avec une grande violence et, finalement, il se réveilla.

L'obscurité glacée de sa chambre l'enveloppait de toutes parts et il tenait dans ses bras son oreiller, sur lequel il appuyait fiévreusement les lèvres. Bien que complètement éveillé, il sentait se mêler à la saveur âpre et désagréable de la toile le goût de la chair de Santina. Sur l'oreiller, ô miracle, fleurissait la bouche de la jeune fille. Cette sensation étrange et troublante se prolongea pendant plus d'une minute ; avec une rage mélangée de regrets, il baisa et mordit, jusqu'à en avoir mal aux dents, le tissu rude de l'oreiller. Puis la bouche s'évanouit, et il ne sentit plus que le goût de la toile toute mouillée de salive. Trempé de sueur froide, il s'assit et alluma la lampe de chevet.

La montre posée près de la lampe marquait trois heures et demie. « Ce cauchemar m'a poursuivi toute la nuit, » pensa-t-il, en passant les mains dans ses cheveux en désordre. Il se sentait la gorge sèche ; il prit sur la table de nuit le verre de limonade et le vida d'un trait. Puis, comme s'il était encore envoûté par son rêve, il se leva et, pieds nus, en pyjama, sortit dans le corridor. Un peu de lumière émanant de rares et pâles ampoules éclairait les murs bruns, le tapis rouge, les portes grises et fermées. Il longea en grelottant le corridor, tourna au fond et alla droit à la porte aux vitres vertes derrière laquelle dormait Santina. Il ne savait pas pourquoi il faisait cette promenade nocturne, peut-être pour se prouver à lui-même et à la jeune fille combien il l'aimait et à quel point il était décidé à l'arracher aux mains de ses deux ignobles compagnons. Debout près de la porte, conscient de la bizarrerie et du ridicule de son attitude, il pressa les lèvres contre les vitres. « A demain, pensa-t-il. Je vous jure, Santina, que je ferai l'impossible pour que vous ne soyez plus obligée de vivre avec Négrini et la Cocanari. » Il était singulièrement ému à l'idée que la jeune fille dormait derrière cette cloison légère. Il aurait voulu entendre le souffle tranquille de sa respiration ; il tendit l'oreille, mais il ne lui parvint que le profond silence nocturne dans lequel était plongé toute la pension. Finalement, glacé, tremblant et claquant des dents, il retourna dans sa chambre, se remit sous ses draps et s'endormit aussitôt.

***

Le lendemain était un dimanche nuageux et froid. Le vent soufflait. Jean-Marie se leva de bonne heure pour se rendre à son cours de prépa-

ration militaire et passa toute la matinée à s'exercer au tir, à la marche avec d'autres jeunes gens, sur un terrain voisin d'une caserne aux portes de la ville. Pendant les exercices, la pensée de Santina ne l'abandonna pas un instant.

Décoiffé, fatigué, en sueur dans son lourd uniforme, il rentra rapidement à la pension Humboldt, se déshabilla, prit un bain, courut à la salle à manger où il trouva sa table prête au fond de la salle déserte, dont les autres tables étaient déjà desservies. Ce fut un déjeuner solitaire et mélancolique, gâté par l'inquiétude de ne pas savoir où était Santina, ni quand il pourrait la revoir. Il en était là de ses pensées, occupé à casser tristement deux ou trois noix de son panier de fruits, lorsque la directrice entra et s'approcha de lui.

— Bonjour, monsieur Bargigli, commença-t-elle, tranquille et pleine de courtoisie, avez-vous bien dormi cette nuit ?

— Très bien, merci, très bien, se dépêcha de répondre Jean-Marie gêné, et il se leva de table.

— Je savais que vous deviez aller à la préparation militaire, j'ai fait tenir votre déjeuner au chaud, continua-t-elle sans l'inviter à se rasseoir et le fixant de ses grands yeux noirs. Les plats étaient-ils tous bien chauds ?

— Oui, très chauds, merci.

Les yeux de la femme étaient inexpressifs ; cependant, son visage avait un air caressant et protecteur qui semblait vouloir dire : « Vous êtes vraiment un enfant, votre jeunesse me touche, je voudrais que vous vous trouviez ici comme chez vous ». Tout en parlant, elle arrangeait le nœud de ruban du panier de fruits.

Enfin elle dit :

— J'ai ici une lettre pour vous de mademoiselle Rinaldi, qui est partie ce matin et m'a bien recommandé de vous la remettre.

Elle posa l'enveloppe sur la table sans se presser, puis elle sortit tranquillement de la pièce.

Au mot « partie », le sang avait fui tout à coup des joues de Jean-Marie. Il se sentit près de s'évanouir. Mais, à peine la directrice fut-elle sortie de la salle, qu'il prit avidement l'enveloppe et l'ouvrit. La lettre était brève : « Forcée de faire une promenade en dehors de Rome, je serai de retour cet après-midi. Trouvez-vous vers cinq heures, près d'ici, au café Electra, celui qui est sur le quai du Tibre, et attendez-moi dans la petite salle rouge. Votre... » et suivait un griffonnage dans lequel il aurait été très difficile de déchiffrer le nom de Santina. Son soulagement fut tel qu'il eut l'impression de remonter au jour après une chute au fond d'un trou noir ; il bondit de la chaise sur laquelle il s'était laissé tomber et se mit à improviser une espèce de danse de joie sur le parquet craquant, au beau milieu de la salle vide, dans la lumière diffuse et blafarde de cette froide journée. Puis, toujours joyeux, avec l'impression de danser plutôt que de marcher, il courut à sa chambre, mit son réveil un peu avant l'heure indiquée par Santina, se coucha tout habillé sur son lit

et s'endormit tout de suite profondément. La nervosité de la journée précédente, l'heure matinale à laquelle il s'était levé, la fatigue des exercices militaires l'avaient brisé ; son esprit, débarrassé de toute crainte et rempli d'espérance, était disposé à l'oubli ; de sorte que son sommeil, bien différent de celui de la nuit, fut léger et reposant. A quatre heures et demie, avant que le réveil sonnât, il rouvrit les yeux et fixa avec allégresse la chambre déjà envahie par l'ombre du crépuscule d'hiver. « Bientôt je vais revoir Santina », pensait-il, et il n'allait pas plus loin que cette agréable pensée. Il se leva, se peigna avec beaucoup de soin et avec une plus grande quantité de pommade que d'habitude, observa avec satisfaction que ses furoncles se voyaient encore moins que la veille, s'habilla en foncé, noua sa plus belle cravate et, enfin, il sortit de la pension.

Il était si bien disposé, tellement confiant en lui-même, tellement ouvert aux impressions du monde extérieur, qu'à peine dans la rue il ne put s'empêcher de remarquer avec une complaisance ravie la beauté du ciel, la sombre pureté du coucher de soleil hivernal. Les rues noires de monde, bordées de hautes maisons, pointillées de lumières rouges, se perdaient au loin dans une zone de clarté qui brillait sous une bande de sombres nuages orageux.

Vers ce ciel mi-sombre, mi-éclairé, les arbres plantés dans des trous ronds sur les trottoirs de ciment tendaient leurs branches dépouillées comme de noirs candélabres qui se dessinaient nettement dans l'air limpide. Le vent froid soufflait entre ces rameaux dénudés qui rendaient à chaque rafale un son de baguettes ; il faisait flotter et battre les stores des magasins, attendait les passants aux coins des rues, les assaillait avec traîtrise, les obligeait à courir, maladroits et empêtrés après leurs chapeaux, qui roulaient comme des toupies en équilibre instable sur l'extrémité de leurs bords. Jean-Marie se divertit à observer une de ces chasses au chapeau, puis poussa une porte en vitres et entra dans le café où Santina lui avait donné rendez-vous.

Il ne tarda pas à trouver la petite salle rouge : c'était la plus éloignée du comptoir, où affluaient continuellement les clients, dans un fracas de verres et de monnaie ; elle était loin aussi de l'orchestre, composé uniquement de femmes, assises sur une espèce d'estrade ; en ce moment, elles esquissaient de vagues arpèges, prélude du concert.

L'une de ces musiciennes en uniforme écarlate, en voyant entrer Jean-Marie, se pencha vers l'une de ses compagnes, sourit et lui murmura quelques mots. Jean-Marie observa avec plaisir ce manège. C'était, pensa-t-il, un indice de bonne chance.

Il attendit peu au fond de la petite salle rouge et déserte. Dix minutes n'étaient pas écoulées et l'orchestre avait à peine attaqué la grande marche d'*Aïda* que Santina fit son entrée.

Ses mains étaient cachées dans les poches de son manteau clair, son petit chapeau était enfoncé sur sa nuque de façon à dégager son front et elle marchait nonchalamment un peu courbée, le ventre en avant. Il y

avait dans son regard, habituellement hébété, une expression faussement désespérée ; un pli amer et résolu aux coins de ses lèvres mal maquillées. Sans dire un mot, sans même répondre au salut de Jean-Marie, elle s'assit, prit une cigarette, l'alluma, commanda un cognac au garçon, puis courbée, la cigarette aux lèvres et la fumée dans les yeux, tordant tout doucement sur ses genoux ses mains nues et rouges de froid, elle se plongea dans une triste méditation. Quelques minutes de silence passèrent.

Enfin, profitant de ce que l'orchestre s'était arrêté de jouer :

— Qu'avez-vous ? se risqua à demander Jean-Marie. Pourquoi êtes-vous si triste ?

Santina arracha la cigarette de ses lèvres.

— Ce que j'ai ? dit-elle avec violence, mais sans changer d'attitude. J'ai que je n'en peux plus... voilà ce que j'ai... je suis fatiguée de cette vie, c'est-à-dire de la vie... j'ai que, si je devais mourir en ce moment, je mourrais contente...

— Mais hier soir, objecta Jean-Marie, vous voyiez les choses d'une manière différente...

Elle haussa les épaules et répondit :

— Hier soir était hier soir, mais aujourd'hui je comprends que je ne pourrai jamais sortir de cette vie... jamais... je comprends que tous mes efforts seront vains... que je ne pourrai jamais, non jamais, trouver le courage et les moyens de lâcher ces deux-là...

Convaincue et amère, elle hocha la tête, remit la cigarette entre ses lèvres, et retomba dans ses sombres pensées. Dans le silence, on entendait les musiciens accorder les instruments de l'orchestre dans la salle voisine et, par moments, le long sifflement de la vapeur qui s'échappait du percolateur.

— Mais hier soir, insista de nouveau Jean-Marie avec douceur, vous m'avez dit qu'avec mon aide vous pourriez vous libérer d'eux... Avez-vous oublié ?...

— On dit tant de choses, murmura-t-elle ; puis, se retournant, elle le considéra et ajouta : non, je n'ai pas oublié, mais quelle aide pourriez-vous m'apporter ? Vous êtes encore un gosse et il y a des choses que je ne peux pas vous demander. D'ailleurs, depuis quand nous connaissons-nous ? Depuis un jour à peine...

Jean-Marie fit un geste de protestation :

— Le temps ne compte pas... on peut devenir plus intime en un seul jour qu'en dix ans... et quant à être un gosse — il rougit — je crois vraiment que l'âge ne compte pas... ; mon aide peut être aussi efficace que celle de n'importe qui...

La jeune fille retombait dans son étrange humeur de la veille.

— Mais non, mais non, répétait-elle en gémissant, certaines choses je ne puis vous les demander... je ne peux pas, je sens que je ne peux pas... et quand bien même je vous les demanderais, vous ne pourriez pas me les donner... vous ne pourriez pas, je le sens, vous ne le pourriez pas.

Maintenant, Jean-Marie, piqué dans son amour-propre, se sentait capable de tous les sacrifices : Santina lui eût-elle demandé de l'épouser qu'il aurait accepté avec enthousiasme.

— Mettez-moi à l'épreuve, insista-t-il ; si vous vous contentez de dire que je ne pourrai pas vous aider, vous ne ferez jamais rien de positif.

— Mais je sais, je sais que vous ne pourrez pas.

— Eh bien, essayez...

De nouveau elle le considéra, l'évaluant du regard scrutateur d'un cuisinier qui sort un gâteau du four et juge s'il est cuit à point.

— Vous avez trois mille? demanda-t-elle sèchement.

Jean-Marie ouvrit tout grands les yeux.

— Trois mille quoi?

— Trois mille quoi? répéta-t-elle d'un ton sarcastique. Trois mille lires... non? Alors, vous voyez bien que j'avais raison? Vous ne pouvez pas, je savais que vous ne pouviez pas m'aider... il ne me reste plus qu'à continuer à mener cette vie infernale... Mais, par bonheur, j'ai un moyen infaillible pour en finir.

En effet, Jean-Marie ne possédait pas trois mille lires. Embarrassé, ennuyé, mais en même temps incapable de penser à autre chose maintenant qu'il y allait de son amour-propre, il voulut gagner du temps pour mieux réfléchir sur la manière de trouver cette somme.

— Quel moyen? interrogea-t-il.

Santina rit, désabusée.

— Oh! un moyen très simple et très économique... un beau petit flacon de véronal... Ce soir, avant d'aller me coucher, je le boirai tout entier... et demain, comme on dit, j'aurai fini de souffrir...

En prononçant ces paroles, comme pour souligner par un geste décidé sa résolution, elle prit le petit verre de cognac qui était devant elle et en engloutit le contenu d'un seul coup.

— Alors, ajouta-t-elle, se levant à moitié, nous pouvons nous en aller.

Aucune force au monde n'aurait pu maintenant faire dévier Jean-Marie de la voie qu'il avait adoptée.

— Doucement, dit-il, avec une sévérité fraternelle, mais inflexible, l'obligeant à se rasseoir. Où est ce flacon?

La jeune fille le regarda avec fausseté.

— A la maison, répondit-elle.

Mais les yeux de Jean-Marie s'étaient fixés sur le sac que Santina tenait sur ses genoux.

— Donnez-moi votre sac, ordonna-t-il tout à coup.

Elle se défendit.

— Non... pourquoi faire?...

— Donnez-moi ce sac.

— Mais non..

— Mais si...

Ils luttèrent un peu, Jean-Marie pour prendre le sac, Santina pour

l'en empêcher. A la fin, la jeune fille céda, le laissa faire et se rencogna, humiliée, sur sa chaise.

— Vous êtes méchant, dit-elle doucement, en traînant sur les mots, vous m'avez fait mal aux poignets.

Mais Jean-Marie ne l'écoutait pas. Le sac ouvert, il avait trouvé entre la boîte à poudre, le rouge et d'autres menus objets, le flacon de véronal.

— En attendant, commença-t-il par dire, d'un air mi-sévère, mi-blagueur, le véronal sera très utile pour arroser ces plantes... et qui sait si elles ne s'endormiront pas et ne se mettront pas à ronfler. Et ce disant, il déboucha le flacon et versa le liquide dans la terre d'un grand pot vert qui contenait un palmier dressé derrière un fauteuil.

Santina suivit ce geste d'un air dédaigneux, presque ironique.

— Si vous croyez m'impressionner, se contenta-t-elle d'observer. Comme si je ne pouvais pas en acheter un autre à la pharmacie du coin.

— Et puis, continua Jean-Marie sans prêter attention à ce qu'elle disait, maintenant vous allez m'expliquer à quoi peuvent vous servir ces trois mille lires ; si vraiment elles vous sont nécessaires, on tâchera de les trouver.

Il mentait, ne possédait pas cet argent et ne connaissait pas de moyen de se le procurer. Santina le regarda d'un air de doute :

— Je peux vous parler sincèrement ?... Je ne sais pourquoi, j'ai honte...

— Pourquoi ? Et de quoi ? Avec moi...

Affectueusement, Jean-Marie se pencha et lui prit les mains.

Elle parut rassurée.

— Eh bien, je dois vous dire, commença-t-elle, l'air gêné, contrarié, sans lever les yeux, j'ai une maman..., pas cette femme avec laquelle je suis..., une vraie maman.

— Ah !...

— Et elle est très pauvre, ma maman, reprit-elle après un moment, d'une voix émue.

— Je comprends.

— En outre, elle est malade... très malade...

Elle leva les yeux et regarda timidement Jean-Marie. Puis, tout à coup sa langue se délia ; elle continua avec volubilité et facilité :

— Comme elle est sans le sou, et que je reçois la moitié de l'argent gagné de la façon que vous savez, je le lui envoie pour qu'elle puisse se soigner dans un sanatorium près de Trieste... Maintenant, vous comprenez pourquoi je suis contrainte de rester avec Négrini et la Cocarani ; à moi seule, même en obtenant un bon emploi, je ne pourrais jamais gagner assez pour pourvoir non seulement à mes frais, mais aussi aux soins de maman... Mais si je trouvais trois mille lires, ajoutées au peu d'argent que j'ai déjà mis de côté, je pourrais avoir le temps de respirer, mettons pendant un an, et je serais ainsi à même de lâcher Négrini et la Cocanari et de chercher du travail... En revanche, si je ne trouve pas

cette somme, je ne pourrai pas me décider à faire chasser du sanatorium ma pauvre maman qui est si malade qu'elle ne vivrait pas un mois... et alors je devrai patienter dans l'espoir de temps meilleurs... En ce moment, je suis découragée et n'en peux plus... c'est pour cela que je veux me tuer.

« Il ne faut pas lui laisser voir que je suis ému », pensait Jean-Marie. Mais il avait les yeux baignés de larmes ; cette abnégation lui paraissait presque surhumaine, et il se retenait avec effort de tomber à genoux, au milieu de la petite salle, devant cette sainte.

— Mais votre mère, de quelle maladie souffre-t-elle ? demanda-t-il enfin.

Elle se toucha la poitrine avec un air d'appréhension et d'affliction.

— Elle est phtisique, elle tousse et crache le sang.

Maintenant, Jean-Marie réfléchissait. Il savait ne posséder que mille lires. Où trouver, à qui demander les autres deux mille ? Non pas à sa famille, qui tarderait à les lui envoyer, exigerait des explications et, les ayant obtenues, refuserait presque certainement.

Mais alors à qui ?

— Une somme moindre ne vous suffirait-elle pas ? demanda-t-il tout à coup.

Il la vit secouer la tête, courbée et absorbée.

— Je ne sais..., je ne sais... il faudrait toujours au moins deux mille... mais laissez cela tranquille... supplia-t-elle. Ne vous occupez pas de moi ? Je trouverai bien le moyen de m'en tirer... ou même si je ne le trouve pas, pour vous c'est la même chose... Laissez donc.

C'étaient là les paroles qu'il fallait pour renforcer l'appétit de dévouement du jeune homme.

— Attendez, répondit-il.

Maintenant sa pensée passait en revue les quelques personnes qu'il connaissait à Rome, presque toutes des parents, gens âgés ou du moins plus vieux que lui, auxquels il n'avait pas encore rendu visite. L'un après l'autre, ces personnages défilaient dans son esprit, et tous, soit pour une raison, soit pour une autre, lui paraissaient incapables de lui apporter l'aide dont il avait besoin. Il fallait trouver quelqu'un qui consentît à lui prêter cette somme, sans avertir sa famille et sans lui demander beaucoup d'explications. Il solderait ensuite cette dette soit en ayant recours à sa mère, soit en économisant sur ses dépenses personnelles. Il réfléchissait, couvé des yeux par Santina, qui parvenait mal à dissimuler son espoir sous un air de tristesse.

— L'oncle Mathias, se dit-il tout à coup, comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

L'oncle Mathias était un frère de son père, un homme d'une cinquantaine d'années, probablement riche, célibataire, qui habitait une belle maison, située à peu de distance de la pension. Jean-Marie, qui le connaissait mal, savait seulement qu'après avoir été très mondain, il s'était tout

à fait retiré, à cause d'une mystérieuse maladie de nerfs, qu'il sortait rarement et ne voyait que quelques intimes.

Jean-Marie n'aurait pas su dire pourquoi cet oncle Mathias était précisément celui qui serait susceptible de lui donner l'argent : il en avait le pressentiment, et cela lui suffisait.

— Quand avez-vous besoin de cette somme? demanda-t-il brusquement.

Un sourire gourmand qui cherchait en vain à se dissimuler, souleva les angles de la large bouche de Santina et mit sur ses joues poudrées une fossette joyeuse.

— Pour quand vous voudrez, répondit-elle embarrassée. Quand vous les aurez.

— Non, non, rectifia Jean-Marie qui voulait être admiré, dites-moi avec précision quand ils doivent vous servir...

— Mais, je ne sais pas, répondit-elle, continuant à feindre l'embarras ; pourtant il était clair qu'elle éclatait de joie, ce soir, ou demain matin...

— Ce soir, répéta Jean-Marie résolu. C'est entendu, vous les aurez ce soir. Et maintenant, allons.

Et toujours avec l'air d'un homme maître de lui-même, des autres et des événements, il se leva et jeta une pièce de monnaie sur la table.

— Mais pourquoi si vite, on pouvait rester encore, objecta la jeune fille impressionnée par cette brusque décision.

Ce à quoi Jean-Marie répondit que s'il voulait trouver l'argent avant le soir, il devait se dépêcher ; cette fois Santina ne trouva rien à répondre et le suivit en silence.

Mais quand ils furent dans la rue, la jeune fille le prit par le bras et le guida vers les jardins sombres et déserts, qui, sur toute la longueur du quai, séparent la route du parapet du Tibre.

— Comment pourrai-je jamais vous rendre tout le bien que vous me faites? murmura-t-elle, marchant avec lui dans la brume, au milieu des allées étroites, des arbres noirs et sans feuilles et des bancs trempés. Vous avez fait pour moi en un seul jour plus qu'aucune autre personne n'a fait durant ma vie entière. Ah! c'est vraiment bon de rencontrer de temps en temps des gens comme vous.

Ces discours pleins de gratitude et de louanges ennuyaient légèrement Jean-Marie qui savait agir généreusement, mais qui, par modestie, n'aimait pas se l'entendre dire. D'autre part, il aurait préféré à la place de paroles un ou deux baisers, de ceux qu'elle lui avait donnés le premier soir.

— Donnez-moi un baiser, lui demanda-t-il à brûle-pourpoint. Il s'arrêta tout à coup et la prit dans ses bras.

Santina le regarda, surprise, puis commença à se débattre, à s'emporter :

— Voilà que vous aussi, vous voulez quelque chose en échange de votre argent, répétait-elle en le repoussant, vous aussi, vous êtes comme les autres... Vous aussi, vous ne me respectez pas...

Jean-Marie se mordit les lèvres.

— Vous avez raison, répondit-il, je fais le vertueux, le bienfaiteur, mais en substance, je cherche une récompense comme tous les autres.

Irrité contre lui-même, il lâcha la jeune fille, se tourna du côté du fleuve, appuya ses coudes au parapet, se pencha, regarda le courant.

Santina vint tout de suite près de lui.

— Dites, vous n'êtes pas fâché? murmura-t-elle inquiète et pleine de sollicitude, et en parlant elle lui prit une main, la passa derrière elle de façon à ce que le bras du jeune homme entourât sa taille.

— Vous savez, pas maintenant, je n'en ai pas envie... mais après, lorsque j'aurai quitté Négrini et la Cocanari, que j'aurai du travail et serai sûre de pouvoir payer les soins de maman, alors je serai à vous... parce que vous me plaisez, ne croyez pas que vous ne me plaisez pas... Nous louerons une belle petite chambre, je viendrai vous retrouver tous les jours, nous nous aimerons... et je serai à vous, seulement à vous, à vous et à personne d'autre.

Elle discourait dans l'obscurité, appuyée sur le parapet au-dessus du fleuve, d'une voix insinuante, pressée et rauque. « Quel étrange mélange d'innocence et de corruption, de vulgarité et de délicatesse », pensait Jean-Marie en l'écoutant ; il se sentait plus que jamais raffermi dans son intention de l'aider, de la délivrer. Puis il la vit tourner la tête vers le Tibre dont on distinguait à peine, au fond des hautes murailles penchées qui le bordaient, quelques reflets sombres et mouvants.

— Et pourtant, philosopha-t-elle à mi-voix, pensez combien ce serait plus simple que je me laisse tomber à l'eau et entraîner par le courant... Le lendemain, vous liriez dans le journal : « Le cadavre d'une inconnue a été retrouvé dans les environs du pont Milvio... » Sur le moment, peut-être cela vous ferait une certaine impression, mais ensuite vous n'y penseriez plus... Dites, ne serait-ce pas beaucoup plus simple?...

Jean-Marie secoua la tête.

— Non, ce ne serait pas plus simple, répondit-il, et puis pourquoi faire? Vivre est si beau.

Il lui semblait qu'en parlant de cette façon il n'avait jamais dit une chose plus vraie, plus sentie.

— Oui, la vie est belle, répéta-t-il heureux, serrant sa hanche contre la hanche dure et osseuse de Santina. Allons, ajouta-t-il, il est temps que je m'en aille.

Ils sortirent des jardins, rejoignirent l'entrée du pont ; là, ils se séparèrent, Santina s'en allant vers la pension, Jean-Marie traversant le pont, se dirigeant de l'autre côté du fleuve, vers la maison de son oncle.

***

Deux antiques cariatides, aux bras musclés repliés sur leurs têtes courbées, soutenaient un balcon de marbre ; leurs torses herculéens noircis de la poussière d'innombrables années, striés des sombres traînées de

pluies immémoriales, gardaient la haute porte cochère, sous laquelle passait Jean-Marie dix minutes après avoir quitté Santina.

Au delà de la porte, on distinguait une cour étroite remplie d'une sombre végétation ; cachée parmi les ombrages, une fontaine faisait entendre son ruissellement limpide amplifié par l'écho d'une voûte de pierre. De l'entrée, l'escalier aux larges marches recouvertes d'un tapis rouge conduisait aux étages supérieurs. Jean-Marie monta jusqu'au premier étage, traversa un palier sans portes sur lequel veillaient, dans deux niches jumelles, deux blanches statues de plâtre, monta encore un étage un peu plus étroit et plus raide, parcourut une galerie vitrée qui donnait sur la cour et sonna enfin à une petite porte.

Un serviteur d'âge moyen, sans livrée, en veston gris foncé, avec un col dur et une cravate blanche, très semblable à un sacristain, vint ouvrir ; après s'être informé du nom du visiteur, il le fit entrer d'un air ennuyé et murmura négligemment : « Je vais voir si M. le comte est à la maison », puis disparut, refermant derrière lui une porte peinte en blanc. Jean-Marie ne devait pas attendre longtemps, car le serviteur reparut peu après, ouvrit la porte à deux battants et lui fit signe de le suivre.

Ils traversèrent, l'un derrière l'autre, une demi-douzaine de petits salons tapissés d'étoffe rouge, uniformément ornés de meubles noirs d'aspect funèbre incrustés en os et de tableaux sous verre encadrés eux aussi de noir. Ils arrivèrent enfin dans une salle claire et ronde semblable à un petit temple, avec une voûte à caissons blancs, tout entourée de colonnes doriques, entre lesquelles il y avait les bustes sculptés de personnages antiques sur des piédestaux.

Une table rectangulaire en marbre, appuyée sur deux sphinx de bronze ailés se trouvait au milieu de cette salle, au point précis où dans le temple se trouve l'autel. Et l'un en face de l'autre, à la table, étaient assises deux personnes : l'oncle de Jean-Marie et une vieille dame en grand deuil, recouverte de longs voiles noirs retombant d'un petit chapeau à la Marie Stuart, gantée de noir, un ruban noir enserrant son cou ridé.

L'oncle de Jean-Marie avait l'aspect et les façons d'une jeune homme sur lequel seraient tombées, d'un seul coup et sans transition, cinquante années, avec leur cortège de cheveux gris, de rides, d'infirmités, de mélancolies et de manies. Grand et maigre, habillé de gris, le veston cintré, la cravate claire et la fleur à la boutonnière, il avait un visage pâle, sec et douceâtre, frais, malgré son âge, des yeux bleus ingénus et un petit nez pointu. A peine aperçut-il son neveu qu'il fit des mains un grand geste de surprise et se leva.

— Tiens, tiens, tiens, commença-t-il, et à chacun de ces « tiens » un peu stridents la voûte de la salle faisait clairement écho. Tiens qui arrive-là ?.. dit-il, pendant qu'il cherchait à introduire dans son orbite le monocle qui pendait au bout d'un ruban noir sur le revers de son veston ; mais soit par confusion, soit par pose, il n'y parvenait pas. Enfin,

le monocle fut encastré dans l'arcade sourcilière et il présenta le jeune homme à la vieille dame, une princesse au nom romain et au prénom anglais.

— Ce garçon-ci, dit-il d'une voix atone, indiquant Jean-Marie, ce garçon, chère Edith, est, figure-toi, le fils aîné de mon pauvre frère Antoine qui, comme tu le sais, mourut il y a deux ans. Du côté de sa mère, il est apparenté avec les Laurenti, tu sais les Laurenti de Lucca, ma belle-sœur est en effet née Savelli... Mais pas des Savelli d'Ancône, ceux de Sienne bien entendu, ceux de la branche aînée à laquelle appartient aussi Laure Savelli qui s'est mariée cet hiver avec Louis Carpegna.

Toutes ces explications généalogiques furent données rapidement en aparté, comme une parenthèse moins importante, quoique nécessaire, du discours principal. Mais la vieille dame ne les écouta même pas et, tournant vers Jean-Marie son visage maigre plein de taches de rousseur, couronné d'épais cheveux très blancs et le fixant de ses yeux gris et durs, elle lui donna sa main à baiser.

— Mais comment cela se fait-il...? Mais comment, répétait pendant ce temps l'oncle, voilant d'une interrogation un reproche précis. Mais à quoi dois-je l'honneur de ta visite vraiment inattendue?... Sans prévenir, sans téléphoner, sans rien dire, tu tombes ici à l'improviste... Mais bravo, mais bravo...

» Vois, Edith, ajouta-t-il tourné vers la vieille dame. Vois comme tous les jeunes gens des nouvelles générations ignorent les égards, l'éducation. Vieilleries, vieux usages démodés... Me vois-tu, moi, à son âge, arriver chez un oncle qu'on connaît à peine... impossible... Mais il est vrai que les temps sont changés... mais, bravo... Qu'est-ce que tu prends? Une tasse de thé, un petit gâteau? »

De même qu'elle n'avait pas semblé prendre intérêt aux explications généalogiques, la vieille dame ne parut donner aucune importance à la mauvaise éducation de Jean-Marie.

— Il a très bien fait, dit-elle sans sourire, avec les oncles il ne faut pas faire de cérémonies... Cela démontre qu'il est franc et non pas un petit hypocrite comme tu devais l'être à son âge, Mathias.

Ces paroles provoquèrent un grand éclat de rire de l'oncle Mathias.

— Cela ne fait rien, cela ne fait rien, se dépêcha-t-il de répéter, fais donc toujours ainsi, puisque, comme tu le vois, la princesse t'approuve... et alors..., ajouta-t-il avec une pointe d'ironie maligne, à Arezzo tous vont bien : ta mère, tes petits frères et sœurs?...

— Oui, tous bien, répondit Jean-Marie qui s'était assis.

— Très bien, tant mieux, continua l'oncle. Et toi, que fais-tu? Tu travailles au lycée, tu vas au football?

— Je suis à l'Université, répondit Jean-Marie en rougissant. Je prépare la diplomatie. Quant au football, je n'y suis pas encore allé...

— Et où es-tu?

— A la pension Humboldt.

— A la pension Humboldt, répéta l'autre avec une figure ostensiblement émerveillée. Vraiment? Cette pension Humboldt, je n'en ai jamais entendu parler. Toi, Edith, tu la connais, la pension Humboldt?

La bienveillante vieille dame vint de nouveau au secours de Jean-Marie.

— Mais voyons, Mathias, ne sois pas méchant, dit-elle, ne vois-tu pas que le pauvre garçon est sur des épines? Je suis sûre, au contraire, que la pension Humboldt est très bien...

— Bon, alors, approuva l'oncle avec malignité. Nous irons tous habiter à la pension Humboldt... Toi aussi, Edith?

Il y eut une minute de silence.

— Mais toi, mon cher, reprit l'oncle remettant son monocle et fixant le jeune homme, tu n'as pas encore dit le motif de cette belle surprise... Tu ne serais pas venu par affection pour moi?...

Ces paroles auraient suffi à glacer quiconque, mais Jean-Marie, obsédé par ses projets, ne les remarqua pas.

— C'est vrai, admit-il, embarrassé. Je suis venu avec une intention précise, mais... je ne peux pas vous la dire autrement qu'en tête-à-tête.

— Tu vois, Edith, quel psychologue je suis, dit l'oncle avec un accent de triomphe, s'adressant à sa compagne; puis il se retourna vers Jean-Marie : me parler seul à seul? Pourquoi? Tu peux très bien t'expliquer devant la princesse... elle est mon *alter ego*... nous sommes deux âmes en un seul corps ou mieux — il se corrigea en s'excusant — deux corps avec une seule âme.

Consterné, Jean-Marie regarda l'oncle et puis la vieille dame. Celle-ci fit un geste comme pour se lever.

— Mathias, si vous voulez parler, je m'en vais, commença-t-elle, le pauvre garçon est intimidé par ma présence...

— Du tout, du tout, intervint l'oncle et, d'un geste autoritaire, il la força de se rasseoir, tu ne bougeras pas et il parlera en ta présence... Quelles histoires? Comme si je pouvais avoir des secrets pour toi...

Jean-Marie hésitait, puis l'idée que la vieille dame lui était favorable le soutint. Sa présence, loin de lui être nuisible, serait une aide.

— Eh bien, commença-t-il à contre-cœur, il s'agit de ceci... Hier soir, avec quelques amis...

Il parlait vite, trop vite même, et il lui manquait pour dire son mensonge les embarras et les doutes que peut inspirer la description de quelque chose qui est vraiment arrivé.

— Nous nous sommes mis à jouer...

— A quel jeu? interrompit l'oncle qui le fixait; son visage bourru marquait la curiosité.

— Au poker, répondit Jean-Marie avec assurance, et j'ai... j'ai perdu beaucoup d'argent, mille lires... et alors, comme je dois payer dans les

vingt-quatre heures et que je n'ai pas cette somme, je suis venu vous prier de me la prêter... puis, j'écrirai à la maison et je me la ferai envoyer...

Il se tut, mécontent, sentant qu'il avait mal parlé et n'avait pas été persuasif. La vieille dame le considérait, mi-perplexe, mi-divertie; l'oncle l'étudiait sérieusement à travers son monocle puis, brusquement, il tapa sur la table et rit bruyamment :

— Mais quelle belle histoire! Le poker, mille lires, vingt-quatre heures pour payer, le riche oncle qui fournit tout de suite l'argent pour sauver l'honneur de la famille... Mais quelle belle histoire! Tout comme dans les romans-feuilletons d'il y a vingt ans... Et moi qui te croyais un jeune sportif, moderne, comme l'on dit aujourd'hui, dynamique. Moi qui te croyais intelligent...

La vieille dame riait, elle aussi, et on ne comprenait pas bien si elle était incrédule comme l'oncle ou simplement amusée. Quant à Jean-Marie, rouge jusqu'aux oreilles, il aurait voulu n'avoir jamais parlé.

— Vous ne me croyez pas? balbutia-t-il enfin.

L'autre continuait à rire.

— Mais bien sûr que je ne te croie pas, répondit-il; regarde-toi dans la glace : tu n'as pas la figure du garçon qui perd mille lires au poker... Est-ce vrai, Edith?

La vieille dame fit un geste d'acquiescement.

— Il a plutôt le visage de celui qui jette de l'argent pour un jupon quelconque, dit-elle avec malice; et les yeux durs et gris regardaient Jean-Marie avec une expression caressante, la même qu'avait la directrice de la pension toutes les fois qu'il lui parlait.

— Dis plutôt, continua l'oncle, que mille lires te rendraient service... Dieu sait seulement pourquoi; d'ailleurs, il m'importe peu de l'apprendre... et n'invente pas toutes ces balivernes... Ah! cette jeunesse moderne... Vraiment, je lui croyais plus de désinvolture.

Jean-Marie voulut le mettre au pied du mur.

— Eh bien oui, mille lires me rendraient service, dit-il avec décision. J'en ai un extrême besoin... Pouvez-vous me les prêter?

Il le vit faire un grand geste de refus :

— Non, certainement, je ne peux pas te les prêter... mille lires... si j'avais mille lires, je serais, comme l'on dit ici à Rome, un seigneur... mille lires, ces temps-ci. Où les trouver? C'est un problème... et puis, c'est dimanche et les banques sont fermées.

— Ainsi, vous ne pouvez me les prêter? Et Jean-Marie sentit sa gorge se contracter et il lui vint une envie de pleurer.

— Mais puisque je t'ai déjà dit non. Toutefois... — et, avec un air facétieux, l'oncle se tourna vers la vieille dame — tu peux les demander à la princesse... elle a déjà tant d'affection pour toi... Qui sait si elle ne les a pas dans son sac à main?...

Il y eut, à ces paroles, presque de l'espoir dans les yeux de Jean-Marie ; la vieille dame s'en aperçut et en fut épouvantée.

— Mathias, tu es fou, se dépêcha-t-elle de protester. Pauvre garçon, certainement que je les lui donnerais si je les avais... mais, mille lires, comme tu l'as dit, en ce moment...

Elle ne finit pas la phrase et eut un geste expressif des mains, entre les voiles noirs qui retombaient de sa tête.

« Maintenant c'est clair, on ne me donnera rien, se dit le jeune homme, et si je reste encore cela ne servira à rien d'autre qu'à me rendre ridicule. »

Cette pensée lui rendit entièrement le calme que les sarcasmes de l'oncle et la rage de la désillusion lui avaient presque fait perdre. Brusquement il se leva.

— Excusez-moi, mon oncle..., commença-t-il.

— De rien, de rien, se dépêcha de répéter l'oncle, se levant à son tour.

— Je m'excuse encore, insista Jean-Marie. Et il s'inclina pour baiser la main de la vieille dame qui la lui tendait.

— Venez me voir, recommanda-t-elle, vous me trouverez au numéro 7, place Campitelli... et ne croyez pas que votre oncle soit méchant... il est seulement un peu moqueur... et puis, qui sait, en vous refusant cet argent, il vous a peut-être empêché de faire quelque grosse bêtise... je parierais qu'il s'agit de femmes.

— Il a mal fait de ne pas le dire, dit l'oncle, blaguant jusqu'à la fin, parce qu'en ce cas... je lui aurais refusé de même.

Il paraissait assez content du départ de son neveu et ne l'acccompagna que jusqu'au deuxième petit salon. Là, sorti on ne sait d'où, parut le serviteur maigre qui avait introduit le jeune homme. Plein de rage et d'humiliation, le rouge au visage, Jean-Marie gagna à pas pressés le vestibule, mit en hâte son pardessus et sortit dans la galerie vitrée.

***

Comment me présenter devant Santina et lui dire : « Je regrette beaucoup, mais je n'ai pas trouvé l'argent », telle était la pensée de Jean-Marie pendant qu'il allait de rue en rue vers la pension. Il lui paraissait que, non seulement il ferait l'effet d'un vantard, mais qu'il serait coupable d'une faute beaucoup plus grave : celle de donner une amère déception à la pauvre fille qui se fiait à lui et qui attendait presque un miracle. Ces tristes réflexions eurent l'avantage de lui faire oublier le désagréable accueil de l'oncle Mathias, mais augmentèrent, en revanche, ses remords vis-à-vis de Santina.

De sorte qu'arrivé à la pension, plutôt que furibond, il se sentait profondément mortifié.

En outre, à cause des fatigues et des vicissitudes de ce malheureux dimanche, il était épuisé... Énervé, envahi par un grand désir de pleurer et de dormir, il se sentait plus que jamais petit garçon et perdu, après une crise d'exaltation qui lui avait donné l'illusion d'être un homme fait et sûr de lui-même. Un dernier fait, peu important mais décisif au moment où il se produisit, vint lui donner le coup de grâce.

Alors qu'il entrait dans le vestibule de la pension, éclatait au fond du couloir la sombre clameur du gong annonçant le dîner.

Il avait toujours haï ce fracas absurde qui paraissait vouloir donner l'alarme pour Dieu sait quelle calamité imminente, alors qu'il n'était tout simplement que l'annonce du modeste repas de la pension.

Mais aujourd'hui, outre qu'il lacérait ses nerfs déjà irrités, ce martèlement le reconduisait en pensée dans la salle à manger, où il allait retrouver, avec les autres pensionnaires, Négrini, la Cocanari et Santina. Et sans doute Négrini allait-il lui parler de sa table avec sa cordialité onctueuse de tricheur, et la Cocarini allait-elle lui sourire, lui jeter des regards rusés de ses yeux brûlés de collyrè, et peut-être y aurait-il quelques plaisanteries du genre de celle du savon. Entre tous ces désagréments, le pire serait que Santina le fixerait interrogativement, pauvre petite, de ses regards pleins d'anxiété et d'espoir. Toutes ces réflexions se succédèrent rapidement dans sa tête pendant que les coups du gong, porté dans les corridors par une servante qui paraissait y prendre goût, augmentèrent d'intensité, atteignaient le maximum de sonorité et s'éteignaient après deux ou trois martèlements furieux. Alors, à peine le silence fut-il rétabli, qu'il prit brusquement une décision : pour ne pas voir Négrini, la Cocarini, Santina et tous les autres, au moins ce soir-là, il resterait dans sa chambre et s'y ferait porter son dîner.

Il lui parut nécessaire d'avertir quelqu'un de la pension ; il pensa d'abord le dire à une servante, puis ses yeux tombèrent sur le mot « Bureau » affiché au-dessus de la porte de la directrice et il lui sembla que le parti le plus simple et le plus expéditif était de le lui dire à elle-même. Il alla à la porte et frappa. Mais cette fois, avant que résonnât l'habituel « Entrez » doucement modulé, il y eut un bruit plutôt long de robe froissée et de pas nus sur le parquet. Puis la voix chantante se fit entendre, il poussa la porte et entra. La directrice était debout, près de la cheminée dans laquelle brûlait un feu vif. Elle n'était pas habillée de noir, mais portait un long et ample déshabillé rose bordé de fourrure blanche. A la façon dont elle tenait sur la hanche le coin de cette robe de chambre, au désordre de ses cheveux, à la rougeur légère qui teintait pudiquement ses joues si pâles d'habitude, à quelques lingeries oubliées sur le divan, Jean-Marie comprit qu'elle s'habillait. Il observa aussi, et cela lui parut, sans qu'il sût pourquoi, une découverte importante que, droite, debout dans cette longue robe de chambre, un peu troublée, un peu décoiffée et surprise à l'improviste, moins calme et distante que d'habitude, elle était vraiment belle.

— Je m'excuse beaucoup, dit-il embarrassé, mais je voulais vous avertir que ce soir je ne dînerai pas dans la salle commune, mais dans ma chambre...

La femme avait de la peine à retrouver son calme, la rougeur de ses joues n'était pas encore complètement évanouie ; de temps en temps, un souffle ému soulevait anormalement sa large poitrine, tendre et légèrement gonflée. En attendant, comme pour gagner du temps, elle considérait en silence Jean-Marie et, compréhensive, secouait la tête :

— Pourquoi voulez-vous dîner dans votre chambre ? interrogea-t-elle enfin. Vous ne vous sentez pas bien ?

Un grand désir de confidence, absurde et enfantin, poussait maintenant Jean-Marie à parler.

— Je me sens très bien, répondit-il, et sa gorge se serra, mais comme je suis de mauvaise humeur, je n'ai envie de voir personne.

— De mauvaise humeur ? répéta-t-elle doucement, en le regardant avec attention. Peut-être manquez-vous de nouvelles de chez vous ?

— Non, pour d'autres motifs, répondit brièvement Jean-Marie.

Chose étrange, il n'éprouvait aucun désir de s'en aller de la petite chambre chaude et intime.

— Des motifs d'argent, ajouta-t-il sans réfléchir.

— Motifs d'argent ? Mais, peut-être... interrogea-t-elle avec sollicitude, qu'en me payant votre note hier soir, vous êtes resté sans rien ? Voulez-vous que je vous rende cet argent ? Vous me paierez à la fin de la semaine prochaine...

« Que fais-je ? pensait Jean-Marie — et il se sentait très troublé, sans savoir pourquoi — Voici que je confie à cette femme, que je connais à peine, toute ma petite affaire ! » Toutefois, il lui répondit :

— Oh ! s'il ne s'agissait que de cet argent-là. Malheureusement, c'est une somme bien plus grosse...

La directrice se fit très insistante, presque anxieuse.

— Dites-moi combien vous est utile... et si je peux... si je l'ai... je vous prêterai volontiers la somme dont vous avez besoin...

« Que fais-je ? » se répétait Jean-Marie ; mais une émotion absurde l'étranglait, irrésistiblement et, comme à une mère inquiète et indulgente, il se sentait porté à se confier.

— J'ai besoin, dit-il d'une voix étranglée, regardant droit dans les yeux noirs et immobiles de la femme, de mille lires.

Elle restait silencieuse, tout en le considérant avec une espèce d'appréhension. « Évidemment, pensa Jean-Marie, la somme est trop forte. »

— Vous êtes très bonne, ajouta-t-il en rougissant, mais vous ne pouvez me prêter cette somme... donc... et il fit avec les mains un geste comme pour dire : « Laissons cela ».

Elle continuait à se taire et paraissait incertaine. Puis elle fit un pas

en avant, comme une somnambule, leva un bras, le tendit dans la direction de Jean-Marie.

Tout à coup, le jeune homme sentit une main froide et légère lui caresser les cheveux et les joues.

— Cela vous ferait-il vraiment plaisir, demanda-t-elle enfin, sans arrêter sa caresse légère, que je vous prête cet argent?

Son pâle visage, légèrement avivé par l'émotion, elle le regardait d'une manière à elle presque suppliante, puis elle retira brusquement la main, comme si elle s'était brûlée, et la laissa retomber.

Maintenant, enfin, Jean-Marie avait compris le motif de l'étrange conduite de la directrice à son égard. « Elle est amoureuse de moi », pensa-t-il. Il ne savait pas si cette découverte lui faisait plaisir, le flattait, s'il fallait répondre à ce sentiment; la seule chose dont il se rendait compte, par une lucidité d'adolescent malicieux et intéressé, était que cette inclination venait au bon moment et lui serait très utile; il était clair qu'il lui suffirait d'insister pour obtenir tout de suite l'argent dont il avait besoin.

— Oui, cela me ferait grand plaisir, répondit-il, étonné de sa propre hardiesse; mais en même temps, il la fixait d'une manière mi-impérieuse et mi-flatteuse, ses yeux dans les siens, et ajoutait : J'en ai vraiment besoin...

Sans dire un mot, elle lui tourna le dos, alla à son bureau, ouvrit un tiroir et commença à fouiller. Mais tout à coup, un doute imprévu, inspiré évidemment par son expérience de directrice de pension, l'arrêta, les mains dans le tiroir.

— Mais êtes-vous sûr, demanda-t-elle en se tournant à demi, qu'il vous sera possible de me rendre cet argent?

A ces paroles, une forte rougeur afflua aux joues de Jean-Marie. « Elle n'a pas confiance en moi », pensa-t-il, et en même temps il fut envahi par un violent sentiment d'amour-propre blessé et un désir furieux de donner à la directrice des garanties complètes et indubitables de son honnêteté. Il hésita un moment, plein d'une confusion rageuse, puis il dit :

— Attendez un instant, je reviens tout de suite et, avant que la femme ébahie eût pu dire un mot, il sortit de la pièce.

Traversant les corridors, il entra dans sa chambre; il prit sous son lit sa valise, jeta en l'air les papiers dont elle était pleine et en retira une petite boîte noire. Cet écrin contenait des boutons de manchettes et de chemise du soir en onyx noir entourés de brillants qui avaient appartenu à son père. Frémissant, serrant l'écrin dans son poing fermé, il revint vers la chambre de la directrice, entra, furieux, sans frapper, et jeta la boîte ouverte sur le bureau.

— Ceci, dit-il, hors d'haleine, vaut certainement trois mille lires, ou même quatre... prenez-le... et quand je vous rendrai l'argent, vous me redonnerez l'écrin.

Ainsi haletant, il devait avoir un visage singulièrement animé, avec ses joues rouges et ses yeux d'enfant, noirs, sombres et étincelants. Au lieu de protester, la femme le regarda, sourit, amusée et affectueuse.

— Pourquoi toute cette précipitation, dit-elle ; puis lente et calme, tout en lui parlant elle lui tendit tranquillement le billet de banque que pendant son absence elle avait tiré du tiroir. J'ai dit cela pour dire quelque chose... Voici l'argent... Reprenez vos boutons... je n'en ai pas besoin, pour me fier à vous.

Jean-Marie, sans même savoir ce qu'il faisait, mit le billet dans sa poche, mais refusa l'écrin.

— Non, non, gardez-le, vous me le rendrez quand j'aurai l'argent... Quant au dîner, j'ai... j'ai changé d'idée, je dînerai à la salle à manger... et pour l'instant, merci et bonsoir...

Il balbutia ces phrases décousues, planta là la femme stupéfaite, tourna les talons et sortit de la pièce.

Dans le corridor, il tira de sa poche son portefeuille, y prit un autre billet de mille lires qu'il avait reçu de sa mère et, le pliant avec celui de la directrice il les fourra dans la poche de son pantalon. Puis d'un pas sûr, trop excité pour réfléchir, il alla à la porte de la salle à manger et entra.

Les pensionnaires étaient déjà à la moitié du dîner. « Bonsoir, bonsoir », s'empressa de lui dire Négrini, très cordialement, mais Jean-Marie lui répondit à peine d'un signe de tête et alla droit à sa table. La Cocanari, elle aussi, le salua avec un large et brillant sourire de sa bouche pleine de dents en or, mais le jeune homme feignit de ne pas l'avoir vue. Au contraire, il tenait les yeux fixés sur Santina et à peine leva-t-elle ses yeux vers lui, qu'il lui lança un regard expressif comme pour dire : « J'ai l'argent ». Il la vit faire de la tête un signe d'assentiment discret et, satisfait, il commença son repas.

Ce soir-là, la directrice ne parut pas. Jean-Marie, du reste, n'avait de pensée que pour Santina ; il mangea exprès avec une lenteur raffinée comme s'il goûtait une délectation extraordinaire à chaque bouchée ; il vit ainsi les pensionnaires sortir un à un. Négrini et les deux femmes se levèrent aussi : il s'approcha d'eux.

— Qu'avez-vous fait ce matin, on ne vous a pas vu ? lui demanda la Cocanari, en lui donnant sa main grassouillette, tout ornée de bagues encrassées et de peu de valeur. Vous étiez invité quelque part ?

— J'ai eu mon cours de préparation militaire, répondit sombrement Jean-Marie.

Maintenant, ils étaient dans le corridor et, comme la veille, la Cocanari et Négrini, précédaient Santina et lui d'une dizaine de pas ; Jean-Marie tira de sa poche les billets pliés en quatre et les mit dans la main de la jeune fille.

— Voilà deux mille lires, murmura-t-il. Maintenant je vais dans ma chambre et je vous attends.

Les billets en main, la jeune fille lui serra fortement le bras comme pour sceller un pacte.

— Merci, chuchota-t-elle.

Elle avait un costume de jour gris de coupe macusline ; sous la jaquette ouverte, elle portait une chemisette de soie blanche ; on voyait ses seins petits, bas et pointus se mouvoir en liberté sous ce tissu léger, à tous les mouvements qu'elle faisait.

— Donnez-moi un baiser, murmura ardemment Jean-Marie, voyant Négrini et la Cocanari dépasser l'angle du couloir. Et il fit un geste pour l'embrasser. Mais elle le repoussa.

— Non, pas ici, plus tard, dans votre chambre, chuchota-t-elle.

Puis, rapide et légère, elle partit en courant et disparut.

Déconcerté, insatisfait, Jean-Marie alla dans sa chambre, prit un livre et un paquet de cigarettes et se jeta de tout son long sur le divan. Tout en fumant, il attendait la venue de Santina.

Longtemps, il lut sans comprendre un seul mot, il abandonnait ses cigarettes à peine entamées, écoutait avidement les rumeurs extérieures, allait de temps en temps à la porte, épier le corridor désert, comptait les heures au clocher voisin. Longtemps il attendit. Si longtemps qu'après être passé par les phases de l'impatience, de la rage et du désespoir, avoir inventé mille hypothèses sur l'incompréhensible absence de Santina, il sombra dans une sorte de demi-sommeil. Il lui semblait être entré en un temps sans fin et sans lumière, dans lequel l'attente et la désillusion seraient naturels et inévitables. Il se surprit à murmurer : « Santina, pourquoi ne viens-tu pas ? Je suis ici qui t'attends ». Il éprouvait ce sentiment confus du voyageur endormi qui, réveillé la nuit dans le train, ne sait pas s'il rêve ou non, quand, aux arrêts, il perçoit le son solitaire et funèbre de la voix qui crie le nom de la gare ; il ouvre alors les yeux avec peine et cherche à reconnaître le lieu où il se trouve, malgré l'obscurité du compartiment avec les voyageurs renversés de-ci de-là sur les coussins, les mouchoirs blancs entortillés autour du col des hommes, les yeux profonds et fermés des femmes ; et, incapable de secouer sa torpeur, à peine le convoi se remet-il en marche qu'il glisse de nouveau au fond de sa somnolence troublée, scandée par le bruit toujours plus rapide et plus régulier des roues infatigables sur les rails sans fin.

Finalement, au milieu de la nuit, sans savoir ce qu'il faisait, il se leva du divan, se dirigea vers son lit, se déshabilla machinalement, entra dans ses draps. Peu après, il dormait profondément.

***

Il fut réveillé tard dans la matinée, par une voix douce et musicale qui semblait parler en rêve plutôt que dans la réalité et par le contact d'une main timide et insistante sur sa joue et son cou. « C'est peut-

être Santina », réfléchit-il tout à coup sans ouvrir les yeux. Et, à cette pensée, il se redressa et s'assit sur son lit. Alors, dans l'obscurité transpercée de mille filets de lumière qui filtraient par les fissures des persiennes closes, debout près de son chevet, vêtue d'une longue et vaporeuse robe de chambre, il vit, non Santina, mais la directrice.

— J'espère ne pas vous avoir réveillé trop tôt, dit-elle doucement en le considérant, il est dix heures.

— Non, non, répondit Jean-Marie embarrassé, j'étais réveillé, et il se mit à boutonner la veste de son pyjama ouvert sur sa poitrine nue.

Simplement, avec des gestes familiers, elle alluma la lumière jaune et avare de la lampe de chevet, puis s'assit de biais sur le bord du lit.

— C'est un peu audacieux de ma part d'entrer de cette façon dans votre chambre, je le sais, commença-t-elle d'une voix calme, regardant ses mains avec une espèce de froid scrupule.

» Mais je ne l'aurais pas fait s'il n'était arrivé un événement sensationnel... si mademoiselle Rinaldi... eh bien, pendant la nuit... elle s'est enfuie... »

Jean-Marie ouvrit tout grands des yeux stupéfaits.

— Partie?

— Oui, elle s'est enfuie, répéta-t-elle, et la voix ne manquait pas d'une tranquille complaisance. Il paraît qu'elle s'est fait enlever en automobile par un jeune homme brun avec lequel elle sortait souvent... Elle s'est sauvée et a pris tous les bijoux de cette femme et tout l'argent et les objets de valeur de ce monsieur leur ami... ce Négrini...

Jean-Marie, croyant encore rêver, se frotta les yeux.

— Mais comment? mais comment?

— Il paraît que cette femme n'est pas sa mère, mais une entremetteuse quelconque du nom... attendez... de Cocanari... et Négrini était leur associé.

La directrice continua calmement et lentement :

— Ils étaient d'accord pour tromper et voler les gens... j'ai compris ces choses parce que j'ai trouvé la Cocanari qui pleurait et disait que la Rinaldi était une ingrate et Négrini qui criait comme un possédé. On voit que la Rinaldi leur a fait ce qu'ils lui avaient enseigné à faire aux autres. A Négrini, la Rinaldi a volé son porte-cigarettes, sa montre, son épingle de cravate et quelques autres objets ; à la Cocanari, toutes ses bagues. Mais ce qui a éveillé en moi les soupçons et m'a fait comprendre quelle espèce de gens ils sont, c'est que, malgré ce vol, ils ne veulent pas la dénoncer. Il est clair qu'ils craignent qu'une fois la Rinaldi arrêtée d'autres méfaits viennent à la lumière. En tous cas, je leur ai dit de faire leur valise et de quitter la pension avant midi.

La directrice avait fait son récit avec grand calme, mais elle regardait le jeune homme d'une manière singulière, tout ensemble sérieuse et

inquisitrice. Puis elle se tut, et le fixa comme si elle attendait quelques commentaires.

Jean-Marie ne savait vraiment que dire. La seule chose qu'il ressentit, plutôt qu'une désillusion ou un chagrin, était un grand froid, là où la veille il avait éprouvé pour Santina tant de sentiments ardents et généreux. D'un seul coup il lui semblait avoir mûri et sa passion trouble et confuse pour Santina, brisée et balayée, ne laissait derrière elle que du vide et du froid. Maintenant, son aventure lui paraissait claire et explicable dans ses moindres détails, mais il ne pouvait aller au delà de cette lucide compréhension de ses erreurs.

Il fut tiré de sa songerie par la voix de la directrice.

— La Rinaldi, dit-elle doucement, en outre des affaires de ses deux complices, s'est sauvée avec les mille lires que je vous ai prêtées hier soir, n'est-ce pas ?

Incapable de parler, pris d'une grande envie de fourrer son visage sous le drap, Jean-Marie fit un signe affirmatif de la tête et baissa son front.

— Oui, mais vous, trouva-t-il moyen de dire, vous aurez votre argent, n'en doutez pas...

— Que m'importe mon argent, répondit la femme, avec un accent de reproche amer et mélancolique.

Jean-Marie leva alors les yeux et vit qu'elle secouait doucement la tête, comme pour dire : « Pourquoi es-tu ainsi insensible, pourquoi ne veux-tu pas me comprendre ? » Et en même temps, elle posait sur la table de chevet un objet noir, l'écrin des boutons de manchettes qu'il lui avait laissé la veille. Il observa aussi qu'elle s'était beaucoup rapprochée de lui, car sa forte poitrine dressée lui touchait presque le bras. Alors brusquement, comme un feu assoupi depuis longtemps sous les cendres, qui d'un coup se réveille et flambe vivement, il sentit surgir dans son âme, sous le poids de la désillusion, une violente attraction pour cette femme douce, discrète et tenace qui était assise près de lui ; il lui parut l'avoir toujours aimée, depuis le premier jour qu'il l'avait vue, même pendant ses moments de plus forte exaltation pour Santina, et surtout durant ces moments-là, quand il l'avait confusément sentie si blanche et sereine, si parfaitement différente de la fille vulgaire et trouble.

Il étendit la main et, avec le même geste doux qu'elle avait eu pour lui la veille, il commença à lui caresser la joue. Il la vit se troubler, fermer de temps en temps les yeux avec sensualité comme pour mieux goûter le moment tant désiré, puis finalement, s'appuyant des mains à droite et à gauche de Jean-Marie, sans ouvrir ses paupières closes, le visage blanc, laissant sa robe de chambre s'ouvrir sur sa poitrine nue, elle se pencha sur lui et lui tendit les lèvres.

ALBERTO MORAVIA

(TRADUCTION DE MAY R. CLERICI)

SOUVENIRS SUR L'ABBÉ MUGNIER

L'abbé Mugnier a été, pendant quelque quarante ans, une des figures les plus aimées des cercles littéraires parisiens. Son érudition, sa bonté, son goût et son esprit ont laissé dans le souvenir de tous ceux qui l'ont approché un souvenir ineffaçable.

On n'imagine pas des mémoires sur la société de notre temps qui ne l'évoqueraient point. A plusieurs reprises au reste, notre collaborateur Albert Flament a tracé de lui, dans cette revue, de vivants portraits. On sait que l'abbé Mugnier avait joué un grand rôle dans la conversion de Huysmans, avec qui il fut intimement lié. Cet épisode de sa vie suffirait à lui assurer une place dans l'histoire littéraire. Par la suite, ayant entrepris de ramener Hyacinthe Loison dans la voie de l'orthodoxie, l'abbé Mugnier encourut une demi-disgrâce, Rome n'ayant pas approuvé l'échange de lettres auquel l'abbé avait été entraîné dans son zèle charitable. On l'éloigna de Sainte-Clotilde, où il officiait depuis plusieurs années, et on le nomma aumônier de Saint-Joseph-de-Cluny, rue Méchain. L'abbé vint lui-même, alors, habiter dans un immeuble situé au numéro 7 de cette rue. Il vécut là de 1910 à 1944 (date de sa mort). C'est précisément dans le cadre de la rue Méchain que M. Lucien Descaves situe les souvenirs qu'on va lire (N.D.L.R.).

L'ABBÉ MUGNIER menait une vie des plus simples. Il avait auprès de lui sa fidèle secrétaire, madame Gimonet. Il n'avait aucun besoin et lui qu'on a souvent accusé de snobisme et d'amour du luxe, vivait modestement. Très pauvre, il dépensait vingt-cinq francs par jour pour se nourrir, et j'ai assisté plus d'une fois à ses repas, d'une frugalité émouvante. Il ne buvait ni vin, ni café. Un macaroni à midi, un maigre potage et de rares pruneaux noyés dans un compotier, composaient ses menus. S'il acceptait facilement les invitations, ce n'était pas par gourmandise, car il mangeait peu et n'était pas sensible aux plaisirs de la table. Au reste, il se nourrissait beaucoup plus de propos et de prévenances, payant royalement son écot avec ses traits d'esprit. Avoir un convive de cette qualité tentait les maîtresses de maison qui le recherchaient. Ce n'était certes pas le mondain à qui Forain lança férocement au cours d'un dîner :

— Vous, l'abbé, on vous enterrera dans une nappe!

— D'autel, se contenta de riposter le saint homme.

Son rayonnement était tel qu'on se disputait l'honneur de l'avoir chez

soi ou de le connaître. Mais il avait trouvé un moyen ingénieux d'éconduire poliment les fâcheux. Au coup de sonnette, il glissait son chapeau sous son bras, et allait lui-même ouvrir :

— Je me disposais à sortir, disait-il finement à l'importun, en lui montrant son couvre-chef.

Dois-je préciser que cette petite comédie ne me concernait pas, et que lorsque l'abbé me voyait apparaître, il remettait son chapeau sur sa tête, me prenait affectueusement par les épaules, et m'entraînait :

— Entrez, mon cher enfant!

D'une incontestable bonté, il ne croyait pas à la méchanceté, en dépit de son scepticisme plus ironique qu'amer. Nous avons ri franchement le jour où il me rapporta les suites de sa visite à Léon Bloy. J'étais brouillé avec celui-ci depuis qu'il m'avait mis en demeure de choisir entre Huysmans et lui. Je déteste le chantage au surplus ; je n'avais pas hésité entre les deux hommes.

Or, en 1907, l'abbé Mugnier étant allé voir Léon Bloy chez lui, à Montmartre, le trouva entouré de sa femme et de ses enfants. Léon Bloy le reçut fort bien et, le reconduisant jusqu'au seuil de sa porte :

— C'est courageux de votre part, car on n'a généralement pas lieu de se féliciter d'être venu me voir!

Le lendemain, comme pour infliger un démenti à cette calomnie, Léon Bloy fit parvenir à l'abbé Mugnier l'un de ses livres aimablement dédicacé... Mais plus tard, un jour où le chanoine feuilletait le *Journal* de Léon Bloy, sous les galeries de l'Odéon, il lut que le jour même où *le mendiant ingrat* l'avait si cordialement remercié de sa visite, il inscrivait dans son *Journal* qu'il l'envoyait « retrouver ses chiennes de Sainte-Clotilde ».

Et Huysmans, à qui l'abbé Mugnier rapporta sa déconvenue, lui déclara :

— Vous l'avez bien mérité! Vous étiez averti!

Jamais l'abbé ne revit Léon Bloy! Il ne lui garda pas rancune cependant, et je suis sûr que, le cas échéant, il se serait empressé de l'aider. Toutefois, c'est peut-être sa mésaventure avec Léon Bloy qui lui inspira ces paroles désabusées :

— Tout comprendre pour tout pardonner, apporter un peu de bonté dans les relations avec les hommes ; c'est le but que je m'étais proposé en prenant l'état religieux... Eh bien! Il faut que je l'avoue, mon projet a raté, il a complètement raté...

Il aimait les gens de lettres et les hommes avec leurs faiblesses, trop profondément chrétien pour ne pas savoir pardonner, et ce qui me semble encore plus difficile et plus méritoire : oublier.

***

Ses qualités de cœur et d'esprit expliquent les amitiés que l'abbé Mugnier sut se concilier. Son indépendance et sa tolérance à l'égard de

Huysmans, ainsi qu'en témoignent l'abandon et la verdeur des lettres que lui adressait le romancier, et sa discrétion vis-à-vis de moi, faisaient de lui un ami sûr et solide. On allait avec lui en toute sécurité, assuré de ne risquer de sa part aucune insinuation désagréable qui eût rompu la confiance qu'il excellait à faire naître. De plus, il n'abusait jamais de son don de répartie pour amuser aux dépens de quelqu'un, tentation à laquelle ne savent pas toujours échapper les gens d'esprit.

S'il exerçait cet attrait sur des hommes méfiants et avertis comme Huysmans et moi, on peut imaginer son ascendant sur les femmes qu'il aimait autant qu'il les respectait. De toutes celles qu'il avait approchées, il se souvenait surtout de la comtesse de Noailles, de son enthousiasme frémissant et de ses trouvailles géniales de poète qui entretenaient autour d'elle un courant d'admiration. Appelé à son lit de mort, il eut la consolation de sentir résignée à l'anéantissement final cette créature prestigieuse et débordante de vie.

Il avait accordé une prédilection particulière à la princesse Léonie de Sayn-Wittgenstein, qu'il était allé voir à Ouchy, au temps de sa pénitence religieuse. Beauté, port splendide, allure, intelligence, tout concourait à rendre plus attrayante encore celle qui, petite fille, avait partagé les jeux du futur tsar de toutes les Russies, Alexandre II. Que d'anecdotes devait conter, et que de tableaux pouvait évoquer cette femme qui mourut à cent deux ans, après avoir reçu à sa table les célébrités du monde entier! L'abbé lui avait d'ailleurs consacré une brochure à l'occasion de son centenaire, en 1916.

L'abbé n'oublia pas davantage Valentine de Lamartine, la nièce du poète, si prompte à batailler dès qu'on semblait préférer Hugo à l'auteur des *Méditations*! Fidèle au gentilhomme, elle avait demandé qu'on l'enterrât, prétention un peu indiscrète, avec lui, et qu'on gravât sur leur tombe : « La gloire des grands hommes appartient à tout le monde. La douleur est à ceux qui les aiment... » Et Dieu sait combien elle l'avait aimé! Excellente raison pour concilier à Valentine de Lamartine l'amitié de l'abbé qui écrivit une plaquette sur elle en 1894, la même année où il en publiait une autre sur madame de Krudener. On ne peut certes reprocher au cher chanoine d'avoir été misogyne! Vivantes ou mortes, les femmes l'intéressaient.

Ce fut au cours du pèlerinage lamartinien qu'il accomplit en septembre 1909, avant de quitter Sainte-Clotilde, que l'abbé rencontra Valentine de Lamartine. Sa longue figure chevaline, disait-il, s'illuminait de bonheur et de reconnaissance sitôt qu'on célébrait le génie du poète. Aux yeux de l'abbé, Lamartine jouissait du privilège d'avoir, le premier, mis son talent au service d'un vieux curé de campagne. Celui qu'il avait connu, impatient d'aller chasser, n'accordait pas plus de dix minutes à la messe, au grand scandale de ses paroissiens. Cette originalité et cette désinvolture ne déplaisaient pas à l'abbé Mugnier qui savait qu'il existait beaucoup d'autres moyens de se montrer bon chrétien.

Avec quelle dévotion avait-il visité le presbytère de Milly et l'humble église du Petit-Bussières! Au milieu de ce pays de vignobles, face aux côteaux de Pouilly-Fuissé et à l'ombre du sanctuaire du Petit-Bussières, repose le brave curé de campagne, l'abbé Dumont, dont Lamartine s'inspira pour écrire *Jocelyn*. L'enthousiaste chanoine promena ses regards attendris sur la pierre tombale de l'abbé Dumont, couchée contre l'église, et sur la terrasse où lui et le poète s'étaient tant de fois assis! Le banc de pierre sur lequel l'abbé prenait place, à côté du petit Alphonse de Lamartine, à qui il enseignait le catéchisme, s'enrichissait de souvenirs! Et l'abbé Mugnier, toujours un peu païen dès qu'il s'agissait de littérature, avait cueilli des coings sur le cognassier aux branches tordues, témoin des confidences de l'abbé Dumont et du poète...

Sa passion pour les lettres s'était manifestée de bonne heure, car, jeune Sulpicien, il avait demandé à l'abbé Vigoureux s'il pouvait lire des vers :

— Des vers, oui, mais pas la bouteille!

Sans offenser la mémoire du cher chanoine, je puis dire qu'il absorbait tout et que, avec et sans bouteille, il se grisait de poésies et de romans, ayant depuis longtemps négligé la recommandation d'un abbé qui, au temps du séminaire, lui avait défendu « de s'initier à la littérature, autrement que par le truchement de critiques et de commentateurs autorisés ».

Avec son habituelle indépendance d'esprit, il me déclara certain jour que le Christ devait son avancement aux pécheresses. Il avait pour celles-ci toutes les indulgences : « Elles ne sont pas des saintes, je l'avoue, écrivit-il dans la *Nouvelle Revue française*, à propos de Mignon et de Marguerite, personnages de Gœthe. Mais elles révèlent dans leurs faiblesses mêmes un charme attendrissant qui ne saurait nuire en aucune façon à une religion « désirable et aimable », selon le mot de Pascal. »

Marcel Proust, qu'il avait surnommé « l'abeille des fleurs héraldiques », avait demandé à Reynaldo Hahn « d'envoyer l'abbé Mugnier prier pour son salut, chez lui, un quart d'heure après sa mort. »

Prier pour le repos d'un homme de lettres, l'abbé n'y manqua certainement jamais!

Il contait plaisamment sa visite à Francis Jammes, en 1935, à Orthez. Francis Jammes, qui accueillait ses amis en leur récitant avec emphase des vers de lui et de la prose, avait embrassé l'abbé qui avait eu la sensation d'être roulé dans sa longue barbe blanche comme dans un gave...

Trois ans plus tard, de retour à Biarritz, le chanoine apprit que Francis Jammes, gravement malade, réclamait sa bénédiction. Il la lui donna et ce fut leur dernier tête-à-tête.

Cet amour des lettres et des hommes de lettres était désintéressé. S'il l'eût désiré, il eût été possible au chanoine d'être élu académicien. Dans sa réponse à Edmond Jaloux, reçu sous la Coupole, Georges Lecomte insinua que le premier fauteuil pourrait fort bien échoir à l'abbé Mugnier : « Une des plus belles figures de la vie littéraire et ecclésiastique de notre

temps ». Très populaire dans les milieux académiques, le nom du bon chanoine fut acclamé et l'on crut voir là une amorce pour son élection. Négligence ou indifférence, il ne posa pas sa candidature, et, le moment venu, André Bellessort fut élu.

Menacé de perdre la vue en 1932, à la suite d'une cataracte qui finit par gagner l'autre œil, l'abbé me dit au lendemain de la première opération :

— J'ai fini ma journée. Voilà pour moi le crépuscule. Je ne vois plus que par les oreilles, c'est beaucoup ; c'est assez pour donner du prix à ce que j'entends. Une vie à la fois auditive et de souvenirs commence pour moi. J'ai prêché la résignation aux autres ; je prends leur place, voilà tout.

Son divin maître l'a rendu aveugle, pensai-je alors, pour qu'il ne voie pas mourir un monde, son monde, le monde au milieu duquel il a vécu. Il ne le voyait plus, mais il l'*entendait*, au confessionnal et dans les salons, se désagréger.

En 1935, à son retour de la clinique de la rue Olivier-de-Serres où il avait subi une seconde intervention, il me déclara, toujours aussi calme :

— Je suis incapable de me conduire seul, mais, en vous regardant de près au visage, je distingue très bien une bouche, un nez, des yeux...

A un journaliste du *Figaro* venu l'interviewer, il avait expliqué les raisons de son épreuve :

— Dieu s'est dit : « Ah! tu crois maintenant pouvoir te reposer, aller, venir librement, lire davantage, profiter de ton reste... Attends, je vais te châtier dans ton désir, dans ce qui te sera le plus sensible! » Et il m'a presque retiré la vue.

Nullement déprimé, du moins en apparence, par sa demi-cécité, il s'était écrié, dans un élan de vénération :

— Ah! Dieu... Quel artiste!

Et, quand il se releva de son opération il déclara à Léon Deffoux avec une simplicité émouvante :

— Je me suis mis à la fenêtre. Tous les passants me semblaient beaux!

Il ajoutait ensuite avec une malicieuse ironie :

— C'est un miracle... Un miracle de la science...

Son âge ne refrénait en rien ses élans. Il approchait cependant alors de quatre-vingt-quatre ans! Nous fêtâmes cet anniversaire, chez madame de Castries, avenue Montaigne, où fut servi le gâteau rituel planté des quatre-vingt-quatre bougies blanches et roses traditionnelles. L'année suivante, pour son quatre-vingt-cinquième anniversaire, même cérémonie. Et, chez moi, le soir, en famille, nous célébrâmes la quarantième année de notre entrée en ménage. Malheureusement, la guerre mit fin à ces réunions intimes. Comment fêter des événements heureux en une période dramatique, quand tous ceux qui nous étaient chers se trouvaient dispersés et exposés à tous les dangers?

Par chance, il nous avait été encore possible d'accomplir un pèlerinage littéraire avec l'abbé, en 1938, au pays de George Sand. Nous nous étions arrêtés à Frappelles, où Balzac avait été l'hôte du ménage Carraud.

Il s'en était fallu de peu, me confia ce jour-là l'abbé, qu'il n'abandonnât dans sa jeunesse le sacerdoce pour la littérature. Il me confessa qu'il eût été très malheureux dans une paroisse excentrique, lui qui, à ses débuts, était partagé entre la littérature et l'apostolat :

— Déjà, lui dis-je, vous étiez dévoré de littérature! Il est certain que vous avez trouvé davantage un aliment à votre curiosité et à vos méditations dans les milieux où vous a introduit Sainte-Clotilde!

Je voulais évidemment parler de la possibilité pour lui de favoriser ses relations littéraires. Il est de fait que ses amitiés mondaines lui ont procuré la joie de séjourner souvent à Combourg, chez les descendants de son cher Chateaubriand, la comtesse et le comte de Durfort. L'abbé vivait parfaitement à l'aise dans ces murs entre lesquels avait grandi l'Enchanteur. Malgré sa mauvaise vue, le chanoine refusait toute assistance pour descendre, d'un pas assuré, l'escalier d'honneur du château dont René avait gravi les degrés.

Pendant l'été 1937, nous nous arrêtâmes avec lui à Combourg, avant de visiter le pays de Lamennais et la maison natale de Juliette Drouet, à Fougères, et de déjeuner chez les frères Tharaud.

Le 19 mars 1939, il assista à une réunion de la Société Chateaubriand, rue du Bac, dans la maison où l'Enchanteur est mort « d'un coup de vent venu d'une fenêtre maladroitement ouverte pour laisser passer à son oreille le bruit de la Révolution de 48 ».

Comme je lui rappelais ce jour-là la prochaine commémoration du cinquantième anniversaire de la mort de Barbey d'Aurevilly, il me raconta sa visite rue Rousselet, l'après-midi même où le connétable des lettres avait rendu le dernier soupir. Léon Bloy et Louise Read, l'ange blanc de Barbey, aussi dévouée au mort qu'au vivant, veillaient sur lui. Étendu sur son lit de parade, à moitié enseveli dans une espèce de camail rouge, l'arête du nez dessinant un bec d'aigle dans ce masque tragique, Barbey avait conservé toute sa noblesse!

Si l'abbé consacra tant de pensée à la littérature, celle-ci l'en récompensa en lui réservant une place dans les romans contemporains. Huysmans traça de lui et de l'abbé Ferret le portrait de l'abbé Gévresin d'*En Route*, et Jacques-Émile Blanche se souvint de lui en créant l'abbé Mésange dans *Le Bracelet tensimétrique*. Henri Lavedan dans *Le Chemin du salut*, Louis Bertrand dans *Flaubert ou le mort vivant*, et la princesse Bibesco dans *Catherine-Paris*, ont évoqué sa physionomie attachante.

« Théo se convertit, non sans éclat, dit Duhamel dans *La Nuit d'orage*. Il avait rencontré l'abbé Mugnier dans le monde et, dès la première entrevue, l'avait presque insulté. »

Tombant plus tard à genoux devant le prêtre, Théo s'écria :

— Vous ne pourrez jamais me donner l'absolution. Ce n'est pas à moi seul qu'il faudrait pardonner, mais à toute ma famille...

— Mon enfant, répondit doucement le spirituel vieillard, je me sens le courage de pardonner à tout le monde, même à Dieu.

Sa réputation d'homme d'esprit n'était pas usurpée, mais ses mots ont été si souvent répétés, que j'hésite à les redire. Cependant, pour lui restituer tout son caractère, je ne puis manquer d'en rapporter quelques-uns.

Informé un jour qu'une femme s'indignait avec trop de véhémence d'une faiblesse qu'on lui attribuait :

— Elle s'en défend, dit-il, avec l'espoir d'en guérir.

A un déjeuner Huysmans, où un convive déclara que dans les familles le médecin avait remplacé le confesseur :

— Oui, dit-il, entre haut et bas, mais le médecin ne pardonne pas...

Son indulgence envers toutes les fautes lui était dictée non seulement par sa bonté, mais encore par sa connaissance et son dédain des erreurs humaines.

— Ne soyons pas d'un optimisme béat, se plaisait-il à dire, mais d'un optimisme d'expérience.

Lors d'un de nos derniers entretiens, il me confia le supplice de la puberté qu'il avait enduré, au séminaire de Nogent-le-Rotrou. La terreur du péché l'arracha une nuit de son lit pour aller confesser à son directeur de conscience la vision obsédante de Calypso, troublante sous ses voiles, — souvenir de sa récente lecture du *Voyage de Télémaque*. Amusé secrètement de cette ingénuité, le prêtre le rassura et le renvoya doucement au sommeil de ses quinze ans. La candeur et les scrupules de mon cher chanoine sont là! Il souriait à peine, en me racontant cela... à quatre-vingt-cinq ans.

L'image du Christ berçait souvent son insomnie, et il me dit un matin avoir imaginé la nuit précédente, dans une demi-torpeur, l'histoire suivante. Le Christ en croix, entre les deux larrons, implorait merci pour l'un d'eux et gagnait sa cause. Mais celui-ci se fit prier et demanda au Sauveur d'intercéder pour son camarade... sinon, il refuserait le miracle dont il serait seul à bénéficier...

— Et le Christ, avais-je conclu, trouva cela si beau qu'il mourut de joie et de saisissement!

Épuisé, la tête inclinée sur l'épaule, du côté du bon larron, le Christ put voir ainsi, avant de mourir, la plus pauvre face humaine animée de l'Esprit qui lui avait dicté son évangélique exhortation : « Aimez-vous les uns les autres! »

C'était bien de cette doctrine chrétienne que s'inspira toujours l'ami

sûr, « l'apôtre du pardon et des lettres, » qui mourut le 1er mars 1944... d'un œdème au poumon. Il allait avoir quatre-vingt-dix ans.

Mon éloignement de Paris m'empêcha d'assister à la messe funèbre, qui eut lieu le lundi 6 mars, dans la chapelle des sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny et du Saint-Sacrement, à deux pas de chez lui, rue Méchain.

Je ne le reverrai plus, si affable, si séduisant et même si coquet, flattant d'un geste souple, avant d'aller dire la messe, la houppe légendaire de ses cheveux blancs, l'aigrette légère qui frisotait et se dressait sur son avant-crâne, surmontant son visage aux bons yeux souriants et malicieux!

Je ne le reverrai plus, le 12 mai, célébrer la messe anniversaire de Huysmans, officiant à tâtons depuis qu'il avait perdu la vue, descendant seul les marches de l'autel, avant de se rendre à la sacristie où je partageais avec lui son premier déjeuner...

— A l'âge que j'ai, me dit-il un jour, il faudrait mourir dans un accès de curiosité et se dire : enfin, je vais savoir!

Dans ma retraite beauceronne où j'achève une longue vie de travail, je retrouve avec émotion le souvenir de mon cher chanoine. Il est venu nous voir souvent à Senonches et je me rappelle, entre autres visites, celle qu'il nous fit avec la princesse Bibesco.

Parfois, je me promène mélancoliquement dans le jardin où nous allions à petits pas, son bras passé sous le mien, et je m'attarde le long de l'allée qui demeure pour moi « l'allée du chanoine ».

Que de fois m'a-t-il chanté là ce refrain de sa jeunesse que je ne puis fredonner sans en être troublé :

Tuons le coq!
Tuons le coq!
Il ne chantera plus
Cocodi — Cocoda
Il ne chantera plus
Cocoda!

Rentré dans mon cabinet de travail, je repose mes regards sur mes chères reliques : le portrait du chanoine au-dessus de celui de Huysmans... Leur présence imprègne cette maison, et Riquet-à-la-Houppe, comme le romancier appelait affectueusement son confesseur, semble continuer de veiller sur moi avec son converti, notre cher J.-K. Huysmans.

LUCIEN DESCAVES
de l'Académie Goncourt.

UN SOLDAT
chez les hommes

TROISIÈME PARTIE

I

Avec le journaliste et son photographe, la chose commençait à mal tourner. A quoi bon s'être fait démolir si l'on ne trouvait même pas la paix au Val de Grâce, sous la Gloire d'or de Mignard ! L'humeur du convalescent, déjà assez noire, avait encore souffert de sa découverte du matin : sur la fiche portant les noms des blessés de la chambre 42, à côté de « Lieutenant Bussières », une main mal intentionnée avait ajouté au crayon, « dit Le Reître ». Bussières traînerait-il donc toujours pareille marque ?

Tandis que son opérateur s'était écarté, le journaliste aux knickers avait eu le malheur de s'asseoir au bord du lit, le genou négligemment croisé, et de poursuivre. Car il tenait à son papier sur les « héros ». Mais le convalescent ne connaissait pas de héros.

— Des types bons pour le casse-pipe, oui, et toujours les mêmes. Depuis le Tchad.

— Enfin, des héros. Héros sans le savoir. La Division Leclerc.

— Qu'on appellera quelque jour les bandes de Leclerc.

Rien ne décourageait l'interviewer, et il n'avait pas épuisé sa petite liste. Il cocha la question passée, puis continua :

— Oui... La libération de Paris a-t-elle répondu à l'idée que s'en faisaient vos hommes, à leur attente ?

— Ils ne s'en faisaient aucune idée, pas la moindre.

— Mais alors, à quoi pensaient-ils, quand ils approchaient ?

— A rien. A leur boulot.

— Et l'accueil que Paris leur a fait ?

— Quel accueil ? Les gens disaient : « Ils ont l'air de crevés ».

Le reporter tourna son porte-mine dans sa bouche :

— Mais enfin, vous officier, vous avez bien une opinion sur Paris et les Parisiens. Que pensez-vous des F.F.I. ?

Là-dessus, depuis Fresnes et depuis la scène de la grille du Luxembourg, Bussières avait son idée. Si la question était venue d'un Beaugency ou d'une culotte de peau, il aurait répondu que les F.F.I. valaient un breveté, et qu'on ferait bien de leur donner d'emblée les cinq galons, pour remplacer les vieilles « cloches ». Mais c'était là une opinion que le journaliste aux

knickers n'était pas digne de connaître. Pour lui, Bussières réservait son revers de mauvaise foi, déplaisant :

— Les F.F.I. ? Je n'en ai pas vu.

— Pas même dans Paris ?

— Oh ! vous savez, ce que voit un chef de char ou rien. Il a assez à faire avec sa bagnole.

« Réaction d'officier d'Afrique... » nota le reporter impénitent. Puis il pressa :

— Est-il vrai que Leclerc...

— Le général Leclerc...

— Que le général Leclerc a le cran qu'on lui prête ?

— Ecrivez donc à Alençon, et demandez qu'on vous raconte l'histoire du pont de la rue de Sarthe. Simplement.

— Et est-il exact qu'il s'apppelle en réalité de Hauteclocque ? Tout le monde a donc la particule, chez vous ?

— Sauf moi.

Mais la plaisanterie avait assez duré. Bussières regarda sa montre. Cependant, avant de battre en retraite, le journaliste risqua encore :

— Et Le Bourget ? Sale baroud, n'est-ce pas ?

Qu'avait voulu dire le reporter, avant de repasser la porte ? Le convalescent prit sa pipe dans son casier, et se mit en devoir de la bourrer, ce qui aidait toujours à sa réflexion. Il ne fallait pas questionner Bussières sur la journée du Bourget, au sujet de laquelle il avait eu assez de peine à s'interroger lui-même, et à se faire une raison. En cette occasion, il avait d'ailleurs regretté l'absence de Lemoine, plus rompu à l'examen de conscience, et, comme lui, témoin des choses. Pour son compte personnel, Bussières ne se plaignait pas. Alors qu'il aurait dû rester lui aussi dans le piège, il s'en était tiré avec deux blessures — dont l'une avoisinant la fémorale — qui l'assuraient de son éternité. Soudard, né pour les coups et pour les cicatrices, il savait maintenant qu'il porterait jusqu'à sa bonne mort son masque couturé, son mannequin de Reître. Bien plus, l'affaire s'était soldée pour lui par une Croix tardive. Le ruban rouge rayait enfin le blouson vert étendu sur le dossier de la chaise de fer.

Mais Cahuzac, Saint-Germain, et les autres, étaient tombés victimes du traquenard, et sur la foi des drapeaux blancs. Cahuzac, certes, était de ceux qui sentaient s'épuiser chaque jour leurs chances de survivre. Depuis le Tchad, la route avait été, pour lui aussi, trop longue. Cependant, il n'aurait pas dû finir ce jour-là, et juste avait été le châtiment qui avait frappé les meurtriers. Bussières néanmoins, en son âme et conscience, croyait qu'à la place de Beaugency il n'aurait pas fait exécuter les coupables. Témoignage d'une pitié regrettable peut-être, défaut dans sa cuirasse de faux soudard, mais il estimait pour sa part avoir suffisamment châtié en abattant sur le corps de Cahuzac, au combat, deux des Allemands qui avaient manqué à la foi du soldat. Pour le reste, il était obligé de s'avouer que les scènes qui avaient suivi le départ de Beaugency justifiaient l'horreur d'un Lemoine pour la guerre. Dans ses insomnies de l'hôpital, l'officier avait bien essayé de distinguer entre le fait du guerrier et celui des populaces. Mais il avait eu

beau se donner des raisons, l'événement heurtait en lui une sens humain nouveau et, de toute façon, une pitié incompatible avec la dureté du mercenaire.

L'infirmière du soir, elle aussi, choisissait bien mal son moment. Elle entra sans frapper, consulta la feuille de température accrochée au pied du lit :

— Pas de fièvre ?

Pourquoi de la fièvre ? Le Reître — puisque le nom était affiché à la porte — le Reître avait la chair dure. Il ne portait pas le mal dans le sang, comme cette peau de safran de Garcia, qui finirait par y rester. Aussitôt les plaies recousues, plus question de rien, ni de thermomètre. Pour appuyer son démenti, le convalescent se leva, prit sous son bras la miche de pain blanc que la 2e D. B. faisait distribuer à ses blessés, et que le photographe avait lorgnée. Temps misérable où tout homme pensait au pain. Il s'attabla, repoussant les flacons de lait destinés à ses camarades de chambre. Lait qui aurait fait aussi l'affaire de bien des gens. Les trois autres occupants de la salle 42 étaient sortis. Au reste, ils demeuraient pour Bussières des inconnus. Ils rentraient tard, et, dans la matinée, ils échangeaient d'un lit à l'autre des histoires insupportables. Bussières soupçonnait l'un d'eux d'être l'auteur de la suscription de la fiche apposée à la porte. De leur côté, ils n'aimaient guère la Division Leclerc, autour de laquelle on faisait à leur sens trop de bruit, ni le sauvage à l'humeur de sanglier, qui ne pouvait entendre parler de rien, ni de guerre, ni de filles, ni de journaux. Au vrai, depuis l'affaire du Bourget, dans cette salle d'hôpital où il était coupé des siens, des seuls qu'il eût appris à tolérer, le caractère de Bussières était devenu encore plus violent. Une nuit que ses compagnons l'avaient réveillé, il leur avait envoyé ses brodequins ferrés dans la figure, et il avait cassé deux lampes. Une brute, telle qu'on en faisait dans la fameuse Division, racontaient-ils.

Accoudé devant sa bouteille de vin du Rhin — le lait pour les malades — et coupant ses tranches de pain avec les gestes de Bretagne, l'ancien officier de cavalerie avait certes l'air de mériter l'épithète. Il pliait son couteau de poche, et se demandait s'il allait sortir prendre un marc chez le marchand de vin de la rue des Feuillantines, lorsqu'entra le médecin du soir. Celui-là, le Reître l'admettait parce qu'il n'avait que trois galons, la limite permise, et parce qu'il avait baroudé dans le Sud-Tunisien. Et puis, parce qu'il paraissait amer, lui aussi, et revenu de tout.

Le toubib crut lui apporter une bonne nouvelle :

— Alors vous nous quittez ? Mais oui. Je viens de voir les papiers. Vous allez partir en convalescence.

— En convalescence ? Où voulez-vous que j'aille ?

■ ■

Bussières n'avait pas voulu répondre au médecin qu'il n'avait pas l'intention de profiter de son congé de convalescence. Mais sa décision était prise : il allait retrouver ses compagnons de vie, sa roulotte, et ses campements de romanichels. Il avait déjà déchiré ses lettres. Durant son temps d'hôpital, chacun de ses soldats lui avait en effet écrit, s'était confié à lui, s'était plaint. L'homme, et particulièrement l'homme de troupe, aime se plaindre.

Lacassagne et Borelli unissaient leurs griefs contre le nouveau chef de

char du *Bitche*, Maleville, rescapé de Libye, et étroitement partisan. Bien qu'il eût gagné une palme à Dompaire, avec un beau doublé, l'étudiant Mailly faisait une crise de découragement au sujet de son avenir. Bretagne lui-même, sans doute encouragé par la distance, confessait enfin son secret. S'il n'avait pas voulu rentrer chez lui depuis 40, c'était pour ne pas se retrouver devant sa femme, dont il avait appris l'inconduite. Tant que sa mère était en vie, il avait espéré que les choses s'arrangeraient. Mais il venait d'apprendre de son maire que sa femme s'était mise en ménage avec le forgeron. Dès qu'il obtiendrait une permission, Bretagne irait donc là-bas pour régler ses affaires, et il quitterait le pays.

Garcia, tout en bluffant, paraissait aussi déprimé. Un retour de son mal sans doute, de ce mal dont il ne soufflait jamais mot. De toute façon, le départ du lieutenant semblait avoir détraqué la machine, désemparé, malgré sa nouvelle et double victoire de Dompaire, le char si fortement membré jusque-là, et qui tournait si rond. Et, dans son cœur jaloux, Bussières était tout près de s'en réjouir, quitte à tout sabrer en rentrant, à grands coups de colère.

IV

— Des permissions, je vais vous en foutre. Il faut passer par le billard !

Certes, le lieutenant pouvait parler. Il en sortait, et il n'avait même pas pris sa permission de convalescence. Mais, d'émotion, Bretagne faillit dégringoler du tourelleau. Ses clous neufs glissaient sur les tôles, et il venait de voir sa chair ouverte, à la pointe du bistouri.

— Et si tu me reparles de lâcher ton bled, toi !

Le lieutenant de retour sévissait à travers le bivouac, avec sa fringale d'avant la croûte. Mais sa cravache lui manquait pour fouailler les choses et les gens. La canne d'épine sculptée, cadeau de Bretagne — et sa cuisse encore raide — lui donnaient un air de boîteux, d'invalide de 18.

— Tu me briqueras ce ripolin à la potasse. S'il faut faire à présent le métier de juteux ! Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Bussières tirait un gros cahier du tas de frusques du *Rezonville II*, et, reconnaissant le Journal de Marche de Maréchal, sa bête noire :

— Je vais te le foutre au feu ! Ah ! c'est toi qui voulais un appareil de photo ? Pour prendre des poses ? Et toi, je vais te le balancer, ton accordéon. C'est lui qui vous colle le cafard.

Pour sauver son accordéon, Garcia avait failli lâcher son lapin, qu'il rôtissait comme un méchoui. Il essayait bien de remplacer Passereau, mais il ne connaissait que la cuisine arabe.

— Et ces bouquins ?

Mailly devait y passer, lui aussi.

— Ce n'est pas une bibliothèque roulante ! Allez, hop, enlevez-moi tout ça. Et les échecs avec ! Vous en avez pris du galon, vous autres ! On va voir ça, ce que ça vaut.

Jusque-là, Bussières avait fait semblant de ne pas remarquer les galons de brigadier-chef de Garcia, et ceux de première classe de Bretagne. Le lieutenant était plus rogneux que jamais. Mais avec lui il y avait au moins de la chaleur, du coup de gueule, et lui-même, on le sentait content. Il fallait

le connaître. Tandis qu'il s'éloignait vers les autres chars du peloton, les hommes du *Rezonville II* se précipitèrent.

— Allez toi, planque l'accordéon !

— Au feu, ton Journal de Marche ! Garcia, attrape-le !

Mais Garcia étant occupé à arroser de graisse son lapin, Maréchal put cueillir au vol son manuscrit.

Les anciens chefs de char, Borelli, Lacassagne s'empressaient :

— Mon lieutenant...

— Quoi mon lieutenant ? Alors, si je ne suis pas là, on s'engueule, chez moi, on se moucharde ? Comment non ?

Le nouveau, Maleville, se tenait en retrait, au garde-à-vous.

— Repos. On t'accepte ici, et c'est toi qui râles ? Tu viendras me trouver tout à l'heure.

Mais Beaugency arrivait à son tour. Avec le Reître — on n'appelait plus Bussières qu'ainsi, à l'escadron — le capitaine voulait faire oublier ses galons, à la veille d'ailleurs de s'augmenter du quatrième :

— Mon vieux Bussières, vous rentrez au poil pour la Panzerspitze — il se reprit — pour la pointe de blindés de l'avant-dernier acte.

En attendant que le lapin fût cuit, Bussières fit les cent pas avec son capitaine, sans l'inviter. Mais le sire de Beaugency avait la tête ailleurs :

— Magnifique, mon vieux, le coup de Dompaire. Qu'est-ce que vous avez raté ! Les quarante-cinq Panther battant neuf massés dans le sillon de la Gitte, la harde quoi ; la vraie harde. On les sert. Les Thunderbolt les foudroient par trois fois. Nous les achevons. Un massacre !... Et maintenant, nous fonçons sur les trois rivières : la Moselle, la Mortagne, la Meurthe si possible. Ensuite, vous devinez... la flèche de Strasbourg !

L'itinéraire de la journée, rappelant l'allure des grandes charges, portait : Bouxières-aux-Bois, Saint-Vallier, Chatel, Hallainville, Essey-la-Côte, Valois, Moyen, Vathiménil.

— De la route, mon lieutenant !

— Ça va être la fin !

La fin. Le souhait de chaque homme allait-il vraiment être exaucé ? La cannonade venant de l'est serrait le ventre de Bretagne, qui sentait sa chance s'épuiser, comme il était advenu à Cahuzac. Le brouillard, sale brouillard de fin septembre, allait rendre les chars aveugles. Comme les jours avaient changé durant le temps du Val ! Bussières souffrait de son épaule blessée. Mais la charge à travers terres et taillis, la chasse au canon l'enivrait déjà de son goût brutal. Une autre joie lui était d'ailleurs promise : il allait combattre à côté de « l'aspi ». Pour la première fois, la paire du Bois Moulin allait se reformer, car la compagnie d'infanterie commandée par Lemoine faisait sous-groupement avec l'escadron Beaugency. Comme le peloton démarrait, Bussières chercha des yeux son compagnon. Impossible de s'y tromper, c'était lui qui se tenait debout, ses grandes oreilles écrasées par le casque rond, sa jumelle sur le ventre, et qui démêlait sans élever la voix ses véhicules embouteillés.

Du bras, le Reître lui fit signe, et prit la route.

Le *Rezonville II* n'avait pas roulé un quart d'heure que Bretagne, déjà résigné, annonçait :

— Les 88.

Mais c'était l'artillerie américaine qui ébranlait le ciel, et ses centaines de douilles vides qui fleurissaient les prés mouillés. Le brouillard s'était épaissi. On approchait de la Moselle. Garcia eut une quinte de toux. Lorsqu'il toussait ainsi, il portait la main à sa bouche, et il avait, ensuite, la manie de regarder ses doigts. Pour justifier les craintes de Bretagne, l'artillerie ennemie s'en mêla, et, un par un, les 88 venus de l'autre rive précisèrent leurs arrivées. Le *Rezonville II* avait d'ailleurs stoppé, nez dans l'arrière du *Reichshoffen*, pour mieux attendre.

— Le prochain pour nous...

Bretagne avait à peine parlé que le 88 coiffait une Jeep en train de se faufiler sur l'arrière, et éclaboussait le mur de la forge de terre et de débris humains.

— Mais pardon, tu le connaissais, le chauffeur, murmura Bretagne en se débouchant les oreilles. Le rouquin qui réparait les briquets ?

Le rouquin était maintenant collé un peu partout, sur le mur moisi de la forge. Et Bretagne avait beau se recroqueviller et faire le gros dos, il risquait de voler en miettes lui aussi, en miettes qui se plaqueraient au rideau de fer du garage. Allait-on rester là, pour sauter ? Le Reître sacrait. Un autre 88 tomba, soulevant par l'arrière la Jeep de Beaugency qui, avec sa pelle et sa pioche, se hâtait pour aller déblayer la route.

On respira. Car le M. P. français qui « réglait la circulation » faisait signe et l'arrière du *Reichshoffen* démarrait, vomissant sa fumée de gazoil.

Le *Rezonville II* passa ensuite à gué une Moselle jaune, où des signaleurs dans l'eau jusqu'à mi-jambes avaient l'air de pêcheurs de truites dans un gave. Dans le petit bois de l'autre rive, des sapeurs creusaient sous le feu, creusaient quoi ? Toutes les vingt secondes, ça tombait sur eux et ça écrasait leurs têtes de fourmis. Mais ce n'était pas des hommes du *Rezonville*. Alors ! A Chatel, nouvel embouteillage. Le cirque était vraiment dans ses grands jours.

— Quel foutoir ! admira Bussières.

Et les 88 ennemis pouvaient choisir. Ils tournaient autour de Bretagne. Parmi les tas de cadavres allemands, les brancardiers allaient cherchant. Au beau milieu de la pagaïe le général, descendu de se Jeep, se démenait pourtant avec sa canne, enguirlandait son monde.

Mais on n'avait encore rien vu. Le cirque à peine remis en route, le char de tête s'engagea dans un chemin aveugle, qui ressemblait assez au chemin de Montmerré. Chacun peut-il avoir son chemin de Montmerré ? Garcia le pensait sans doute, car il avait jauni. On s'en apercevait, maintenant qu'il ne portait plus ses lunettes de soleil.

— Vous croyez que c'est par là, mon lieutenant ? interrogea-t-il, en se retournant, et en cherchant le regard de son chef.

— Puisque ça suit.

On ne voyait rien, dans le chemin enclos de murs. Mais ça avançait devant, ça suivait derrière, et la Jeep du capitaine, elle qui savait tout, devait savoir.

— Demi-tour ! cria la radio.

Jusque-là, on faisait une assez belle cible. Mais si on se mettait à tourner sur place, ce serait mieux. Rapide dans ses réflexes, Garcia entreprit pourtant sa volte-face, conduite par la voix pâle de Bretagne sur l'arrière, et, sur l'avant, par les coups de gueule du Reître. « L'Espagnol » y laisserait la peau, à force de manœuvres et de suées, mais ceux du *Rezonville* lui devraient un bel ex-voto. D'un dernier coup de queue, achevant de braquer, Garcia écorna le mur. Le Sherman, par bonheur, arrondissait les angles.

Mais comme l'on sortait enfin du piège, sous le regard de l'officier de dépannage, une explosion souffla les tôles.

— Une mine !

— C'est le dernier char qui a sauté.

— Du peloton Serres-Leroy !

Bretagne regarda son chef, et serra l'une contre l'autre ses mains moites. Tous avaient la même pensée : ils étaient passés sur la mine.

— Trop de mines. Quittez la route ! ordonnait la Jeep de Beaugency, courant le long de son troupeau.

Garcia versa dans la prairie mouillée, sur la chenille, et Bretagne faillit basculer. Le soleil perçait les nuages et éclairait le massacre des vaches. De magnifiques vaches, qui firent le regret du paysan. Si, vivantes, il les avait eues à lui, il serait venu s'établir là, après la guerre. Mais il fallait, tout d'abord, « enlever la crête » avant Moinville. Les mots n'ont jamais leur sens, à la guerre. « Enlever la crête! » Les spahis de tête venaient de perdre, à eux seuls, onze morts, et, contre un arbre, un homme qui tenait son ventre à deux mains appelait au secours.

V

Il faut pourtant parler le langage d'usage : donc, un peu en arrière de la crête, l'artillerie du sous-groupement était déjà en position. Les chars se déployèrent en fourrageurs, comme du temps de la cavalerie montée. Dans un moment pareil, Bussières se voyait latte au poing, casque en tête, et mâchoires serrées par la jugulaire de fer, pareil à un cuirassier d'antan. Mais la tourelle du Sherman lui faisait une autre cuirasse.

— On y va ? cria-t-il à Lemoine, qui arrivait enfin à sa hauteur.

Selon la règle, le lieutenant d'infanterie aurait dû engager à pied sa section de soutien, et, derrière les chars, procéder par bonds jusqu'au village. Mais Bussières avait réussi à persuader Lemoine que le fantassin devait, au contraire, profiter au maximum de la rapidité et de la protection des chars, et, pour cela, embarquer à leur bord pour ne sauter à terre que sur l'obstacle. Faisait-on, oui ou non, de la guerre motorisée ?

Debout dans sa tourelle comme il l'eût été sur ses étriers, le Reître prit donc son compagnon en croupe, et son vœu ainsi fut rempli. Il revivait en effet le jour du Bois Moulin, mais, cette fois, avec des armes si puissantes qu'elles retournaient les sorts, et mettaient le ciel même de leur côté. Du même coup, le soldat connaissait sa revanche : il emportait en travers de sa selle, il protégeait celui qui, n'étant pas né pour la guerre, lui avait pourtant valu, infligé de si fortes leçons. Chacun son jour. Et, cette fois, « l'aspi » combattait sous ses ordres.

— Pas encore !

C'était à lui Bussières de fixer le moment où le fantassin aurait à s'élancer.

Le peloton chargea. Une fois encore, dans cette guerre, dans cette vie qui allait finir, le Reître s'enivra du tumulte, du grondement de la charge pesante, sous laquelle tremblait la terre écrasée, et qui devait donner au centuple la sensation des escadrons foulant les prairies et les chaumes. et les carrés hérissés de fusils. Mailly tirait, Maréchal fauchait devant, à mi-hauteur des arbres, et dans les nids de fourmis vertes. Bussières hurlait ses ordres. Tapi sur les réservoirs, à l'arrière, Lemoine, mitraillette au poing, attendait le moment de s'élancer avec ses hommes. Gloire de Bussières, les quinze cents mètres de la progression, qui auraient demandé tant de bonds dangereux à la section d'infanterie, furent couverts sans une perte pour la ligne.

— A présent !

On était aux lisières. Lemoine s'élança, casque enfoncé sur les oreilles :

— En avant, et à la grenade !

La « biffe » était maintenant à pied d'œuvre. Intacte, elle n'avait plus qu'à s'acquitter de sa besogne de piétaille.

Un quart d'heure après, également noirs de sueur, de poudre et de fumée, les deux compagnons de juin 40 se retrouvèrent à la sortie du village, « l'aspi » jumelle sur le ventre, et poussant une vingtaine de prisonniers mains à la nuque. Mais là, entre soldats, nul besoin de veiller sur eux.

— Vous les voulez... Tu les veux ?

— Passe-les au génie !

Ils avaient décidé de se tutoyer, pour en finir.

VI

Lacassagne avait perdu son *Badonviller II* par bazooka. Sur les sept coups, trois avaient pénétré, découpant dans l'acier leur rond sans bavure. L'aide-conducteur avait été tué. Lacassagne, choqué, avait été emporté, et, revenant à lui, il avait demandé sa mère — dont il n'aurait jamais dû quitter les jupes, grognait le Reître. Le grand steeple avait passé les trois rivières du parcours : la Moselle, la Mortagne et la Meurthe. Déjà Beaugency, l'homme d'armes à la Jeanne, imaginait Strasbourg, la flèche de sa cathédrale. Mais, au moment où les hommes harassés entrevoyaient le terme, la chevauchée fut obligée de s'arrêter : comme ses aînés de 1915, le Prussien Manteuffel se retranchait, se terrait en avant des Vosges. Et la D. B. fougueuse dut prendre ses quartiers d'hiver.

De même qu'autrefois, l'homme croupissait dans la boue, tandis que le canon tirait à longueur de journée, assommant les ruines des villages où les Sherman, faute de fantassins en nombre suffisant, gardaient à tour de rôle les avant-postes : Bénaménil pour le peloton de Bussières. La relève avait lieu en pleine nuit. Pour gagner Bénaménil, il fallait commencer par quatre kilomètres de piste de boue en forêt, ce qui jadis aurait été l'affaire de la piétaille, bâton en main, et écrasée par son barda. Après la traversée de la forêt pourrie, on joignait le village au bord de la Vezouse, une autre des rivières à franchir vers l'est. Les hommes n'avaient jamais compté souffrir un autre hiver, et les caractères s'étaient aigris. Un matin de relève, à l'arrivée à Bénaménil, Bussières fut même contraint d'intervenir entre Maleville

et Iglesias. L'injure cette fois était grave, car Maleville avait accusé Iglesias de s'être sauvé, en 38, lorsqu'il avait passé avec l'armée rouge en retraite la frontière du Roussillon. Or il fallait connaître Iglesias, son orgueilleux secret. D'après lui, les Rouges, de 36 à 39, s'étaient battus pour la France aussi bien que pour l'Espagne, et, au lieu de trouver en Roussillon les camps d'Argelès-sur-Mer ou d'ailleurs, ils auraient dû y être accueillis par des arcs de triomphe. Bussières donna raison à Iglesias.

Lemoine prenant la relève avec sa compagnie en même temps que le peloton de Bussières, les deux compagnons de juin 40 régnaient sur Bénaménil comme autrefois sur la corne du Bois Moulin. Après leurs nuits de quart, ils se levaient tard. Depuis longtemps, Garcia furetait dans les basses-cours et les potagers, en quête de légumes, ou de quelque volaille oubliée. Dans l'espoir de se concilier le cœur du lieutenant, et l'âme insatisfaite de Passereau, « l'Espagnol » avait en effet lâché l'accordéon pour la poêle. Cependant que Bretagne lavait la vaisselle lorraine, il mettait son poulet à rôtir. L'après-midi, le phonographe découvert par Maréchal remplaçait l'accordéon du bord, tandis que les deux chefs agitaient leur commune inquiétude, celle de l'avenir de leurs hommes. Si la guerre durait encore, ceux-ci auraient souffert, vieilli, pour revenir à la vie civile les mains vides. Depuis l'enlisement dans la boue de Lorraine, Mailly n'avait plus qu'un regret, celui de ne pas être un manuel, un ajusteur comme Garcia. Encore, pour exercer son métier, Garcia aurait-il dû avoir une santé qu'il n'avait plus. Il n'était pas fait pour les bourbiers de Bénaménil, et les nuits de vigie sous des pluies qui vous traversaient jusqu'aux reins.

Un soir que Bussières venait de confier à son compagnon le souci que lui donnait à ce sujet Garcia, Lemoine, allumant sa cigarette à la bougie, lui fit :

— Au fond, c'est ce que j'ai toujours pensé, tu n'avais rien de militaire, toi.

— Moi ? La vraie culotte de peau ! Pardon, pardon, et la preuve, c'est que, quand je suis là, vous n'osez pas parler politique, Mailly et toi.

— C'est Mailly. Il a encore peur de te choquer.

— Me choquer ? Avec ça qu'il se gêne sur d'autres sujets ! Il n'y a plus besoin d'officiers de carrière, il le dit assez haut. Un employé de banque américain bat un feld-maréchal prussien de vieille école. J'ai compris... Et d'ailleurs, c'est vrai : nous avons vu ce que pesaient un Von Scholtitz et un Von Kluge.

Le cavalier allait de long en large, sous la voûte salpêtrée de la cave-abri, la pipe aux dents. Il eut son rire des bons jours :

— Mais c'est toi qui as commencé mon instruction, « l'aspi ». En m'enseignant qu'un réserviste se débrouillait aussi bien qu'un basané de Cyr, en juin 40. Seulement, j'ai beau avoir compris, je ne pourrais pas me défendre dans un autre métier, moi. Le vrai fossile, je te dis.

Bussières hésita, puis prenant sa pipe dans son poing :

— Sais-tu comment on m'appelait, à l'Ecole ?

— Bien sûr. On voulait toujours faire chanter le coq, à Saint-Clément.

— Ah ! tu le savais ? C'est bizarre.

— Mais on ne t'appelle jamais autrement.

— Eh bien, c'est juste. Je suis un reître. Il n'y a rien à faire.

— Allons, allons ! Pour le monocle et pour l'estafilade, d'accord. Mais pas pour le reste.

« L'aspi » chercha ses mots.

— Veux-tu que je te dise ? Tu étais un soldat, et tu es descendu chez les hommes, voilà.

■ ■

Garcia ayant fait un nouvel accès de fièvre accompagné de toux, Bussières avait voulu le remplacer dans son quart de nuit. L'heure venue, il passa donc son ciré, prit sa mitraillette, et monta l'escalier de la cave, pour aller relever Mailly. Resté seul, il respira l'air pluvieux et regarda, sous l'encolure du Sherman, vers les étoiles. Mais il n'y avait jamais d'étoiles. L'officier n'était plus qu'une sentinelle perdue, dans l'odeur de fumier que le vent gras remuait comme chien de poubelle. Son premier geste d'homme exposé à la nuit fut de tâter son arme.

L'obscurité permettait d'avoir peur, l'obscurité secrète, sans présences. Comme chaque nuit à pareille heure, l'artilleur allemand se mit à tirer. La première rafale de 150 effondra la bicoque du cordonnier, qui croula, avec un craquement de charpente, et commença à flamber. La rafale suivante encadra si exactement le *Rezonville* que Bussières eut la sensation d'être soufflé, et, cette fois, plongea sous le carter du char. Etourdi par la déflagration, les oreilles bouchées, il resta cœur écrasé contre la boue à l'odeur d'huile, et embrassant la terre pour s'y abriter et s'y confondre.

Le tir éteint, l'officier sortit de son refuge, et regarda autour de lui. Il se reprocha alors sa dureté envers Bretagne, la nuit où le paysan avait eu peur. Il fallait être passé par là. On avait tellement la hantise des ombres susceptibles de s'infiltrer sous la ténèbre pour bazooker à bout portant le char de garde qu'on finissait par percevoir une approche de pas boueux. Les masses paraissaient bouger, dans le cercle d'obscurité refermé sur le brasier de la bicoque. Bussières comprit le spahi qui tirait, dans la nuit du djebel. Pourquoi son officier le punissait-il, au matin ? Parce que le chef n'avait pas été à la place de l'homme. Parce qu'il sortait de sa guitoune reposé, le café brûlant dans le ventre, et les houseaux lacés par un Rabah agenouillé.

Les paroles de Lemoine revinrent à l'esprit de Bussières. « Soldat chez les hommes », avait dit l'instituteur. Jamais en effet le prétendu reître ne s'était senti aussi près de l'homme. Il l'aidait maintenant à porter sa croix. Flagellé par l'averse, il pensa à celui qui avait été enlevé à sa maison, sans nulle foi qui le soutînt, et pour un temps sans terme. Lui le guerrier, il était là, tout au contraire, dans l'exercice de sa vie. Bien plus, il recevait sa récompense. Sa vocation n'était pas si stérile. Il veillait sur les siens et sur leur repos.

Les poutres continuaient à craquer, sous la pluie qui les refroidissait. Un nouveau bruit saisit soudain la sentinelle. Peut-être ne s'agissait-il que de l'une des vaches qui erraient dans le marais des prés, et qui, la nuit, entraient dans les villages, en quête de paille sèche et de chaleur. Mais ce fut une rafale de mitrailleuse qui déchira l'ombre, avec un craquement d'étincelles bleues. A ce coup, Bussières se jeta dans la tourelle du Sherman, et resta coi. Il ne réfléchissait plus. Le froid pénétrait ses épaules mouillées. Lui-même,

il n'était plus qu'un homme. Une odeur proche lui creusa l'estomac. En tâtonnant, il trouva sous sa main un bout de fromage sec oublié par Bretagne. Et il se mit à le manger, avec un bruit de rat que les veilleurs d'en face auraient dû entendre.

VII

Après s'être laissé ramener de Bénaménil par Maréchal, Garcia s'était bourré de quinine, et, vérifiant son huile, il sentait tout à coup ses forces, et un peu de sa belle humeur d'autrefois, revenir. Mailly lui-même, regrimpant dans son trou d'aveugle, avait failli chanter. La vie de secteur prenait fin. On démarrait après avoir désespéré, et, sans doute, pour la bagarre décisive.

— Balek ! criait Garcia, comme aux beaux jours.

— Balek ! répétait Bretagne, le nez rond.

Le capitaine avait réveillé le bivouac aux fumiers avec son ordre fulminant : « En route ! On remonte sur Sarrebourg. Puis rabattement sur l'Alsace. Strasbourg ! » Et il avait pris les devants, sur sa Jeep vive comme la truite, et qui ne finirait que sur son propre capotage. Elle tenait si mal la route.

Le courant des grands départs passait. Oubliés, l'enlisement de Saint-Clément, les avant-postes de Bénaménil, leurs misères.

— Tu as bien ton plein, Garcia ?

A quoi pensait le lieutenant ? Comme si les réservoirs n'avaient pas débordé !

— Alors, c'est la fin, mon lieutenant ? fit Bretagne, en tâtant sa soute à obus.

— Mais oui, fils. Tu n'as pas entendu ? Strasbourg !

Le mot grisait Bussières, autant que l'air givré. Il avait gelé dans la nuit. Aurait-on enfin le beau temps ? Délivrer la ville sacrée, tenir le serment de Koufra, faire boire ma Jeep dans le Rhin, jurait Beaugency, qui faisait de la littérature avec ses sentiments les plus forts, les meilleurs. Lemoine lui-même, malgré sa pondération et ses nouveaux soucis, exultait : il lui fallait l'Alsace, notre marche contre la guerre. Debout au vent coupant, comme une bannière de l'autre siècle, Bussières imaginait les vignettes coloriées, houblonnières de Morsbronn, charge des cuirassiers de Bonnemains. Mordu par l'air glacé, l'épaule lacérée, il respirait la joie de la suprême charge. Il en serait ainsi, à chaque boute-selle, et tant qu'un Bussières vivrait.

Singulier régiment de cuirassiers, lâché à son tour sur la grande trace, et qui n'avait pas encore retrouvé l'étendard. Dans le char encore froid, Garcia cependant étouffait sa toux, et sentait les bourdonnements, de la quinine, ou de la fièvre. Que Dieu et les saints vinssent à son secours. Les temps avaient changé. On ne chantait plus : trop longue usure. On allait attaquer la ligne allemande qui couvrait les avancées des Vosges, la fameuse « Vorvogesenstellung » de Manteuffel. La pensée de l'artillerie dans l'attente, immobile, terrée et sûre de ses champs de feu, hantait déjà Bretagne, et lui tournait le sang.

— Tu n'as pas oublié le sac de couchage ? interrogea Mailly.

Le sac de couchage du lieutenant, en beau duvet léger et chaud, faisait le souci des hommes du char. Mais il suivait, bien tassé sur les réservoirs.

Après avoir forcé la route, l'escadron entra dans Cirey. La colonne ensuite coiffa le pont de la Vezouse, une autre rivière du steeple, sortit à coups de crosse les Volksgrenadieren en train de préparer leur soupe, et qui s'empressèrent de l'offrir. Le lendemain, on apprenait que l'ennemi décrochait de la Vorvogesenstellung pour se replier en hâte sur les Vosges. Ordre du général arrivé à Cirey : ne pas lui laisser le temps de respirer.

— On démarre !

Ah ! les beaux jours du Reître ! Les chasseurs allemands barraient la Sarre Blanche ? On passait dessus, comme jadis sur un escadron de cuirassiers blancs. Et la charge allait ventre à terre, débordant par le nord, par le sud, par-dessus les montagnes, la trouée de Saverne, la clef.

La route était ouverte, vers Lafrimbolle, nom qui amusait les hommes, parce que tout paraissait sauter, en face, et qu'il n'y avait pas eu un mort. Bussières prit la tête, et s'engouffra dans la vallée couverte, que grimpait la route en lacets.

— Des 88 motorisés en fuite, devant ! signala la Jeep aboyeuse.

— Des 88 ! répéta Bretagne.

Quelle chance si on pouvait tailler des croupières à ces engins de cauchemar !

Mais les 88 en fuite, pleins gaz, avaient dû se garer dans les sentes couvertes. Poussant à l'accélérateur, en cinquième, avec un tintamarre qui roulait jusqu'au fond du torrent, Garcia avait beau aborder tournant après tournant, il n'en joignait même pas l'ombre.

— Les salauds, ils se sont tirés !

Le peloton allait pourtant avoir sa proie. La Jeep aboya à nouveau :

— Des 150 attelés, dans le virage !

Avant même d'avoir aperçu les pièces, Bussières imagina la panique éperdue, la fuite de la proie, les conducteurs couchés sur les encolures, et fouaillant à tour de bras les attelages emballés. Revanche des batteries de 75 attelées, et des pauvres bourrins français de 40, qui, sur les routes, avaient séché les tripes au soleil.

Derrière un portant de rocher qui soutenait un pin tordu, la pièce d'arrière apparut, emmenée par son attelage aux oreilles couchées, avec un fracas de caisson et de roues, que le grondement du Sherman empêchait d'entendre.

— Vas-y Garcia !

— M... !

Traqué au fouet, l'attelage de queue s'échappait, ayant pu gagner un autre tournant. Désespérément, Garcia appuya. Un coup de gaz, et, avec une bagnole, on serait tombé sur la proie. Mais le Sherman restait un Sherman. Pourvu qu'il n'y eût pas une piste en forêt pour s'ouvrir devant les 150, et les sauver ! Penché sur le rebord du tourelleau, comme en course, le Reître hurlait. Dans tout son corps tremblait la violence de la poursuite. Pour savourer la revanche des mauvais jours, il aurait voulu avoir à son bord son compagnon du Bois Moulin. Mais « l'aspi » suivait une autre route.

La gueule de la pièce en fuite réapparut, cahotante, et regardant si la distance diminuait, et, derrière elle, les dos verts des conducteurs et des servants, cassés en deux par l'épouvante.

— A toi, Maréchal !

Ni Maréchal ni Bretagne n'avaient attendu l'ordre. Leurs rafales conju-

guées hachaient déjà la poignée de dos verts, effondrés et roulés au ravin. Accroché par la botte, un Allemand traînait, la tête sur les pierres. Car les chevaux livrés à eux-mêmes, têtes jointes, poursuivaient leur galop de mules dans l'arène, emportant le canon des morts. Le *Rezonville II*, enlevé par Garcia, remonta l'attelage fou, dont tremblaient au vent les crinières.

— Ne tirez plus !

Si l'attelage avait été abattu, il aurait en effet embouteillé la route. Or, dans la course contre le temps qui allait surprendre l'ennemi, avant tout, la route devait rester libre.

— Double, double !

— Quoi ?

— Double !... Là, et balance-les !

Garcia avait enfin compris. Il porta le char à la hauteur de la paire de tête, et, d'un coup de queue, balaya l'attelage, le précipitant au ravin. Avec le grondement du *Rezonville II*, impossible d'entendre le fracas, le rebondissement de la pièce, du caisson, des bêtes abîmées.

— A l'autre !

Ainsi, remontant l'une après l'autre les pièces et les attelages en fuite, l'escadron passa, comme un soc qui eût versé chevaux et canons dans la gorge.

Mieux valait ne pas regarder. D'ailleurs, en avait-on le temps ? Jamais pareille frénésie. Des deux côtés du chemin de montagne, sous les couverts, on sentait que les Allemands étaient dépassés avant de s'être rendu compte, et d'avoir pu se ressaisir. La radio confirmait l'étourdissement. Derrière la pointe des chars, les prisonniers effarés débouchaient des fourrés, jetant casques et armes, longeaient mains à la nuque les half-tracks de l'infanterie, grossissaient, se joignaient comme les eaux des crues, jusqu'aux appuis qui pouvaient enfin les ramasser et les parquer. Mais la pointe poussait, jouant sur le saisissement. Y avait-il encore une âme pour trouver que la guerre traînait, penser à la fatigue ?

Lafrimbolle, on avait enlevé Lafrimbolle, le pays dont le nom mettait les hommes en joie. Garcia hésitait entre dire des fariboles et chanter à tue-tête « Les fraises, les framboises ». Ça se valait comme plaisanterie, et le mécano-boxeur de Casa avait retrouvé pour un jour sa verve et son humeur. On avait passé Lafrimbolle, Saint-Quirin, Sitifort, Hazelbourg, Dabo — on devait trouver à Saverne l'ordre allemand de défendre Dabo, un peu tard ! — on avait descendu les lacets de Birkenwald, la route touristique que le guide Michelin indique en jaune et vert « pittoresque », avec des soleils bleus pour les points de vue. Mais, en fait de soleil, il pleuvait. Au carrefour est de Saverne, position-clef tournée, la colonne faisait sa jonction avec celle du nord.

VIII

— Voilà, montrait Beaugency, sur la carte étendue en travers de sa Jeep. Les Boches ont l'intention de contre-attaquer, bien sûr. Il s'agit de ne pas leur en laisser le temps. Ni celui d'organiser la défense de Strasbourg, qu'ils ne peuvent pas croire encore menacé. On fonce !...

Le capitaine regarda sa montre :

— Départ en ligne, à sept heures quinze. Nous fonçons par Brumath. Sans reconnaître, sans détruire, et sans faire de prisonniers. Direction : Strasbourg, le pont de Kehl.

— Et l'Allemagne ?

— Et l'Allemagne !

Cette fois, l'ancien instructeur de Saint-Cyr avait parlé le langage qui convenait au cœur du Reître. Cette fois, plus d'humeur de la part de Bussières. Malgré la pluie, la journée était, au demeurant, trop belle. Pour tous les Bussières d'antan, sur la route du Rhin, le cadet venait d'être admis à l'honneur d'aller en tête : « Le peloton Bussières ouvrira la route ». Autre faveur : à bord de son half-track, Lemoine allait suivre, accompagner la charge. Vainement, Borelli avait sollicité de marcher à la pointe du peloton. Il grognait : ce n'était pas là place du lieutenant, un jour pareil. Le char de tête risquait trop.

Mais déjà, Bussières faisait signe du bras :

— En route !

Pesamment, avec des geignements de monstre, le *Rezonville II* déboucha sur la rue, devant le panneau qui indiquait : « Brumath 15 kilomètres. Strasbourg 35 ».

— La panique, vous entendez, il faut leur coller la panique !

Seule la pluie gâchait la joie des hommes. Le lever du jour en effet avait été marqué par un redoublement de l'averse. Dommage pour l'entrée triomphale à Strasbourg, pour la fin de la guerre. Aussi n'entendait-on pas un chant dans les chars. Bretagne arma sa mitrailleuse. Elle percutait normalement. Dans son trou d'aide-conducteur, Maréchal en fit autant de sa mitrailleuse de capot. Car les deux armes allaient avoir leur jour.

— Ça va ?

— Très bien.

— Tu vas pouvoir faucher ! fit Bussières au paysan.

Sous l'ondée qui ruisselait dans le cou et les jambes des hommes, le *Rezonville II* roula la route luisante tendue entre les champs noyés et les villages, le long des brumes du canal. Inutile de consulter la carte. La piste goudronnée courait droit vers Strasbourg, comme le miroir du canal entre les herbes mortes.

Tourné vers le Sherman, un panneau de signalisation, au haut d'une montée, semblait attendre.

— Hochfelden ! cria Garcia, ralenti par la rampe.

Dans la seconde, Bussières vit le panneau, et son fantôme gris de pluie, disparaître, comme soufflé.

— Antichar à gauche !

— Vu, répondit Garcia qui ne pouvait pas supporter de ne pas être le premier à apercevoir.

Mais il était trop tard. Le Sherman ralenti faisait proie.

— Nous y sommes ! gémit Bretagne.

Un choc ébranlait en effet le blindage, avec une lueur aveuglante d'éclair. Bretagne hurla.

— Eh bien quoi, qu'est-ce que tu gueules ? Tu n'as rien !

Le *Rezonville II* continuait à rouler, et dévalant la côte, prenait de la vitesse, cependant que le grondement du moteur de l'antichar inaperçu s'éloignait, brouillé par l'averse. Bussières bondit au tourelleau. Sur la plate-forme arrière du char, là où le projectile avait frappé, tout était en miettes, paquetages, rations. Et l'accordéon de Garcia avait rendu l'âme, à deux doigts des réservoirs de gazoil. Heureusement que « l'aspi » n'était pas monté en croupe pour la charge !

— Tu l'as pris, à présent, ton 88 — fit Bussières au paysan Bretagne — et j'espère que tu vas nous foutre la paix ?

L'antichar invisible, qui avait tiré de son nuage de pluie, fut sans doute le seul à comprendre l'événement, et que c'étaient des chars français qui fonçaient sur Strasbourg. Car le *Rezonville II* réveilla alors un pays surpris en pleine quiétude, et dans ses habitudes du matin. Un jour aussi pluvieux, on s'était levé tard, à Mommenheim. A la sortie du bourg, un camion-citerne allemand, à peine dégourdi, et perdant encore sa fumée d'huile du départ, hésitait entre la route de Brumath et celle d'Haguenau.

La belle cible !

— A toi, Mailly !

Dans sa lunette, l'étudiant savoura la proie, un dixième de seconde, puis il pressa sur sa pédale, avec ce plaisir qu'il n'aurait jamais confessé. Bruit sourd de l'explosif.

— Allumé !

Sous la pluie volatilisée, le camion-citerne vomissait un énorme panache de flammes.

Le Sherman roulait à trente milles.

Plus on avançait vers Strasbourg, plus les voitures se pressaient, calfeutrées, assourdies, glaces embrumées par la pluie, et s'offraient, ignorantes du drame. Miracle : la route n'avait pas sauté aux fossés antichars.

A l'approche du *Rezonville II*, une fourragère archaïque, menée par une vieille tête de lard de 14, s'emballa. Le charretier au calot vert tirait à pleins bras sur ses rênes.

— Aide-le à freiner !

Déjà Maréchal fauchait aux jambes l'attelage. On vit une seconde, avant de le doubler, l'homme à tête de lard, le vieux, tenir de ses deux poings ses bêtes agenouillées.

— Une autre fois, tu n'y toucheras pas, protesta Bussières.

Mais la tentation était forte pour le mitrailleur tapi dans le naseau du monstre et vers qui venait le ruban luisant et noir, avec ses proies : voitures, sidecars, camions. Un motocycliste casqué, et raide déjà comme un mort, dérapa sur une embardée. Il vola par-dessus son phare, et vint plonger en contre-bas, dans la flaque jaune d'un labour.

Les villages qui, dans leurs cheminées, ou le ruissellement de leurs gouttières, entendaient le grondement montant des chars, devaient croire à une arrivée de Panther ou de Tigres. Par delà les taillis dénudés de l'Herrenwald,

d'où s'enlevèrent des bandes lourdes de corbeaux, la route dévala sur Strasbourg, toute droite. Le *Rezonville II* avait distancé le *Reichshoffen* de Borelli. Seul suivait à présent le half-track de Lemoine. « L'aspi », redoutant le piège final, n'avait plus qu'une idée, passer devant, couvrir Bussières. A plusieurs reprises, il avait demandé la route. Mais s'il avait tenté de doubler, le Reître, un jour pareil, l'aurait balancé au fossé.

Le Sherman roulant en bolide crevait les barricades de bûches. Depuis le coup manqué de l'antichar fantôme, les 88 paraissaient conjurés. Seule, une mitrailleuse lourde, à l'angle d'un boqueteau, réalisa, et lâcha sa bordée impuissante. Il aurait fallu des bazookas. On délirait à bord du *Rezonville II* lancé à tombeau ouvert, et sans se soucier du tombeau. Pris d'une espèce de saoulerie, l'inoffensif Maréchal criblait tout ce qui arrivait sur lui à hauteur d'homme, par giclées de balles traçantes, et, à ses pieds, les bandes de deux cent cinquante cartouches tombaient. Bretagne achevait les victimes, les roulait aux fossés noyés, et, lui aussi, commençait à se faire la main. Ce n'était pas plaisir de tuer, mais, seulement, d'abattre.

Rentrant de sa promenade à cheval, un officier allemand déboucha d'une sente en forêt, et, saisi, ramassa ses rênes. Quel drôle de type de char ? Telle dut être sa dernière pensée. Il salua, cassé en deux comme il l'aurait été par un coup de sabre de Morsbronn, et s'affala, pesamment, sur le lit de feuilles pourries. Son cheval, étriers ballants, prit le galop vers l'abri du taillis. Bretagne l'observa une seconde, puis lui fit grâce : plutôt qu'un cheval d'armes, c'était une bête pour les labours. L'heure de Bretagne allait d'ailleurs venir, avec les types des fenêtres.

— La flèche de Strasbourg ! annonçait en effet Garcia.

— Tu rêves !

— Il se croit à la Tour Eiffel !

Possédé par le transport de l'équipage, Garcia, lui qui ne pouvait pas tirer, accélérait. Il lui semblait porter à bout de bras l'engin puissant, dont les hurlements de bête de proie ébranlaient les blindages.

— La flèche ! répéta-t-il comme l'averse cessait.

Garcia s'était juré de la voir le premier. Cette fois, il avait raison. Le flèche grise pointait des brumes couchées de la pluie.

IX

A travers la ville effarée, sous la nouvelle averse, la charge passait, roulant sa stupeur et ses morts.

Pour ne pas se faire éclabousser — mais quel singulier type de char, un modèle nouveau sans doute ? — les feldgrau aux serviettes de cuir se rangeaient sous les portes cochères. Mais la rafale de mitrailleuse avait tôt fait de les renseigner, et, déjà, le grand cri courait en avant du char, arrêtant les gens qui s'apprêtaient à déboucher au coin des rues, les voitures saisies, les watmen des tramways chargés de ménagères, et d'où les voyageurs se décrochaient pour fuir.

Une ordonnance obèse, ses deux cabas au bout des bras, parut. Et ses yeux s'écarquillèrent sous ses verres.

— Laisse-le, celui-là ! ordonna Bussières.

Mais la mitrailleuse de capot avait cueilli l'obèse comme un gros fruit, et déjà il s'affalait le long du mur. Des cabas effondrés, des pommes jaunes s'échappèrent, roulèrent au ruisseau. Un chien de chasse famélique se précipita, museau bas.

— Laisse au moins le clebs ! hurla Bussières, désespéré, et pensant cette fois à « Perdrix ».

Et le chien épargné se mit à fouiller le fond du cabas. Bussières aurait voulu discriminer, gracier l'inoffensif, désigner l'adversaire à abattre. Mais le moyen !

Cependant, Lemoine, qui venait de buter sur un embouteillage, rejoignait, et s'inquiétait de voir le Reître jailli de son tourelleau comme diable hors de sa boîte, et hurlant ses ordres dans la pluie. Une grenade balancée de quelque fenêtre, et c'en était fait.

— Rentre toi !

— Toi, tu m'emm... !

Bretagne se chargeait des fenêtres. Son tour était venu. La mitrailleuse haute, il se mit à arroser au passage tout volet qui faisait mine de s'ouvrir, et les vitres où passaient des ombres.

Car, avec le grondement retentissant du char, le cri courait, avertissant les Allemands par les couloirs, les cages d'escalier, les portes : « Les chars français ! ». Tandis que les autres essayaient de fuir par les cours, des casquettes plates incrédules entrebâillaient leur volets, se penchaient.

Derrière un balcon d'angle que le Sherman allait tourner, un Fritz apparut, une grenade au poing, sur un fond de papier à fleurs.

— Attention, Bretagne !

Mais c'était le jour du paysan. Et Bretagne n'avait pas à être averti, pas plus que Garcia. Cueilli au vol, le Fritz plia comme un chiffon, sur l'appui du balcon, et lâcha sa grenade.

— Bien, mon fils !

Tremblaient les pavés et les vitres.

— Et laissez-moi les pauvres types ! répétait le Reître.

Mais la Mercédès noire surprise devant le grand portail d'un hôtel bourgeois se préparait évidemment à fuir. Un officier venait de s'y engouffrer avec une valise, et le chauffeur, un blondasse à la nuque grasse, regardait en arrière pour s'assurer, avant de démarrer, que son maître était installé. L'officier, un colonel à monocle dans lequel Bussières crut reconnaître son sosie de l'embuscade du djebel, se retourna lui aussi une seconde, comme s'il eût voulu mesurer la distance.

— Vas-y, ordonna lui-même Bussières.

Et, sur la rafale de Maréchal, la Mercédès alla crever la devanture du fleuriste. Le vrai reître avait trouvé son Walhalla.

■ ■

La colonne, cependant, avait rejoint les éléments de tête, et maintenant, chargeait par plusieurs rues. Un capitaine ami de Beaugency arrivait devant le Kaiserspalast, envoyait un coup de semonce par les fenêtres du premier, grimpait l'escalier quatre à quatre, et, forçant lui-même l'entrée du grand

salon, n'y trouvait que les secrétaires, et les machines arrêtées. Les officiers étaient descendus dans les caves. Devant l'ultimatum du capitaine, le chef d'état-major demandait à voir, et s'avançait au balcon du palais.

De l'autre côté de la place, sur le pavé mouillé, trois half-tracks seulement, trois maigres half-tracks ruisselants.

— Ce n'est tout de même pas assez...

Et il se contentait de se constituer tout seul prisonnier.

Pendant ce temps, Bussières poursuivait sa ruée vers les ponts. Ordre de la Jeep frénétique :

« Foncer plein pot sur le pont du Petit Rhin, et sans se laisser arrêter par les tirs ! »

Mais qui pensait à s'arrêter. Pas même Bretagne !

— Nous passons ! hurlait le Reître à Lemoine, de sa grosse voix enrouée par la pluie.

— On entre en Allemagne, quoi ?

— Et raide comme balle !

Une émotion inimaginée étreignait Bussières. Jamais son monocle n'avait autant de fois sauté. Il le rattrapait au vol, le revissait sous son orbite. Passer le Rhin près d'un siècle et demi après Hoche et Marceau, et franchir au galop les Portes Germaniques, quelle épopée !

Mais le peloton n'allait plus en tête. Maudit par les blasphèmes de Bussières, et jusqu'à son ascendance maternelle, un autre officier était passé en pointe, et déjà, de la rue où il venait de s'engager avec ses chars, devait apercevoir le vide que font au bout des avenues les fleuves.

On n'avançait plus.

— Et bien quoi ? invectiva Bussières.

— On aurait dû rester en tête.

— Pourquoi eux ?

Lemoine avait profité de l'arrêt pour passer avec son half-track, et couvrir le *Rezonville II* : son idée fixe.

— Qu'est-ce que tu fous ?

Mais, sans plus se soucier de la protestation furieuse de Bussières, Lemoine sauta à terre, avec son casque d'oreillard, pour aller voir.

— Il y a du dur devant, annonçait une voix.

— Fini, fit « l'aspi », revenant.

— Quoi fini ? s'emporta le Reître.

— Le rush. L'entrée en Allemagne. C'est raté.

Soutenue par mortiers, par artillerie, la résistance allemande en effet s'organisait, tandis qu'au pont de Kehl, en avant, les postes ressaisis mitraillaient à vue les fuyards.

— En route !

Bussières voulait être de la partie. Serait-ce en vain qu'il aurait chargé jusqu'au Rhin ?

Le *Rezonville II* venait de se remettre en marche, et de doubler le half-track de Lemoine, lorsque le porteur de bazooka s'avança vers le soupirail en pan coupé de la boulangerie, fait pour le piège. Il épaula à loisir son arme

pesante. C'était le porteur de bazooka que les hommes du char avaient redouté, attendu à chaque pas de leur chemin, à chaque angle de maison, chaque pont : celui qu'on ne verrait pas assez tôt, contre lequel il serait trop tard pour se garder par une marche arrière.

Une explosion. Un nuage.

Touché à mort, le *Rezonville II* alla s'échouer, perdant son sang, dans la clôture de parpaings.

— Le salaud !

— Laisse-le moi !

Par le soupirail, deux grenadiers venaient d'abattre à bout portant le porteur de bazooka, le suicidaire.

Le lieutenant Lemoine, cependant, appelait :

— Aidez-moi, nom de Dieu !

— Aidez, au lieu de gueuler, répéta Mailly, sortant de l'épave, sa mèche jaune sur sa joue ensanglantée.

— Le lieutenant d'abord !

— Soulève-le...

En vain, sous la stupeur du choc qui répandait dans son corps recroquevillé sa chaleur sournoise, Bussières essaya de protester. Pourquoi lui ?

— Occupez-vous de...

Tiré sur le trottoir mouillé, il revit, tout près de ses yeux, les lunettes de « l'aspi », ses grandes oreilles de chien encore mangées par les engelures.

— C'est toi, « l'aspi »...

— Ne bouge pas, mon vieux.

Fouillant de la main le blouson, le ventre du blessé, Lemoine interrogeait Mailly du regard. La chaleur ignoble de l'hémorragie n'empêcha pas Bussières de surprendre leur dialogue muet, leur angoisse.

— Qu'est-ce que vous avez à vous regarder, tous les deux... Voulez-vous me foutre la paix...

— Oui, oui, ne bouge pas.

— Voyez ce que devient Garcia... Qu'est-ce qu'il a, Garcia ? Il saignait tant... Et Bretagne ?

Bretagne était aux mains de deux hommes du Tchad, et se plaignait comme il n'est pas permis de se plaindre.

— Un toubib ?

— Il vient.

Dans sa brume, Bussières se souvint du toubib qu'attendait Rabah à l'agonie, et qui était là-haut, tout au haut du djebel.

Garcia était encore « à son volant ». Mais il y penchait un peu trop la tête, et un large bandeau de sang soutenait son menton de cire.

— Garcia, mon vieux ?

— Laisse-le. Tu ne vois pas qu'il passe ?

Aidé par des biffins, Maréchal descendait de son trou :

— C'est la patte.

Sous le feu des mortiers, des hommes, avec des cris de manœuvre, tiraient le *Reichshoffen* déchenillé.

QUATRIÈME PARTIE

I

Le blessé intraitable n'avait pas cessé d'envoyer les gens au diable, brancardiers, toubibs de ramassage, conductrice de l'ambulance et chirurgiens. C'était sa manière de se défendre et de souffrir. Même à l'article de la mort, le soir de sa « réanimation », il avait trouvé assez de force pour sortir le petit Jésuite à barbe blonde, qui s'était mis en tête de le préparer à bien mourir. Bussières n'avait nullement l'intention de mourir, pas même ce soir-là, où voulait l'emporter la gangrène. L'enfant à la barbe postiche, et qui affectait des rudesses de soldat, était mal fait pour prendre en charge une âme de Bussières, et la recommander à Dieu. Mais surtout le Reître savait que son jour ne viendrait qu'au temps des Invalides, à l'âge où la croix de guerre de 40 ferait l'effet d'une médaille de Crimée, qu'il était destiné à vieillir sous un harnais de cicatrices.

A dire vrai, il avait bien failli passer dans les Jambes de Bois avant le nombre accoutumé de campagnes et d'années de services. Mais à coups d'opérations et de pénicilline américaine, il s'en était tiré, et malgré l'immobilité à laquelle le condamnait sa jambe émiettée par la mitraille du bazooka — le ventre avait vite guéri — il se plaisait à répéter à l'abbé qui avait pris la relève du moine-soldat, et qui venait le relancer dans sa chambre du Val de Grâce :

— Vous voyez bien, l'abbé, que je n'avais pas besoin de l'extrême-onction?

Pas plus que d'oraison, allait-il finir par ajouter, lorsqu'il serait à bout de patience. Dans son lit d'hôpital, Bussières en effet pensait à cette vie. Il avait en effet appris à se soucier de ses hommes, de l'épreuve dans laquelle ils étaient engagés, et qui menaçait de durer, et du sort qui les attendait. Le soir de sa résurrection, sa première question avait été pour demander ce qu'était devenu l'équipage du char. Mailly, assez choqué, était indemne. Maréchal n'avait eu qu'une blessure superficielle, et n'avait même pas été évacué. Bretagne, qui n'avait cessé d'appeler le 88, et puis l'éclat de bazooka, avait fini par être servi. Pas méchamment : quelques éclats dans le gras de la cuisse et du dos. Garcia au contraire avait donné des inquiétudes, et si graves qu'on avait d'abord éludé toute question à son sujet. Bussières avait alors connu l'impuissante révolte : Rabah, Passereau, Garcia, la mesure était comble. La mitraille sourde du bazooka, juste capable de déchirer un cuir de Reître, avait eu beau jeu avec le boxeur trompe-l'œil, jouet à filles, et miné par les fièvres. Mais enfin, Garcia avait paru sauvé. Dès que la fièvre lui avait rendu sa lucidité, il avait demandé lui aussi des nouvelles du lieutenant dont le nom revenait toujours dans son délire. Ainsi, chef et fidèle, ils étaient quittes.

Bien mieux, ils étaient sous le même toit, le dôme à la Gloire dorée. Mais Garcia était au quartier des hommes, des fiévreux. Il avait été touché au poumon, son point faible. Sa blessure en effet avait fait découvrir qu'il était fragile de la poitrine. A présent, les médecins lui faisaient des ponctions destinées à résorber l'hématome pulmonaire consécutif à sa blessure. Et Bus-

sières se réjouissait de le savoir près de lui, dans la chaleur de serre. Mais il aurait voulu partager sa chambre avec Garcia plutôt qu'avec les inconnus qui s'étaient succédé autour de lui depuis son arrivée au Val. L'habitude de la vie en commun avait d'ailleurs tracé chez l'ancien solitaire :

— Pourquoi des chambres d'officiers ? C'est absurde, toubib.

Bussières ne cessait pas de faire prendre des nouvelles de son protégé, de s'inquiéter de la façon dont il était traité, et de consulter des civils sur l'efficacité des soins qu'il recevait. Bien plus, il parlait de monter voir son malade aux fiévreux.

— Dites-lui donc que son Garcia descendra sans doute le visiter avant qu'il puisse lui-même s'aventurer dans l'escalier, faisait répondre le chef de service.

II

Garcia en effet avait été le premier à pouvoir quitter la chambre, et il descendait tous les jours, au début de l'après-midi. Si le lieutenant n'avait pas de visites, ils jouaient une belote, ou restaient à parler des camarades. Bretagne avait déjà fini sa convalescence, et, écrivait-il, quitté à jamais son pays. Le remplaçant de Garcia aux commandes du *Rezonville III* paraissait être le favori du nouveau lieutenant. Mais ni Mailly ni Maréchal ne pouvaient le supporter. Dans leurs lettres, ils l'appelaient toujours le Moco.

Bussières devait aux visites de sa tante Marie de pouvoir gâter Garcia. La vieille dame à liséré blanc, qui passait l'hiver à Paris et y endurait le froid malgré son angine de poitrine, apportait à son neveu du vin et des gâteaux, et profitait de l'occasion pour extorquer des consultations gratuites aux médecins du service, sous couleur de les interroger sur l'état du convalescent. Geneviève aussi était une visiteuse assidue. Elle s'était mise à craindre pour son fiancé, qui se plaignait de l'hiver alsacien. Depuis Strasbourg, Mailly semblait avoir considérablement vieilli. Découragé par la longueur de la guerre, il parlait de ne pas reprendre ses études, et, à la fin des hostilités, de partir avec Geneviève pour l'A.O.F.

Dans sa chambre du Val, Bussières se sentait aussi isolé qu'à son premier séjour. Vers le début de mars seulement, la providence lui amena enfin un voisin de lit, artilleur polytechnicien, capable de supporter ses humeurs, et de l'accompagner dans ses essais de béquillard. Si le temps était beau, et pour la plus grande jalousie de Garcia, ils allaient s'asseoir au Luxembourg, comme deux vétérans de Solférino. Qui eût dit que, sous les mêmes arbres, Mailly avait abattu au canon un Panther ? Déjà la guerre était loin.

— Un an encore, et tout sera oublié, prophétisait Bussières.

— Oublié ? Mais l'Allemagne ?

— Elle sera en miettes, bien sûr.

— Et la France ?

— Eh bien, la France sera sauvée.

— Mais à l'intérieur, je veux dire. Quel sera son sort politique ?

— Moi, peu m'importe. Je sers.

Le polytechnicien restait abasourdi. Quant à Bussières, il avait assez d'en-

tendre autour de lui les gens débattre, se diviser. Plus que jamais il voulait, pour son compte, ignorer les luttes partisanes, leurs espoirs, pousser jusqu'à son terme, envers la seule France, son amère fidélité.

■ ■

Dès que ses camarades de chambre furent sortis, Bussières donna un tour de clef à la porte. Depuis longtemps, qu'il le voulût ou non, il avait poursuivi sa métamorphose. Il ne portait plus ni éperons, ni bottes, ni culotte de cheval, ni dolman corseté. Il avait abdiqué l'insolence de la cravache. Peut-être ne serait-il plus, au bout du compte, qu'un boîteux. Restaient l'estafilade, et le monocle, qui à lui seul pesait si fort, donnait la morgue. L'estafilade était ineffaçable. Mais le monocle pouvait à son tour disparaître. Le convalescent alla à la fenêtre où il avait accroché sa glace pour se raser, et, enlevant son verre, le remplaça par une paire de lunettes qu'il avait achetée la veille. Le résultat serait le même pour les yeux. Or l'homme qui apparut dans le miroir avait un faux air de Lemoine, d'intellectuel raté.

Mais on frappa, et vite Bussières ôta ses lunettes, et vissa son monocle. Ses mains avaient décidé elles-mêmes.

— Vous vous cloîtrez ? disait la voix de Geneviève.

La surprise devait tracer. Car Genevière était accompagnée de Régine, Régine Guillaume, la fille du colon du bled de Chellala, ambulancière à la 1re D.F.L., et près de repartir pour le front. Or la visite n'avait pas tourné au mieux. Régine en effet avait eu la mauvaise idée de rappeler ses discussions avec l'homme des dragonnades, et d'ajouter : « Mais j'étais sûre de lui ». Il ne fallait pas se dire sûre de Bussières. Lorsque Geneviève avait entrepris l'éloge de Régine — une femme exemplaire, telle que le soldat aurait pu la rêver — il était bien trop tard. L'ambulancière était déjà loin.

Le Reître noyait son cafard dans un bar des Champs-Elysées. Deux consommateurs jouaient un poker d'as comme dans l'autre vie.

— Tu sais que Régine est partie ? fit l'un d'eux.

— Régine Guillaume ?

— Tu en connais une autre qui soit jolie ?

Il n'en fallut pas davantage pour basculer, d'un coup, tout le poids d'humeur de Bussières. Que faisaient là les deux joueurs de poker ? Et tous les gigolos à crête qui sortaient du dancing, en s'essuyant le front avec leurs pochettes de soie ? Ils étaient pourtant du même âge que Lemoine, ou Mailly, ou Garcia, ou Maréchal, que les morts tirés sur la route, et qui ne gênaient plus. Pensaient-ils seulement à la guerre qui continuait, à ceux qu'elle usait, vieillissait, retenait prisonniers, les hommes sans relève, et qui étaient les seuls à payer ? La veille encore, étant allé au Ministère de l'Education Nationale tenter une démarche en faveur de Lemoine, Bussières s'était heurté au formalisme révoltant, qui ne tenait aucun compte du sacrifice. L'instituteur Lemoine aurait voulu être nommé à Paris, après la guerre ? On regrettait : il n'était même pas licencié.

Vidant verre sur verre, Bussières se mit à invectiver le barman :

— Et tu crois, toi, mon petit gars, que nos types vont continuer longtemps encore à se faire démolir pour tes clients, pour qu'ils viennent ici siffler tes cocktails, et jouer leur poker d'as ?

Comment calmer la violence du Reître ? Le scandale augmentait. Lorsque Bussières ouvrait sa grande gueule, on était bien forcé d'entendre. Et on ne pouvait tout de même pas appeler la police pour jeter dehors un officier de chez Leclerc.

Dans son lit du Val, sous les brumes du mal aux cheveux, Bussières essayait de reconstituer la fin de la soirée, la bagarre du restaurant avec le zazou de la même graine que ceux du bar. Le toubib du soir était là :

— Rien. Non il ne s'est rien passé... Mais l'air de Paris ne vous vaut rien. Maintenant que vous n'avez plus de mécanothérapie à faire, vous devriez partir en convalescence.

III

Bussières cette fois était venu en convalescence chez sa tante Marie, comme jadis au temps de ses vacances. Mais il supportait plus mal encore qu'autrefois la fadeur des terres de Touraine, et le zèle de la vieille dame à tenter de le marier. Sa jambe l'empêchait au reste de monter à cheval, de chasser. Il mangeait, buvait, et tombait de sommeil. Pourquoi sa tante, avant de rendre son âme de dévote, s'obstinait-elle à lui découvrir une épouse ? N'avait-il pas une famille ? Garcia lui aussi allait venir en convalescence dans la vieille maison tourangelle. Mailly et Geneviève parlaient de se marier si la guerre se prolongeait, et Bussières devait être leur témoin. De même, il devait être le parrain du garçon que Lemoine attendait au début de l'été. Pour le moment, il avait hâte d'aller rejoindre tout son monde, et son *Rezonville* en train de se faire la main sur les Boches de Royan, avant la ruée aux ponts du Rhin. Déjà Beaugency annonçait la charge, et, dans les bois qui entouraient les vignes, le guerrier croyait entendre l'émouvant roulement des chars, leur rumeur. Une fois encore, la dernière peut-être, il lui serait donné d'écouter ses voix.

Bussières en effet connut sa récompense. Car il passa le pont de Kehl, qui lui avait été, au dernier moment, refusé. Cette fois, il franchissait le fleuve terme. A bord du nouveau *Rezonville*, le *Rezonville III*, un magnifique Sherman à essence, avec moteurs en v et 76 long, qui aurait fait l'orgueil de Garcia. Mais Garcia était exclu de la gloire du dernier jour. Au delà du Rhin, la Jeep de Beaugency, découplée, lançait ses appels et ses ordres. Elle avait la voix de héraut d'armes de Beaugency : « Campagne d'Allemagne, d'Autriche peut-être ! Vous entendez les clairons d'Ulm ? » Clairons d'Ulm, trompettes de la Cavalerie de la Garde à Wagram, Bussières les entendait, certes, au tourelleau de son Sherman. Pour la première fois, il n'était pas exaspéré par les paroles historiques de Beaugency, il lui pardonnait ses grandeurs. Car l'horizon, jusque-là borné par des noms douloureux, Sedan ou Reichshoffen, s'élargissait vers les espaces où les aigles avaient plané.

— Mets les gaz, le Moco !

Le nouveau conducteur du *Rezonville* triomphant, pavoisé de ses sept cercles blancs, ne répondait pas aux lazzis des Jeeps qui remontaient la file, et lançaient aux chars grondants leur rendez-vous :

— A Berchtesgaden !

— Au Nid d'Aigle !

On marchait face aux Alpes, dans les rafales de la neige tardive, et, déjà, le réduit autrichien paraissait forcé. Sans doute vivait-on les dernières heures de la guerre qui avait compté pour une vie. Aussi l'équipage oubliait-il ses peines. Cependant, personne ne chantait à bord du char lâché sur la voie triomphale. Garcia n'était plus là pour lancer les refrains de route. Bretagne détonait, et Maréchal était sans voix. Le Moco, dont la verve avait pourtant fait les beaux jours de son tank-destroyer d'origine, ne se sentait pas à son aise devant le lieutenant aux yeux duquel seuls devaient exister les anciens du bord, ceux de l'équipe. Il avait cru se faire admettre en accrochant derrière lui une petite photo de Garcia : ainsi le titulaire semblait présent. Mais Bussières n'avait guère goûté le geste, qui lui rappelait trop les photographies memento des tombes de soldats, dans les cimetières bavarois.

— Veux-tu m'enlever ça ?

Mailly ne chantait pas davantage. Le nouveau démarrage l'avait cependant arraché à son amertume. Et comme il l'avait appris, malgré tout, le plaisir de tuer au canon, et de faire sauter les hommes comme des mottes, il guettait une dernière fois, aux coupures des ponts, l'automoteur qui s'acharnait et devenait sa proie. Un seul obus — le tireur était parvenu à sa meilleure forme — et l'automoteur s'enveloppait de flammes.

— Allumé !

Le Danube passé entre Ulm et Ratisbonne, l'escadron, tel un escadron de cavalerie de Bessières ou de Ney, franchit la Lech, et arriva sur la Saalach, face à Berchtesgaden, et au Nid d'Aigle d'où le malheur avait fondu. Du sud au nord, le monstrueux vaisseau craquait et s'entr'ouvrait, avec des grondements d'abime. Comme des laves libérées, les populations descendaient les routes : Allemands désarmés et les mains à la nuque, conduits par leurs officiers vers les camps où ils trouveraient la fin de leurs gloires, prisonniers français, polonais, russes ou yougoslaves en marche vers la liberté, travailleurs, déportés libérés de leurs chaînes et de leurs chantiers de forçats. Un immense espoir portait cette foule.

— La voilà, notre récompense, fit Lemoine, les larmes aux yeux.

Car « l'aspi » était là, avec le sentiment que, depuis la journée du Bois Moulin, son calvaire avait enfin servi à quelque chose, qu'il avait affranchi l'univers de la guerre. Au défilé de la Saalach, on eut pourtant encore besoin de lui, et de ses fantassins qui, du Tchad, ne conservaient plus que le nom emblème. Apppuyés par l'artillerie, ils se battirent une journée, puis disparurent vers Lofer, où Kesselring avait encore son P.C. Ainsi Bussières fut privé de la joie suprême d'entrer à Berchtesgaden avec son compagnon d'épreuves et de gloire. La petite ville bavaroise désormais passée à l'histoire était pavoisée de drapeaux blancs. La rumeur de ses trois torrents restait gaie, malgré le deuil et l'eau de neige, et Bussières eut le plaisir de prendre une caserne avec sa troupe rassemblée, toute pareille à la caserne du sud-ouest raflée en juin 40 par trois Boches en side-car.

Où étaient donc les fanatiques, les défenseurs du « réduit autrichien », les forcenés ? Vers le sud, les eaux vertes du Königsee invitaient au repos. Bussières connut pourtant encore le souci. Car il resta jusqu'à la nuit sans nouvelles de la compagnie que Lemoine avait emmenée vers Lofer. Son père lui avait raconté trop souvent l'histoire d'un camarade de Saumur tué à l'heure de l'armistice, en 18, et le sachant.

Or, vers neuf heures, on signala :

— Dernier engagement vers Lofer de la compagnie du R.M.T., qui fait cinq cents prisonniers, dont deux généraux. Un de nos officiers est manquant.

■ ■

« Capitulation générale de l'Allemagne. La capitulation générale de l'Allemagne vient d'être signée à Reims dans la nuit... »

Suivi par « l'aspi », rescapé de Lofer, Bussières traînait la patte sur les escarpements de rocher du Nid d'Aigle, entre les névés gris boueux qui gelaient le vent du sommet.

— C'est fini, cette fois, « l'aspi ».

— Oui.

Fatigue de la montée essoufflante et rude, ou de la guerre, les deux hommes étaient plus à court de mots que jamais.

— Pommery, ou Lanson ?

— Lanson.

Lemoine n'avait pas de préférence. Là-haut le nouveau maître de maison servait le champagne dans des verres aux initiales d'Adolf Hitler.

— Nous conjurons l'esprit du mal, fit « l'aspi », riant à demi.

— Tu en es bien sûr ?

Un immense drapeau tricolore drapait le mur de la terrasse, sous la garde d'un fantassin du Tchad debout auprès d'un projecteur monté pour l'illumination de la première nuit.

IV

— Tu as jeté un coup d'œil sur les listes ?

— Qu'est-ce que tu veux que j'y pige, moi ?

— C'est toi qui décides. Tu es le patron.

Avec un soin touchant, une obstination qu'il était impossible de décourager, Lemoine, au Centre de Waldsee, s'efforçait aussi bien de fournir à son ami Bussières des raisons de travailler, de poursuivre, que de donner à son école de cadres l'impulsion, la vie. Il venait ce jour-là de recevoir du Commandement des listes d'ouvrages classiques et modernes destinés à l'instruction des élèves du Centre et il les avait soumises à « son directeur ». Mais comment le Reître aurait-il choisi, ou même donné une opinion ?

— Passe du tabac, plutôt.

Et Bussières bourra sa pipe.

Mais Lemoine était tenace :

— Dis-moi. J'ai appris que des normaliens doivent venir dans la région. Ce serait intéressant de les avoir. Ils pourraient nous faire des cours ?

— C'est ton rayon.

Bussières n'en fut pas quitte pour si peu. Il dut conclure, approuver une liste d'ouvrages et le projet d'invitation aux normaliens, ainsi que la circulaire lancée par son adjoint aux universitaires et aux écrivains susceptibles de venir faire des conférences à Waldsee. Après quoi seulement il eut sa liberté, et put partir pour sa chasse au chamois du week-end, avec le majordome autrichien sorti d'un film viennois des temps du Prater.

Destin du nouvel âge, le romantique château de Waldsee abritait maintenant sous ses tours une école de cadres, confiée à la direction du « capitaine Bussières ». Car Bussières était capitaine. Un lieutenant aussi vieux avait enfin dû faire scandale, et, par ailleurs, le maître de Waldsee ne pouvait décemment pas avoir moins de trois galons. Le nouveau promu avait casé là tout son monde, et ainsi résolu la question du reclassement. N'ayant pas pu être nommé à Paris, l'ancien instituteur Lemoine, trop heureux de ne pas quitter son camarade et de trouver une audience plus mûre que ses gamins de l'école de Villejust, dirigeait les études du Centre. Il y attendait sa femme et son dernier né, dont Bussières était le parrain.

Mailly l'aidait dans ses fonctions nouvelles, avant de quitter l'armée pour l'A.O.F. avec sa fiancée Geneviève. Sur l'intervention de Bussières, en effet, le directeur de l'Ecole d'Outremer avait promis d'appeler l'étudiant à un poste d'administrateur colonial, sans que celui-ci ait besoin de reprendre ses études interrompues, ni même de passer un concours. Ainsi le volontariat de guerre de Mailly ne grèverait qu'au minimum son avenir. Et Bussières s'en réjouissait. Avant de s'embarquer avec Geneviève, qui allait de son côté poursuivre en A.O.F. ses travaux de parasitologie, l'étudiant devait l'épouser à Waldsee, où Bussières serait présent comme témoin, et où la fête aurait lieu en famille.

— On dansera, annonçait déjà Maréchal, devenu le maître des festivités.

Pour sa part, l'ex-employé de banque d'Alger avait bien l'intention de rengager. Tandis qu'il dirigeait l'organe du Centre, avec l'aide de Maleville, l'ancien typo, caricaturiste à ses heures, il achevait la mise au point du fameux Journal de Marche du *Rezonville*, illustré de cartes de sa main et de photographies. Maleville travaillait à l'illustration du bouquin et à la décoration des murs du bar-foyer. Ces jours-là, Bussières se préoccupait de la charge qui le représentait sous le harnais noir des reîtres de jadis.

— Si je mets la main dessus, je la fous au feu !

C'était, décidément, tout ce qu'il pouvait faire contre le nom qui l'avait poursuivi. Le philosophe Serres-Leroy, en attendant sa démobilisation, honorait le Centre de ses cours. Beaugency était parti pour l'Indochine, tandis que Borelli retournait chez ses Ajjer de Djanet, et Lacassagne, dans ses vignes de Mostaganem. Quant à Iglesias, il se préparait quelque part à aller prendre le maquis contre Franco.

■ ■

A son retour de la chasse au chamois, Bussières trouva la nouvelle qui menaçait depuis longtemps : sa tante Marie venait de succomber à une crise de son mal. Mais la première pensée de Bussières appelé à hériter ne fut pas pour lui. Au demeurant, un Lemoine, un Mailly, l'avaient suffisamment averti de la fragilité nouvelle des fortunes, et des situations acquises par les morts. Le capitaine, seigneur de Waldsee de par la décision des armes, pensa tout d'abord au malade dont il entendait l'accordéon pleurer une copla andalouse sous les tilleuls du bord du lac.

Car, en attendant de pouvoir régler leur sort de ses mains, il hébergeait déjà Garcia et le paysan Bretagne. Et Garcia tuait le temps à l'accordéon, un instrument tout neuf trouvé dans la salle de musique du château. Maintenant, Bussières était en mesure de décider. Il alla donc trouver Garcia

au bord du lac, dont la sécheresse de l'été avait élargi jusqu'aux arbres les plages brunes, et sans s'expliquer davantage :

— Eh bien c'est fait, fils. Tu vas avoir ta boutique d'ul... comment dis-tu ?

Garcia était vexé de devoir rappeler un mot espagnol, mais la joie était trop forte :

— D'ultramarinos, mon capitaine.

— Ah ! c'est vrai. Non non, ne me remercie pas. Pas encore. Quand j'irai te voir à Casa.

Garcia avait un jour avoué à son chef que, s'il en avait eu les moyens, maintenant que sa santé lui interdisait de reprendre son métier de mécanicien, il aurait acheté à Casa une petite boutique de primeurs, boutique que ses sœurs auraient tenue. C'était, par le miracle du chef de famille du *Rezonville*, chose faite. Bretagne arrivait.

— Et toi, vieux Bretagne, le fermage que tu cherchais...

— Mon lieu... mon capitaine ?

— Tu aimerais la Touraine ?

— La Touraine, c'est bon, c'est riche, mon capitaine.

— Tu monteras ce soir. Nous en reparlerons.

Mais déjà Bussières avait décidé d'installer le déraciné dans ses nouvelles propriétés, et de lui faire oublier son infortune.

Laissant les deux hommes sous le coup de l'événement, le maître de Waldsee se rendit au terrain d'entraînement des parachutistes, où les hommes dévalaient les roulettes, et couvraient les parcours d'assaut sous les barbelés, et les feux de mitrailleuse. Un planeur silencieux remontait sur le vent. Tant qu'il s'était agi de créer cette école de vol à voile et de parachutistes, ces classes où enseignaient à présent Mailly, Serres-Leroy, Lemoine, tant qu'il s'était agi de bâtir un foyer, un bar, une salle de conférences, Bussières avait pu s'illusionner lui-même, et croire à la parole de « l'aspi » :

— Tu vois, tu l'as trouvée, ta vocation.

Mais à présent, la vérité faisait surface. C'était tout juste si, parmi les lectures que Lemoine lui avait conseillées, Bussières avait pu lire, et de bout en bout d'ailleurs, « Guerre et Paix ». Encore était-ce pour des raisons d'officier subalterne et parce qu'il ressortait du livre de Tolstoï que les batailles telles qu'elles s'étaient passées n'avaient rien à voir avec les récits des historiens. Non, le fruste Bussières n'était pas né pour diriger une école de cadres. Inutile que « l'aspi », pour lui trouver une raison de vivre dans le temps de l'éternelle paix, s'acharnât à en faire un intellectuel, à l'adjoindre à son utopie de la nouvelle armée école.

Comme il passait avec Mailly sous les fenêtres de la classe de Lemoine, ils entendirent la voix de l'ancien instituteur conclure, après un exposé de la politique française à l'égard des Allemagnes :

— Si fort qu'il nous en coûte, il nous faut revenir à la politique de Richelieu, seul moyen de maintenir l'émiettement indispensable...

— Alors, toujours classique ? ironisa Mailly lorsque l'instituteur les eut rejoints.

— Pour ce qui est de l'Allemagne, toujours.

L'étudiant haussa les épaules :

— Comme s'il y avait encore une question allemande !

C'était l'un des sujets les plus aigres de leurs débats. D'après Lemoine, l'Allemagne écrasée, c'était la paix assurée pour mille ans. Avec le concours de la nouvelle Société des Nations, pour ce qui était de l'univers. Ainsi serait réalisé le rêve pour lequel l'instituteur de Villejust-en-Gâtinais avait pris les armes. Selon Mailly, au contraire, le problème de l'Allemagne était déjà aussi désuet que celui des V 1, et de la défense contre eux. Car la question était passée au plan cosmique, avec tête-à-tête des continents. De même, les armées devenaient d'un coup si surannées qu'il apparaissait dérisoire d'y consacrer encore de l'argent, des efforts.

La discussion revint sur ce sujet, qui tenait si fort au cœur de Lemoine.

— Tu devrais renvoyer tes élèves dans leurs foyers. Et quelle belle économie ! lui fit Mailly.

L'étudiant n'avait qu'à peine le ton de la plaisanterie, et Lemoine était particulièrement susceptible sur tout ce qui touchait son école, son œuvre.

Une fois de plus, Bussières dut intervenir et, appelant le philosophe :

— Serres-Leroy, mon vieux, venez les arbitrer. Ils sont comme chien et chat, ces deux-là !

Après le bridge du soir — Bussières chef de Centre avait dû transiger avec les usages — le maître de Waldsee s'assura que tout le monde était couché, et il sortit. La lune passait entre des nuages, et découvrait les masses des arbres. Le soldat avait, ici, fini sa tâche. Jusqu'à la ruine du Nid d'Aigle, les lacs germaniques étaient vaincus, et vaincues les maisons fructueuses, qui avaient laissé leurs fils partir à la conquête de la proie. La France était, une fois encore, sauvée.

Bussières avait rempli son devoir de chef, de compagnon, tel qu'il lui avait été peu à peu révélé. Il avait veillé sur ses fils, avait pourvu à leur salut autant qu'il était en lui, et sa conscience était tranquille. Mais, à présent, levait, avec le vent nocturne, l'ennui dont il avait reconnu les approches.

Soldat chez les hommes, avait dit de lui Lemoine, et justement. Mais, au bout de son voyage parmi les hommes, Bussières restait un soldat et les hommes restaient des hommes, avec leurs idées, leurs querelles, dont il avait souffert pour l'unité, pour l'esprit de l'armée. Même pour assurer l'entente, Bussières sentait lui échapper les pouvoirs que lui avait conférés en campagne son caractère, son personnage. L'équipe, à laquelle il avait tant cru, se dissociait avec la paix. Et lui, que savait-il, qu'aimait-il faire à part la guerre ? Or la lune portait, avec le vent des arbres, une rumeur : rumeur de galopade, de fers et d'armes au soleil, chant de spahis, et grondement de chars. Le chant de la cavalerie, venu d'ailleurs, de terres où s'offrait encore, pour un Bussières, la seule vie.

V

A bord du croiseur *Gloire*, son barda près de lui, et bourrant sa pipe, Bussières attendait le coup de sirène du départ.

Il s'embarquait pour l'Indochine, seul lieu du monde où l'on pouvait encore se battre pour la France. La dernière chance peut-être avant l'ins-

titution de l'éternelle paix, ou l'avènement de la guerre atomique qui disqualifierait le soldat. L'homme qui lui manquait pour ce départ, le seul qui l'eût suivi, était resté en terre normande. A l'instar de Passereau, Bussières aurait pu mourir en combattant. Cette fin eût signé sa carrière de soldat. « Tué sous Elchingen », pour lui, quelle belle épitaphe. Mais il se savait immortel jusqu'à l'heure de la bonne mort, et uniquement promis aux blessures. Aussi irait-il jusqu'au bout.

Autour de lui, les hommes qui embarquaient se bousculaient, jetaient à terre leurs bardas. Il reconnaissait avec joie l'odeur du soldat. En arrière, il n'y avait plus que la terre telle que se la disputent les hommes dans la paix. Bussières retournait à son destin, à sa vraie vie : celle qui l'attendait, à travers les rizières et les haies de bambous des vignettes anciennes, la vie élémentaire, et rude, et fraternelle, des guerriers.

JOSEPH PEYRÉ

FIN

CONVERGENCES INFLATIONNISTES

En dépit des discussions ou des démentis, il apparaît avec évidence que la France est en pleine évolution inflationniste. La dégradation monétaire se mesure avec rigueur au mouvement général des prix, et la hausse accélérée de ces derniers est un fait incontestable, sans que nous ayons à recourir à des statistiques pour nous en convaincre. L'expérience quotidienne de chacun suffit douloureusement à nous montrer la perte de valeur des francs que nous possédons ou que notre travail nous permet de gagner. Dès lors, les commentaires savants qui tendent à nous démontrer qu'il y aurait plutôt déflation qu'inflation, que l'accroissement des disponibilités monétaires serait proportionnellement inférieur à celui des prix, que la masse monétaire serait donc plutôt insuffisante qu'excessive, et qu'il faudrait normalement s'attendre à la mise en circulation de nouveaux billets pour répondre aux besoins du commerce, montrent simplement à quel degré de cynisme peuvent atteindre les sophismes auxquels conduit le goût impudent de la polémique.

De méritoires efforts ont endigué autant et aussi longtemps qu'il était possible les méfaits de la marée inflationniste. Le maniement du marché monétaire et l'expansion du crédit ont permis de canaliser vers les dépôts en banque les pouvoirs d'achat excédentaires déversés dans le pays, sans arriver toutefois à les stériliser complètement. Les derniers bilans de la Banque font craindre que la pression s'exerce maintenant plus directement sur l'émission même des billets. La circulation, qui était fin juillet de 613 milliards, atteignait, fin août, 633 et fin septembre 667,5 milliards, ayant donc augmenté de 54,5 milliards en deux mois, et s'élevait enfin à 681 milliards le 3 octobre. Il est tout à fait vain de se lamenter à cette occasion comme s'il s'agissait d'un événement imprévisible, et il serait d'autre part peu courageux de penser que tout est perdu parce que nous traversons une crise financière grave. Mieux vaut

reconnaître, parce que c'est la vérité, que nous voyons se réaliser aujourd'hui, avec une rigueur inflexible, les conséquences d'une politique dont il fallait montrer, comme cela a été fait ici même, qu'elle devait immanquablement les déterminer. Au surplus, une maladie monétaire, si les douleurs qu'elle entraîne sont profondes et générales, par contre, se guérit vite, et même relativement facilement dès que l'état économique dont elle est le reflet est redressé. C'est pourquoi il importe tant de s'efforcer de porter un jugement exact sur les causes présentes, actuelles, et toujours en vigueur, d'une situation dont nous sentons désormais l'immense gravité et dont nous devons tous vouloir que notre pays sorte avec le minimum de dommage.

La cause essentielle de l'inflation est généralement recherchée dans le déséquilibre budgétaire. Cette vue est toujours exacte, mais, tandis que jusqu'à ces derniers temps elle était suffisante, elle ne l'est plus actuellement. La monnaie est victime du déficit. Elle l'est aussi de l'interventionnisme étatiste. Dans les deux cas, la pression des Pouvoirs publics s'exerce de façon analogue, la monnaie servant à combler les lacunes d'une économie systématiquement désarticulée, et se perdant irrémédiablement dans les interstices ou les gouffres où on la jette.

***

Les dépenses budgétaires pour 1946 doivent, d'après les prévisions rectifiées en septembre, atteindre 582 milliards ; les recettes, qui s'élèveront à 372 milliards, laissent donc à couvrir un déficit de 210 milliards. En plus de cette somme, la trésorerie doit fournir 202 milliards pour la reconstruction, le déficit de la S.N.C.F. et les besoins des entreprises nationalisées. Il faut donc trouver dans l'année 412 milliards. Une partie proviendra de l'aliénation de nos avoirs étrangers, une autre d'emprunts intérieurs et extérieurs, et l'État repoussera certains paiements en remettant 70 milliards de traites à ses créanciers. Mais ces divers procédés, si graves soient-ils, ne suffiront pas à fournir les ressources nécessaires. Ainsi, non seulement l'État ne se contente pas de ses recettes ordinaires, mais, ce qui est un phénomène plus caractéristique encore, il a mis le pays dans une situation telle qu'il ne puisse pas lui emprunter le supplément dont il a besoin. Voilà le second terme du drame, d'où il résulte que les responsables du Gouvernement, tout en proclamant leur attachement verbal à la stabilité monétaire, se résolvent finalement à trouver dans l'inflation pure le solde des ressources nécessaires.

Le tableau le plus instructif qui se puisse graver dans les mémoires françaises est celui de l'augmentation du nombre des fonctionnaires, car enfin, il ne suffit pas de déplorer l'augmentation des charges publiques si on contribue à les accroître encore. L'effectif des fonctionnaires à la charge du budget général était, en 1936, de 697 000 ; cinq ans après, en 1941, il atteignait 798 000, c'est-à-dire qu'il avait augmenté de 100 000.

Cinq ans plus tard, en 1946, il s'élève à 1 115 000, présentant donc une augmentation nouvelle de 317 000, et au total une majoration de 60 p. 100 par rapport à l'avant-guerre. On doit insister sur le fait qu'il ne s'agit pas de l'armée, ni des services industriels de l'État, mais des organes civils normaux, lesquels foisonnent à plaisir, soit que l'on crée des branches entièrement nouvelles, soit que l'on déploie de façon démesurée des branches anciennes, comme le Ministère de l'Éducation nationale qui employait 117 500 personnes en 1936 et deux fois plus (exactement 223 500) en 1946.

La France sort appauvrie et meurtrie de la guerre. Elle a à faire face à un effort de reconstruction décisif pour refaire ce qui est détruit, rajeunir ou remplacer ce qui est vieilli, rattraper le retard que représentent des logements insuffisants, des vêtements élimés, des stocks nuls. Elle est contrainte de consommer peu, malgré la fringale dont elle souffre justement après des années de privations, tout en produisant davantage. Et, cependant, on assiste à ce phénomène paradoxal qu'au lieu de l'économie, l'État pratique le gaspillage des forces et des talents, utilisant 1 479 000 personnes pour l'administration centrale, départementale et communale d'un pays qui n'a pas 40 millions d'habitants, dont une large part sont des enfants et surtout, hélas, des vieillards. Cette effrayante proportion ne cesse d'augmenter, puisque le dernier collectif, celui de septembre 1946, crée encore plus de 15.000 emplois nouveaux. Tant que ce mouvement continuera, il sera vain de parler d'équilibre budgétaire et l'État mécontentera de plus en plus ses fonctionnaires, qu'il ne pourra payer qu'à des tarifs trop faibles, et encore en condamnant l'ensemble du pays aux pires aventures monétaires.

Les besoins de l'État ne tiennent d'ailleurs que partiellement aux charges normales qu'il doit assumer, et on sait toutes celles aussi hétéroclites qu'écrasantes qu'il ajoute à l'administration publique. La situation de l'industrie houillère est caractéristique. La plus récente augmentation des salaires représente 250 francs par tonne. Le Conseil des Charbonnages de France avait, bien entendu, affirmé que cette hausse serait entièrement absorbée par une augmentation du rendement, mais, comme il était prévisible, il n'en a rien été et les Charbonnages de France ont aujourd'hui un déficit de 5 milliards que l'on ne sait comment couvrir. Il est assez caractéristique du désordre économique de voir l'État intervenir tantôt pour enchérir les produits au delà de toutes proportions et tantôt, au contraire, pour les vendre systématiquement au-dessous du prix de revient. On a signalé qu'une bouteille de vin payée au producteur 42 francs était vendue 568 francs, l'État ayant pris pour sa part 303 francs. Dans les 20 francs payés par un consommateur pour un litre d'essence, le prélèvement de l'État représente 13 fr. 30, la matière même étant extraordinairement bon marché puisqu'elle revient à 2 fr. 50. Par un phénomène inverse, on l'a vu, le charbon est vendu au-dessous de son prix. L'État se trouve au total acheter par ses nationalisations le droit de trans-

former ce qui était pour lui une recette en un nouvel élément de déficit. Dans le collectif d'octobre, qui a soulevé une si vive émotion puisqu'il est grave d'autoriser de nouvelles dépenses quand on ne peut pas payer les anciennes, on a pu relever que 642 millions étaient demandés pour indemniser en numéraire les actionnaires d'une Société de constructions aéronautiques récemment nationalisée.

Tout ceci est évident et devrait être connu de chaque Français. On croit trop volontiers que la tempête qui nous assaille est une conséquence inévitable de la guerre ; si l'on veut parler de l'ébranlement moral et social profond qui fait vaciller nos institutions, on n'a que trop raison, mais on a tort si l'on pense que c'est le poids de nos pertes matérielles qui nous écrase et qui condamne notre monnaie. Le fardeau de la dette publique ne représente que 37 milliards par an, soit 6,5 p. 100 des dépenses de l'État. Le déficit n'est donc pas la conséquence des charges du passé, mais le fait de la surcharge que les dépenses actuelles et démesurées de l'État font peser sur la Nation.

Il est nécessaire de rappeler ces vérités fondamentales. Mais, à vrai dire, elles sont aujourd'hui dépassées. Si la France ne peut, sans sacrifier sa monnaie, supporter le déficit budgétaire, c'est sans doute en premier lieu parce que celui-ci dépasse toutes limites raisonnables. Mais c'est aussi parce que notre économie est démantelée jusqu'à devenir quasi impuissante à supporter le moindre effort public.

Partons donc de cette constatation de fait : l'État français dépense plus qu'il ne peut encaisser. Le premier souci du Gouvernement devrait être de contenir cet excédent dans des limites raisonnables, mais, puisqu'excédent il y a, c'est, en tout état de cause, le pays qui doit fournir les moyens de le couvrir. Or, il est mis dans l'incapacité de le faire et c'est là tout le fond du problème.

La France, pour effacer ses ruines et ne pas laisser entraver son développement futur par les séquelles de la guerre, doit accepter de surtravailler et d'épargner ce surtravail, pour le consacrer à sa reconstruction, sans accroître immédiatement sa consommation ou du moins en ne l'accroissant que progressivement et dans la mesure du possible. Cet effort nécessaire peut être bref, et il sera d'autant moins dur à supporter qu'on écartera tout gaspillage et qu'on verra plus vite s'élever les constructions qui nous rendront la vie plus facile. L'épargne était jadis envisagée comme une vertu ; elle est aujourd'hui plus exactement une obligation rigoureuse. Malgré l'aspect démodé des mots qui heurtent notre vision moderne et rénovée du monde, la reconstruction française constitue matériellement une opération-type d'épargne : le labeur français doit économiser ce qui est une maison neuve, un quai reconstruit, une machine-outil achetée. Or, c'est précisément le moment qui a été choisi pour tout mettre en œuvre afin d'empêcher le pays de se consacrer à l'entreprise de laquelle dépendait tout son avenir.

Les diatribes contre le capitalisme se sont étendues indûment au capi-

tal lui-même. C'est une chose que de condamner la prééminence de l'argent dans la conduite des entreprises, et c'en est une autre que de condamner l'élaboration des capitaux. Cependant, on les confond constamment. De sorte que ce qui devrait être un progrès social, accompli naturellement dans le sens de l'affranchissement indispensable du travail, conduit, par une extraordinaire déviation, à une déminéralisation économique dont souffre tout l'organisme. C'est précisément parce que les circonstances sont difficiles, et que la vie est dure, qu'il faudrait encourager les efforts méritoires d'épargne, c'est-à-dire d'investissement. Si, au contraire, chaque geste de prévoyance est transformé en duperie, on se lasse de le faire, et les constructions se ralentissent puis s'arrêtent dans la proportion où le capital est stérilisé ou même exproprié.

On a coutume de dire qu'il faut rassurer l'épargne lorsqu'on est obligé de faire appel à elle. Cette expression même est regrettable parce que mesquine comme s'il s'agissait d'un marchandage avec accompagnement de publicité et d'hypocrisie. De même, les pauses que l'on annonce parfois n'ont d'autre objet que de ménager une opinion trop avertie, dans l'espoir que, après l'avoir laissée s'assoupir à nouveau, on puisse reprendre le cours de l'opération suspendue. Tout cela est peu digne. Il vaut mieux cerner le problème tel qu'il se présente dans sa réalité physique et psychologique, et reconnaître que le seul remède aux destructions d'une guerre est un effort accru d'épargne individuelle. On sera alors stupéfait de l'aberration que représente l'application, en 1945 et 1946, d'un programme qui avait été élaboré et essayé dix ans auparavant, mais qui n'avait plus le moindre rapport avec les exigences de l'heure. C'est comme si l'on soignait un vieillard anémique en lui appliquant l'ordonnance préparée lorsqu'il souffrait d'une fièvre typhoïde dans sa jeunesse.

Nous ne nous dissimulons pas les difficultés de créer des capitaux dans un pays où les habitants vivent mal et souffrent. Mais c'est là une désolante constatation qui ne change pas la nécessité devant laquelle nous nous trouvons, et qui est le propre de toute reconstruction d'un édifice ruiné. Au surplus, les mêmes esprits critiques qui concluraient aujourd'hui à l'impossibilité d'épargne, dénonçaient hier comme un danger l'accumulation de disponibilités monétaires sans emploi. Ce sont pourtant ces dernières qui représentaient une épargne en puissance qui ne demandait qu'à s'investir de façon durable ; ainsi, les consommations différées par force pendant de longues années étaient-elles susceptibles de se transformer en capitaux, c'est-à-dire en reconstructions. Mais c'est alors que les plus rudes assauts ont été menés contre l'épargne privée pour la détruire quand elle existait, ce qui signifie pour la décourager quand elle était prête à se former.

Les dividendes nets, distribués aux actionnaires des sociétés françaises en 1945, sont inférieurs à 70 p. 100 de ceux qui avaient été distribués en 1938. Alors que les prix montaient partout, la rémunération des capitaux non seulement ne suivait pas, mais s'effondrait. La situation, en 1946, est

certainement un peu meilleure, mais il n'en reste pas moins que l'effort d'épargne apparaît comme quasi gratuit, surtout si on y ajoute les risques de toute espèce qui l'entourent. La fiscalité est l'ennemie née de tout patrimoine apparent. Brochant sur le tout, les nationalisations ont porté un coup fatal au mouvement national d'épargne qui était indispensable. Elles ont atteint, en effet, 40 p. 100 de la fortune mobilière française si on prend pour base de comparaison les valeurs respectives, avant la guerre, du secteur qui est resté libre et de celui qui a été exproprié. On ne reviendra pas ici sur les conditions extraordinaires dans lesquelles a été conduite cette désastreuse opération (nous voulons dire désastreuse pour la collectivité française qui en est la principale victime). Mais on conviendra qu'elle a paralysé les investissements qui étaient indispensables. La polémique s'en empare pour comparer le crédit public et le crédit privé. On ne fait qu'embrouiller la question si simple et unique que pose la reconstruction française, qui est de savoir si telle mesure encourage ou décourage la volonté d'investissement des particuliers français. La réponse ne souffre pas de doute. On parle avec une complaisance et une imprudence puériles des révolutions qu'il faut accomplir. Comprendra-t-on la portée de celle qui vient de bouleverser l'économie ? Pendant un siècle, le problème central paraissait être le rapport de la rémunération du capital et de celle du travail. Toute une littérature économique était consacrée à dénoncer les méfaits de l'exploitation capitaliste. Or, ce problème, si problème il y eut, est aujourd'hui résolu de façon radicale puisque la plus grande partie des capitaux a cessé d'être rentable ou d'être susceptible d'appropriation. On ne peut plus parler d'une hausse des prix qui serait due aux exigences scandaleuses du capital, puisque ce dernier a cessé de participer à la répartition des richesses qu'il a contribué cependant à produire. Où des utopistes bornaient leur espoir à vouloir introduire le crédit gratuit, des superutopistes ont institué le capital gratuit. Mais ils commencent à s'étonner que ce capital, honni mais nécessaire, devienne si difficile à trouver...

C'est au même point de vue qu'on doit se placer pour juger les programmes d'assurance qui ont été si largement et si futilement discutés ces temps derniers. Il faut avoir un singulier mépris des réalités pour faire miroiter des retraites à des individus auxquels on refuse les moyens de nourrir et de loger leur famille. De quelque façon que l'on retourne le problème, une retraite suppose que la collectivité prenne en charge, comme c'est son devoir, celui de ses membres qui ne peut plus travailler. Les systèmes dits de « capitalisation » s'efforçaient de créer tout au long de la vie de l'individu considéré les capitaux destinés à constituer sa rente, mais ils ont été empêchés par l'État d'accumuler à cette fin les richesses réelles qui eussent été indispensables. Depuis quelque temps, la mode est aux systèmes de « répartition » qui, sous leur apparente simplicité, sont l'aveu éclatant de l'impuissance d'une Société à créer des capitaux réels suffisants pour supporter le poids des promesses que font ses diri-

geants, lesquels supposent implicitement et ingénument qu'un pays, sans s'être enrichi, et c'est là le point essentiel, fera mieux vivre l'ensemble de ses enfants.

On comprend qu'au milieu de telles circonstances on voie apparaître l'inflation sous l'irrésistible poussée des événements conjugués. Le besoin de capitaux est grand. Il est aussi général que possible. L'État en demande pour ses générosités budgétaires ; et aussi pour continuer à déséquilibrer les prix. L'équipement national en exige. La reconstruction des pertes de la guerre en suppose une masse énorme. Les systèmes d'assurance ne peuvent se bâtir efficacement sans eux. Toute la prospérité retrouvée de demain dépend de l'abondance des capitaux qu'élaborera le pays, des capitaux vrais que représentent des pierres, des digues, des charpentes, des outils, du bétail, des machines, des maisons, des stocks. Et, devant cette faim de capitaux, la nation se détourne d'en élaborer. Elle a vu ses efforts d'épargne annihilés ou détruits ; elle a vu ses efforts de prévoyance moqués par la hausse des prix ; et elle s'abandonne, au surplus, aux rêves flatteurs dont on la berce en lui promettant un avenir garanti sans relation avec un effort individuel d'épargne.

Du contraste entre ce besoin irrépressible et cette carence désespérante naît l'inflation. Par ce moyen, le pire de ceux dont il dispose, l'État prétend combler le gouffre qu'il a créé, le vide que représente l'absence des capitaux d'épargne. Il faut de l'argent pour des œuvres dont certaines sont inutiles, mais dont beaucoup d'autres sont indispensables, et voilà que le pays se refuse à consacrer ses ressources à son habitat de demain. Les consommations immédiates l'attirent seules. Puisque ses privations n'ont jamais servi à rien pour lui, il ne les accepte plus. Au moment où les produits sont rares, il veut quand même les acheter. Il préfère consommer une denrée du marché noir ou payer des prix astronomiques pour tel spectacle ou telle distraction plutôt que de contribuer à la construction d'un pont ou au boisement d'une galerie de mine. Devant ce refus, lourd de conséquences, l'État est invinciblement conduit à créer de toutes pièces ces ressources dont il a besoin, mais elles lui fondent dans les mains, car elles ne représentent rien. On a beau baptiser une fiction du titre de monnaie, elle reste une fiction, laquelle détruit par contagion la monnaie préexistante. Le phénomène d'autophagie aboulique que représente l'inflation a quelque chose de vertigineux. Tant que l'État est borné dans ses dépenses par le respect des ressources dont il dispose, les mots de budget, crédits, contrôle, impôts ont un sens. Quand il s'est affranchi de cette servitude de l'équilibre, ou plutôt quand il a cru s'en être affranchi par la prétention qu'il a de créer des richesses en faisant imprimer pour son compte des rectangles de papier, sa fantaisie ne connaît plus de limite, mais l'illusion ne se soutient pas indéfiniment et bientôt les dures sanctions ne tardent pas à intervenir. Les désordres présents de l'économie, le bouleversement des prix, l'inquiétude et le découragement général, les manifestent aux yeux de tous.

***

On dirait volontiers que le jugement à porter sur notre avenir, étant donné le point où nous en sommes, ne dépend à peu près plus de considérations techniques, mais que c'est affaire de tempérament. Le pessimiste se désespérera. L'optimiste se dira que la France est vigoureuse, que le mal monétaire désorganise tout mais ne détruit pas beaucoup, et qu'ainsi un redressement est toujours possible. Le pragmatiste, lui, ne s'étonnera pas du déroulement logique qu'il contemple et il pensera que si le mal vient de la désarticulation des organes économiques, le remède ne peut venir que de leur remise en ordre. Le technicien, peut-être, réfléchira en homme de métier, en ouvrier habitué à la réparation des machines. Il se rappellera qu'une automobile est un instrument remarquable, mais fragile, et il constatera que si on met de l'eau dans le moteur, de l'huile dans le radiateur, de l'essence dans la boîte de vitesse, si on branche la dynamo sur le différentiel et si on appuie sur le klaxon au lieu du démarreur, il serait surprenant que le moteur se mette en mouvement. Il en tirera cette conclusion que le pseudo mécanicien qui a établi ces effarantes connexions est un danger public, mais qu'il n'en faut pas conclure que l'automobile soit un instrument inutilisable et bon pour la ferraille. Lorsque chaque organe sera à sa place, et qu'on lui demandera le travail pour lequel il est fait, il le fournira.

ED. GISCARD D'ESTAING

LE SILENCE DE RACINE

La création littéraire nous paraît manifester, chez les grands écrivains, une faculté si puissante, que son interruption dans le cours de leur vie suscite l'étonnement et la curiosité. Comment cette machine mystérieuse cesse-t-elle de fonctionner ? D'où vient l'arrêt de ses rouages ? D'un choc de l'extérieur, ou d'une usure lente ou d'un autre emploi de la force ? Ceux chez qui l'on observe ce phénomène assez rare, si inégaux soient-ils, se rejoignent dans une catégorie à part où notre pensée les visite souvent. Silence de Racine, silences de Vigny, de Dierx, de Rimbaud... Le vers du poète revient à la mémoire, et l'on regrette « l'inflexion des voix chères qui se sont tues ».

Plus que tout autre, le cas de notre grand tragique pose une question troublante. Racine a quitté le théâtre à trente-huit ans, et jusqu'à sa mort, survenue à soixante, il s'en est tenu éloigné : ni *Esther*, ni *Athalie* ne furent jouées par des comédiens. Ce renoncement définitif a coïncidé, prétend-on, avec sa « conversion » religieuse : il s'explique par elle. On imaginera sans peine le genre de succès qu'a obtenu cette histoire — ou cette légende — et avec quelle force elle s'est imposée à l'enseignement universitaire et à la critique courante.

Aujourd'hui encore, si quelques vues nouvelles se sont fait jour, le récit de Louis Racine conserve pourtant son autorité. « J'arrive enfin à l'heureux moment où les grands sentiments de religion dont mon père avait été rempli dans son enfance... se réveillèrent tout à coup. Il résolut... de ne plus faire de tragédies, et même de ne plus faire de vers. » La vivacité de ses remords lui inspira le dessein de se faire chartreux. Mais son confesseur lui conseillant plutôt un mariage chrétien, Racine se soumit.

Il avait reconnu « que les auteurs des pièces de théâtre étaient des empoisonneurs publics ». Quelle revanche pour Nicole, à qui Racine, dix ans plus tôt, avait si âprement reproché ce jugement ! Mais maintenant, l'auteur de *Phèdre* admettait même « qu'il était peut-être le plus dangereux de ces empoisonneurs ». On s'est ingénié, depuis, à interpréter cet aveu. Selon J. Lemaître, *Phèdre* est la première tragédie chrétienne de Racine. Du moins la voulut-il telle, mais quand il la *vit*, il la trouva plus troublante qu'il ne

l'avait pensé, et l'inquiétude qu'il en ressentit lui fit tomber la plume des mains. Récemment, le brillant écrivain de *Lecture de Phèdre*, M. Thierry-Maulnier, a repris cette idée. Lui aussi, il pense que l'exécution tourna contre l'intention de l'auteur ; le souci moral ne put contraindre le démon intérieur, qui alla fatalement à ses fins esthétiques propres. Comme le flot d'où sortit le monstre envoyé par Neptune, Racine alors, devant cette œuvre qu'il avait faite malgré lui, « recula épouvanté », et son silence n'est que l' « enregistrement... mondain de l'impossibilité où se trouvait son art de triompher des contradictions en face desquelles il était parvenu ».

D'autres ont cru sentir chez Racine une fatigue du génie, un épuisement. On a calculé que jamais, depuis *Andromaque*, il n'y avait eu, entre ses tragédies, d'intervalle aussi long que celui qui sépare *Phèdre* d'*Iphigénie* : plus de vingt-huit mois. C'est oublier qu'il occupa une partie de ce temps à préparer une édition corrigée de ses *Œuvres*, pour laquelle il écrivit plusieurs nouvelles préfaces. On a fait valoir enfin le dépit, le dégoût même que venait de lui causer le demi-échec de *Phèdre*. Et ceci est plus solide, mais nous croyons pourtant que l'explication véritable doit être cherchée d'un autre côté.

I

Quand on relit les journaux et les lettres de l'époque où s'est produite la retraite de Racine, on demeure confondu de la netteté avec laquelle ils l'expliquent, et l'on pense à la lettre volée d'E. Poe, que l'on s'obstinait à chercher dans des cachettes, alors qu'elle s'étalait à tout venant. Des documents que l'on va rassembler ici, il y en a bien peu qui ne soient pas connus. Mais la préoccupation est si grande, qu'on les parcourt des yeux sans en réaliser tout le sens, et sans en tirer les conclusions qui s'imposent. Voyons pourtant.

L'année 1677 ne fut pas seulement l'année de *Phèdre* et du mariage de Racine, c'est celle aussi où il devint, avec Boileau, historiographe de Louis XIV. Veut-on savoir comment cette nomination fut présentée et interprétée ? Voici une Epître (1677) du duc de Nevers, avec qui Racine et Boileau venaient d'avoir maille à partir à la suite de la cabale de *Phèdre* :

> A présent *de la rime abandonnant les lois...*
> *Et sortant tout à coup de l'ordre poétique,*
> Ils entrent étrangers dans le monde historique.

13 octobre, lettre de madame de Sévigné : le roi a commandé aux deux poètes « *de tout quitter* » pour son histoire. Même mois, dans le *Mercure* : « On tient (et c'est un bruit qui se confirme de toutes parts) qu'un de nos plus illustres auteurs *renonce au théâtre pour s'appliquer entièrement à travailler à l'histoire* ». Dans une lettre qui date d'environ 1680, le P. Quesnel raconte à Arnauld l'aventure de Racine et de Boileau qui se laissèrent enfermer par mégarde dans un appartement que l'on préparait pour mademoiselle de Fontanges. Durant la nuit, ils eurent, écrit le Père, « le loisir de songer à *leur poésie passée* ou à leur histoire future ».

Que ceci tuait cela, les contemporains n'en doutaient pas, et la preuve en est dans les regrets qu'ils laissèrent voir. Le *Mercure* écrit que « le théâtre

est menacé d'une grande perte ». Baillet cite (1686) cet hommage : « M. Racine a eu le plaisir de voir que la France, quelque amour qu'elle eût pour son Roi..., *n'a pu voir sans regret qu'on lui enlevât ses délices*[1] pour faire passer à la postérité les merveilles de son règne ». Madame de La Fayette, après *Esther*, dira plus crûment de Racine : « Le meilleur poète du temps que l'*on a tiré de la poésie* où il est inimitable *pour en faire*, à son malheur et celui de ceux qui ont le goût du théâtre, *un historien* très imitable ». *A son malheur* : Boileau lui-même ne parlera pas autrement à sa mort, comme on le voit par ce Placet de Valincour au Roi : « Sire, M. Despréaux vient de mourir, et m'a remis en mourant tous les papiers qui ont rapport à l'histoire de votre glorieux règne... Il m'a recommandé en mourant de dire à Votre Majesté qu'il était très fâché de ce que lui et M. Racine avaient été chargés d'un travail si contraire à leur génie qui n'était que pour les vers ».

Mais au moment où ils en furent chargés, qu'en pensèrent-ils ? On ne se tromperait guère, croyons-nous, en supposant que le plus enivré ne fut pas Boileau. « Heureux », disait *le Mercure* en commentant cette nomination, « les froids écrivains, les méchants poètes et les ridicules dont ce fameux auteur *n'aura plus le temps* d'attaquer les défauts dans ses charmantes satires ! ». Heureux, eux, mais malheureux, lui, à qui l'on enlevait son fouet redouté ! Alors il truffait de ces vers nouveaux une ancienne Epître (la VIIIe) :

Et la scène française est en proie à Pradon !
Et moi, sur ce sujet loin d'exercer ma plume,
J'amasse de tes faits le pénible volume.
Et ma Muse, *occupée à cet unique emploi*,
Ne regarde, n'entend, ne connaît plus que toi.

Emploi. C'est le mot dont use l'auteur, dans la Préface de l'édition de 1683, où cette Epître parut pour la première fois, quand il parle du « *glorieux emploi qui* [*l'*] *a tiré* du métier de la poésie ».

Et de cet emploi, il n'était pas permis de s'évader à son gré. Dans cette Préface de 1683, expliquant qu'il ait joint à son Edition « cinq Epîtres nouvelles », Boileau prend soin de préciser qu'il les a « composées longtemps avant que d'être engagé » dans ses fonctions actuelles (il ne dit pas à quelle époque il a écrit les deux derniers chants du *Lutrin*, qu'il glisse également dans cette Edition...). L'intention en tout cas est évidente : il veut prévenir le reproche qu'on pourrait lui faire de continuer à être poète quand il ne doit plus être qu'historien. Mais le texte décisif est celui que contient une lettre à Walef : « Si l'histoire », y déclare Boileau, « ne m'avait point tiré du métier de la poésie, je ne me sens point si épuisé que je ne trouvasse des rimes pour répondre... Mais *puisque la poésie m'est en quelque sorte interdite*, trouvez bon, monsieur, que je vous assure, en prose très simple mais très sincère, que vos vers, etc... » S'il eut un renouveau d'activité poétique, ce ne fut guère avant 1693, et parce que, l'année précédente, ses appoin-

1. On souligne ce passage, parce que c'est une erreur encore trop répandue, et qui remonte surtout à Brunetière, de croire que Racine n'a pas été goûté de son temps. Veut-on un autre témoignage ? Dans ses *Nouvelles Remarques*, un adversaire, Pradon, reconnaît « avec toute la France que les ouvrages de M. Racine ont un très grand mérite ».

tements d'historiographe, selon son désir, avaient été réduits de moitié. C'était en quelque sorte un honorariat, qui lui permettait de redevenir homme de lettres. Mais Racine, père de famille, demeure jusqu'au bout sur la brèche.

Ainsi le silence poétique de Racine procède si peu d'une crise personnelle, qu'il s'imposa aussi, au même moment, à Boileau. Louis Racine ne se laisse-t-il pas aller à écrire, sans voir sans doute la portée de sa phrase ? « Les deux poètes, *résolus de ne plus l'être*, ne songèrent qu'à devenir historiens. » En mettant ces mots sur le papier, l'on peut dire que l'auteur des *Mémoires* a fait un trou dans le réseau qu'il avait tissé ; sa main a travaillé contre elle-même, et la vérité en a profité pour passer à travers la légende.

Et que l'on ne s'étonne pas trop qu'une charge comme l'historiographie eût entraîné un tel renoncement. Le temps était passé où Mézeray, historiographe du Roi, n'avait connu d'autres rois que les fils de Mérovée, de Charlemagne et de Hugues Capet, et n'avait bougé, sept ans, de son collège de Sainte-Barbe. Passé aussi le temps des du Ryer et des La Serre... Racine eut à écrire, semble-t-il, l'histoire du règne depuis la mort de Louis XIII (1643), en le replaçant dans l'histoire générale de la France et de l'Europe. Mais il devait aussi accompagner le roi aux armées, comme un correspondant de guerre accrédité au Grand Quartier Général, et préparer des articles inspirés pour *la Gazette*. C'est ainsi, ou à peu près, que Pellisson[1] avait exercé ses fonctions. Son biographe nous le montre même « de service auprès de S. M. depuis le lever jusqu'au coucher ». Il ne s'agissait plus d'un titre à porter, mais d'un office de la couronne à remplir réellement. Historiographe de la royauté, mais aussi de la personne et, si l'on peut dire, *de la Chambre*. Clio, cette Clio-là, était encore plus exigeante que Melpomène.

En 1650, P. Chanut, Conseiller du Roi en ses conseils, écrivait à Florin Périer pour lui faire part de ses observations sur le vif-argent : « Je pense que jetant les yeux une fois par jour en un coin de mon cabinet, je n'ôterais rien à ce que je dois au service du Roi ». Quel scrupule de fonctionnaire zélé ! et comme il serait à souhaiter qu'il n'eût pas disparu de notre temps ! Mais une lettre comme celle-là aide à comprendre que Racine, qui aimait Louis XIV, ait pris au sérieux son nouvel emploi.

Un emploi vraiment incompatible avec l'ancien métier. On ne voit pas un officier du roi quittant Saint-Germain ou Versailles, où il vient de lire à S. M. la Relation d'une prise de ville, pour aller, sans congé, à l'Hôtel de Bourgogne donner des leçons de diction à une cabotine.

On le voit encore moins continuant ses galanteries avec elle. Si Boileau avait, paraît-il, une raison impérieuse de rester célibataire, pour Racine l'heure du mariage avait sonné. On ne sait pas au juste la date de la nomination des historiographes. Peut-être fut-elle envisagée dès la fin de l'hiver 1677[2], sans que les deux hommes aient pour cette première fois suivi le Roi, qui partit pour rejoindre ses armées dès le 28 février. Du reste, ce n'est pas cette date qui nous importe. Autrement curieuse est l'observation que voici.

1. Pellisson était le prédécesseur de Racine et de Boileau dans l'historiographie, et il fut invité, après 1677, à continuer ses travaux.

2. La Préface de *Phèdre* est de cette époque. Ce morceau, où l'on a vu tant de choses, est en réalité imité de la Préface du *Tartufe*. Racine y justifie le genre tragique par des arguments analogues à ceux que Molière avait employés au service de la comédie.

Louis XIV revint à Versailles le 31 mai ; et... Racine épousa mademoiselle de Romanet le 1er juin. Il avait fallu faire vite, pour que l'historiographe désigné ne réapparût aux yeux de S. M. que marié, engagé, par cet acte solennel, dans un état honorable et rassurant. On raconte, lorsque Louis XIV consentit enfin à ce que La Fontaine entrât à l'Académie, qu'il donna son agrément en ces termes : « Vous pouvez le recevoir... il a promis d'être sage ». Le mariage de Racine était pareillement, en 1677, une garantie de « sagesse ».

N'était-ce pas aussi une messe — mais d'un autre caractère — qui avait ouvert à Pellisson l'accès à ces fonctions ? En 1662, Colbert proposant comme historiographe le protestant Perrot d'Ablancourt, Louis XIV avait dit : « Je ne veux point d'un historien qui soit d'une autre religion que moi ». Si dans la suite il consentit à *essayer* le protestant Pellisson, il ne le nomma pourtant historiographe que dans l'année où l'abjuration de Pellisson le rendit digne de cette charge..., qui lui rapportait six mille livres.

Racine, lui, n'eut point à connaître ce débat de conscience. Il imita sans répugnance sa sœur Marie qui, un an auparavant (le 30 juin 1676), lui avait donné l'exemple en épousant sur le tard — à trente-cinq ans — un médecin de la Ferté-Milon. Il résulterait d'un document découvert par madame Dussane, que Racine avait, quelque temps auparavant, perdu une fille déjà grandelette — une fille de la Duparc. Ainsi l'auteur d'*Iphigénie* aurait connu les douceurs d'une câlinerie filiale, avant de mettre en scène la fille d'Agamemnon :

...C'est moi qui, la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père...

Ne peut-on penser qu'il ait aspiré à les retrouver, ces douceurs, mais dorénavant au sein d'une famille ?

Cette vie de bourgeois de Cour, qu'il allait mener, on n'ose pas dire que ce fut sa vraie vocation. Il est à croire, pourtant, que sa nomination d'historiographe ne le prit pas au dépourvu. Sa dédicace d'*Alexandre*, onze ans auparavant, contient cette phrase qu'il écrivait au jeune Roi, en prévision de ses exploits : « Ce sera alors que vos sujets devront consacrer toutes leurs veilles au récit de tant de grandes actions, et ne pas souffrir que Votre Majesté ait lieu de se plaindre, comme Alexandre, qu'Elle n'a eu personne de son temps qui pût laisser à la postérité la mémoire de ses vertus ». A cette époque, Pellisson avait été mis en avant. En 1677, grâce à madame de Montespan, Racine eut sa revanche.

II

Pour que, dans ces conditions, Racine eût beaucoup souffert de renoncer au théâtre, il faudrait qu'il y eût encore été attaché par un goût invincible. Mais rien n'est moins probable. Non parce que l'action de la grâce aurait précédé dans le cœur du poète la décision du Roi, qui serait venue juste à point pour lui procurer une compensation providentielle. Mais pour des raisons positives, et facilement saisissables, encore qu'on ne les ait pas mises jusqu'ici dans tout leur jour.

Qu'il nous soit permis, avant d'aller plus loin, de prémunir les esprits contre une interprétation trop moderne du cas Racine, qui laisserait croire

que l'art, son art, fut pour le grand tragique l'équivalent de ce qu'il est devenu pour nos écrivains. Incorrigibles fils des romantiques, nous pensons que chaque pièce de Racine fut pour lui « l'os de ses os et la chair de sa chair ». Mais le jeune Renan, qui plaçait ce verset en tête de *l'Avenir de la Science*, mettait, à mon sens, plus de lui-même dans ce livre que Racine dans ses tragédies. Pour celui-ci, la dramaturgie était un « métier » d'ouvrier habile, bien plus qu'une confidence et que l'assouvissement d'un besoin de s'exprimer. « Ecrire l'histoire du Roi », dit l'abbé Bremond, « n'amusait pas moins Racine que de composer des tragédies ». C'est peut-être forcer un peu la note. Mais il ne dut pas y avoir un grand déchirement pour passer d'un travail à l'autre.

Des circonstances particulières, du reste, étaient de nature à faciliter la transition. Il ne s'agit pas seulement de la brouille survenue, à ce que l'on raconte, entre Racine et la Champmeslé. « Un artiste comme Racine », a-t-on écrit, « ne quitte pas son art pour une actrice perdue ». Sans doute... Quelle autre interprète, pourtant, pouvait alors le dédommager de cette perte ? A quelle autre pouvait-il, avec une égale chance de succès, confier ses premiers rôles féminins ? La situation était grave, mais plus encore celle de l'art que de l'artiste. Le théâtre, en effet, évoluait dans un sens que Racine ne pouvait pas ne pas apercevoir, et qui était bien inquiétant...

Depuis quelques années, une nouvelle forme théâtrale, servie par deux hommes, Lulli et Quinault, avait conquis la faveur publique : c'était l'Opéra. Les marchands de la rue Saint-Denis, si friands de théâtre, qui naguère se réunissaient à plusieurs pour louer une loge et conduire leurs femmes à la tragédie ou à la comédie, couraient maintenant au Palais-Royal. Toutes les classes de la Société, la noblesse comme le menu peuple, subissaient l'irrésistible attirance. Le poète pouvait montrer, dans de bien mauvais vers [1] :

Les jours de l'opéra de l'un à l'autre bout,
Saint-Honoré rempli de carrosses partout...
On ne va plus au bal, on ne va plus au Cours [-la-Reine].
Hiver, été, printemps, bref, opéra toujours...

La vogue était telle qu'on « retrancha les troisièmes loges à la livrée, et elles s'occupaient sans honte par des personnes de qualité ». « A la porte, cohue. Dans la salle mal éclairée, les bougies, dont certains spectateurs se munissaient pour suivre sur le livret les vers de Quinault, mettaient des points de lumière dans la pénombre. » Et encore : « Les femmes et les jeunes gens », dit un personnage de la comédie de Saint-Evremond *les Opéras*, « savent les opéras par cœur ; et il n'y a presque pas une maison où l'on n'en chante des scènes entières ».

Cette vogue était partie de la Cour. Comme La Fontaine le disait du Roi dans la même pièce de vers : « Son peuple se conforme à ses goûts ». A cet égard, Louis XIV était resté l'enfant que l'on avait vu — en 1647 — tenir bon à *l'Orfeo*, cet opéra italien, que Mazarin avait fait jouer en y engageant des dépenses considérables, et dont la grande longueur (il durait plus de six heures) fatigua si longtemps la Cour et la Reine-Mère elle-même, sans

1. Épître XII de La Fontaine, qui est de février 1677, un mois après *Phèdre*.

qu'on l'osât témoigner. Or le petit Roi, ayant déjà vu la pièce « deux fois, y voulut encore assister une troisième, n'ayant donné aucun témoignage de s'y ennuyer ». Plus tard, il entendra dix fois de suite le même opéra. L'homme qui fit sortir de terre le décor de Versailles, l'homme qui donna à sa Cour des nuits plus belles que les jours, où les illuminations, leur réflexion dans les bassins, enchantaient les yeux tandis que des musiques occupaient délicieusement l'oreille, cet homme-là pouvait bien assister à la tragédie, et s'y plaire quand on jouait *Mithridate*, son goût véritable était pour les divertissements d'un ordre moins élevé, et pour boire à pleine gorge à des coupes plus grossières. N'est-ce pas un contre-sens que de le présenter comme le maître du siècle classique ? Par bien des traits, et malgré ses propos, ses gestes si mesurés, Louis XIV est un romantique. Si son temps fut classique, ce fut en partie malgré lui.

Comme on le voit bien à certaines protestations qui s'élevèrent alors contre ce déploiement du spectacle et ce déchaînement des sons ! La Fontaine, si attaché à la distinction des genres, recommande un retour au véritable art poétique, qui rende à « la grave tragédie », sans concurrence ou plutôt sans confusion, « les beaux sujets, les nobles sentiments, les vers majestueux... ». Saint-Evremond sent le moment venu de faire bien haut l'éloge de cette forme d'art : « la plus belle chose que nous ayons », écrit-il, « la plus propre à élever l'âme, et la plus capable de former l'esprit ».

Ce qui donne à ces paroles leur accent, c'est la prévision du sort que les succès du Palais-Royal réservaient au répertoire de l'Hôtel de Bourgogne et de l'Hôtel Guénégaud. Comment la tragédie en sa pure essence, la tragédie nue — *Bérénice* — celle qui ne comporte, selon la remarque de La Bruyère, « point de vols, ni de chars, ni de changements », point de machines, — comment cette tragédie-là se serait-elle soutenue ? Le vœu de La Fontaine, de la voir « remonter à son point », est assez symptomatique ; et il n'est plus permis de douter de la gravité de la situation, quand on entend Saint-Evremond pousser ce cri d'alarme, l'année même de *Phèdre* : « Ce qui me fâche le plus dans l'entêtement où l'on est pour l'Opéra, *c'est qu'il va ruiner la tragédie* ». Racine ne tenait pas à être enveloppé dans cette ruine. La charge d'historiographe venait décidément à point.

III

Ainsi Louis XIV fut, de deux façons, la cause du « silence de Racine » : en le nommant son historiographe (il pensait qu'il y allait de sa gloire !), et en donnant toute sa faveur à l'Opéra (il y allait de son plaisir !).

Le premier point est si peu contestable, il ressort avec tant de netteté des documents consultés sans prévention, qu'il n'a pas tout à fait échappé à l'homme du XIXe siècle qui avait vécu dans la plus étroite familiarité de Racine, à Paul Mesnard. Il y eut un moment où ce savant éditeur des *Œuvres complètes* s'est posé la question : « Louis XIV se trouverait-il être le Dieu qui exigea le sacrifice ? Fut-il barbare et aveugle à ce point dans son égoïsme ? Et, s'il voulait être bien loué dans la postérité, comprit-il si peu qu'il l'eût été plus magnifiquement par les chefs-d'œuvre qu'il empêchait de naître que par tous les éloges de ses historiens d'office ? » Mais l'homme

qu'était Mesnard ne put qu'écarter cette explication : elle lui brûlait les yeux.

Le second point doit être pris moins absolument. Si la vogue de l'Opéra a facilité pour Racine le sacrifice de la tragédie, elle a été aussi pour lui une *tentation* à laquelle il a cédé plus ou moins [1].

Ce n'est pas seulement *Phèdre* qui, selon l'observation de Brunetière, porte certains caractères de l'Opéra, c'est déjà *Iphigénie*, représentée à l'Orangerie en 1674, dans un magnifique décor de fête : *Iphigénie*, avec ce début où s'exhale la poésie de la nature, de la nuit et du silence, avec son prêtre-sacrificateur, avec les coups de tonnerre de la fin... Et *Athalie?* Quand, sur le double appel de la reine aux soldats et de Joad aux lévites, *le fond du théâtre s'ouvre*, quand l'intérieur du temple apparaît, n'est-ce pas là aussi, pour ne citer que cet exemple, un emprunt à la machinerie de la tragédie lyrique? En réalité, il n'y a pas eu deux, mais quatre tragédies sacrées de Racine : *Iphigénie*, *Phèdre*, *Esther* et *Athalie*. Son génie a puisé aux deux sources du merveilleux païen et du merveilleux chrétien. Sur sa table Boileau et Desmarets se sont réconciliés.

La Préface doctrinaire de *Phèdre* est assurément d'une inspiration fort étrangère et même opposée à celle de l'Opéra. Peut-être Racine, en l'écrivant, songeait-il à discréditer l'impureté du genre à la mode. Mais la condamnation de la morale n'entraîne point celle de la technique. Cette tragédie antique, en effet, sur laquelle l'auteur de la Préface veut réformer la tragédie moderne, n'était-elle pas *lyrique*, n'offrait-elle pas, avec ses chœurs, etc..., comme une manière d'Opéra? Pourquoi abandonner une telle forme d'art à Quinault et à Lulli, qui étaient en train de la compromettre? Pourquoi ne pas la rendre à sa pureté première? Ainsi entendue cette Préface de 1677 contient en germe les deux dernières tragédies de Racine.

Mais ce germe attendit assez longtemps, avant de trouver des conditions favorables à son développement. Le temps n'était pas encore venu où le Roi dévot ne voulut plus voir sur la scène le triomphe de l'Amour. Au contraire, pendant les années qui suivirent *Phèdre*, les deux historiographes, et Boileau comme Racine, eurent, suivant les caprices de la vie de cour, à mettre la main à des livrets ; ils furent même à deux doigts de supplanter Quinault. Les vers que Racine récita au Roi pour *la Chute de Phaéton* n'étaient guère d'un « converti »...

La « conversion » de Racine vint peu à peu, avec celle de Louis XIV... Mais sans contrarier, en favorisant au contraire la destination nouvelle de son art, qui était de s'associer à la musique. A celle de Lulli, tout d'abord. *L'Idylle sur la Paix*, écrite pour les fêtes de Sceaux, en 1685, est une sorte de petit Opéra, composé à la gloire du Roi, et qui, par-dessus le cycle des tragédies, rejoint les poésies de Cour par lesquelles il avait débuté en 1660-1663. Après la mort de Lulli (1687), dans le « climat » rigoureux où s'enfonce de plus en plus le monde de Versailles et de Saint-Cyr, la musique s'accorde à la disposition des esprits. A la collaboration de Quinault et de

1. On sait quelle part Molière dut, lui aussi, faire dans ses créations à la musique et à la danse. Sa rivalité avec Lulli attrista ses derniers temps.

Lulli, d'où le règne de la Montespan avait tiré une grande partie de son éclat, succède celle de Racine et de J.-B. Moreau, qui fait entendre aux courtisans de madame de Maintenon les Chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* et les *Cantiques spirituels*.

Telles sont les perspectives qu'offre l'histoire. Si l'on n'y reconnaît pas en plus d'un point le tableau familier, faut-il s'en plaindre ? Nous ne le croyons pas. « Il y a des choses que tout le monde dit », note quelque part Montesquieu, « parce qu'elles ont été dites une fois ». Cette réflexion s'applique à merveille au « cas Racine », tel qu'on le présente depuis plus de deux siècles. Peut-être les considérations qui précèdent méritent-elles, pour le moins, que l'on remette sérieusement en question ce qui, jusqu'à présent, avait, ou peu s'en faut, force de chose jugée.

JEAN POMMIER,
Professeur au Collège de France.

IMAGES DE PARIS

L'ANNÉE, pour la plupart d'entre nous, se déroule toujours sur le vieux rythme scolaire, et octobre demeure le mois du retour, des recommencements, des projets. Il garde l'odeur poivrée des plumiers de laque et aussi celle plus fade des cartables de cuir qui, ce premier matin de la rentrée des classes, luttaient contre la nostalgie des vacances. Mais ses crépuscules escamotés par les lampes à arcs, les magasins éclairés et les rues animées chassent bientôt le souvenir des jours donnés au repos et à l'oisiveté et, comme au temps de notre enfance, nous rendent le goût de la ville et des plaisirs qu'on y trouve.

Cet automne, comme un signe de paix et de prospérité, on les voudrait faciles et nombreux. Mais sans bien savoir encore ceux qui nous seront proposés ou permis, prenons vite les premiers qui s'offrent. Ceux qu'on a longuement préparés pour nous au cœur même de l'été, mais qui symbolisent pourtant l'hiver, ses pluies et ses glaces, comme ses distractions et ses fêtes : les collections de nos grands couturiers. Il n'en coûte rien d'aller les voir, et c'est un des plus jolis spectacles qui soient. Pénétrer dans un de ces salons encombré d'un public attentif et voir défiler de ravissantes filles habillées pour toutes les heures de la journée et de la soirée avec soin et raffinement, est un parfait contentement pour les yeux, et procure à l'esprit une évasion dans le luxe et la beauté dont seules quelques âmes moroses peuvent contester l'agrément. Comment ne pas plutôt admirer la somme d'efforts et de bonnes volontés qu'il a fallu pour mettre au point ce cortège de toilettes et de grâces, et être reconnaissant du courage obstiné qu'apportent nos couturiers à maintenir en ces temps difficiles la Mode française à sa première place. Personne ne peut contester que celle-ci ne soit une des principales industries de notre pays. Quelques-unes de nos maisons de couture sont d'énormes entreprises qui font vivre chacune des centaines d'employés et d'ouvrières. Usines de fragiles merveilles, auxquelles un périssable destin ne retire pas leur authenticité de chefs-d'œuvre d'imagination, de goût et de savoir-faire, et qui suscitent l'étonnement devant la fécondité de leurs créateurs. Peu d'artistes, au cours de leur carrière, doivent autant que ceux-ci renouveler leur talent et leur inspiration. Chaque couturier a son propre génie, et demeure fidèle à sa manière. Pourtant il lui faut la modifier

sans cesse afin qu'elle ne lasse pas, tout en y restant attaché dans la mesure où elle atteste sa personnalité et fait son succès.

La mode est une évolution constante. Elle n'a pas de caprices, comme on l'en accuse souvent, et ne connaît jamais de révolutions. Un observateur averti la voit venir peu à peu et naître d'une opposition ou d'une réaction, comme mourir d'une exagération : c'est ainsi que disparurent les crinolines, les tournures, les manches à gigot ou les tailles basses au moment même où elles en étaient arrivées au ridicule. Comme voici qu'apparaît une mode dessinant les seins, la taille et les hanches, rétrécissant le bas des jupes jusqu'à entraver les pas, mode très féminine qui succède à une époque d'uniformes, de dure activité, de marches forcées. Ce sont ces lois de contrastes auxquelles elle se soumet qui expliquent qu'en même saison, tous les couturiers, qui la composent pourtant chacun dans le secret, semblent obéir à un pareil mot d'ordre qui les oblige à changer la ligne générale de leurs modèles. Cependant les femmes souvent leur résistent, et habituées à la dernière silhouette qu'ils leur ont trouvée, refusent de l'abandonner. Et c'est ainsi qu'il y a la robe publicitaire, et la robe qui se porte. Par exemple, après des années d'épaules carrées, les modèlistes, trouvant à juste titre qu'on en était arrivé à l'outrance, essayèrent de les imposer basses et tombantes. Mais devant l'obstination des clientes à réclamer le rembourrage de leurs emmanchures, il leur fallut bien consentir à temporiser. Nul doute, donc, qu'une mode ne s'installe pas sans l'acquiescement des femmes qui peuvent l'adopter ou la rejeter. Souvent aussi une exposition de tableaux dont on aura beaucoup parlé, ou un spectacle à succès, influencera les couturiers qui iront au devant de leurs désirs en les habillant suivant le style qu'elles viennent d'admirer. Dans les années dix, Poiret, inspiré par Bakst et les premiers ballets russes qui venaient d'éblouir Paris, conçut des toilettes orientales et des jupes culottes nettement empruntées à Shéhérazade ou à Thamar. A cette mode enturbannée et voyante qui précéda la guerre de quatorze suivit, après l'apparition des premières robes courtes, l'ère des robes chemises, sobres et nettes, où la taille descendit peu à peu jusqu'à l'aine, transformant alors les femmes en tubes tristes et indigents. Puis revinrent quelques années fastueuses, et les femmes, toujours court vêtues dans la journée, portèrent le soir des robes longues et très décolletées. Mode logique, pratique dans l'après-midi, élégante la nuit, qui semble avoir trouvé là un équilibre définitif, si bien qu'il n'y a plus à imprimer aux deux plateaux de cette balance que la secousse légère de subtiles variations.

***

Paris a été, est et restera la capitale de la Mode. Ce n'est pas qu'elle soit un apanage uniquement français ni, comme elles ont tendance à le croire, que les Parisiennes soient les seules à savoir s'habiller. Le premier

qui fut un maître de la couture à Paris, celui qui lui a donné son essor, était Worth, un Anglais. Sa grande inspiratrice était une Espagnole, l'Impératrice Eugénie, et celle qui lui faisait le plus honneur, une Autrichienne, Pauline de Metternich. Aujourd'hui encore, beaucoup de nos couturiers, de nos modèlistes, sont des étrangers. Pourquoi ne restent-ils pas dans leur pays pour y fonder des maisons qui concurrenceraient celles de Paris ? Parce qu'ils savent bien que les beaux matériaux, et surtout la bonne main-d'œuvre, ne se trouvent que chez nous. Le génie de nos ouvrières, voilà ce qui est essentiellement français. Leur goût, leur adresse, leur sens du luxe et du raffinement sont uniques. L'histoire désormais légendaire de Jeanne Lanvin ne pouvait être que l'histoire de l'une d'entre elles.

Petite arpète qui ramasse les épingles et fait les courses à travers la ville, ses dons et son audace lui commandèrent vite de rester dans sa chambre à y faire des chapeaux, qui s'en envolèrent bientôt comme des oiseaux annonciateurs d'un nouveau climat au pays de la mode. Échappés d'une humble cage, ils revinrent se poser dans la vaste volière du faubourg Saint-Honoré, où des robes naquirent en même temps que la petite fille de madame Lanvin. C'est ainsi que le talent, le courage, l'instinct des affaires et l'amour maternel se combinèrent chez une ouvrière parisienne pour l'amener à édifier une des plus célèbres et des plus importantes maisons de couture. Ses héritiers n'auront aucun mal à la maintenir à son rang, tant Jeanne Lanvin leur a laissé de solides directives, jointes à un exemple émouvant d'activité et de ténacité qui donne un élan durable à sa vaste entreprise. Morte à quatre-vingts ans, jusqu'à peu de jours avant sa fin, madame Lanvin, qui avait gardé de sa pénible enfance les habitudes régulières que confère le travail, arrivait à ses affaires au moment où les ateliers commençaient à s'animer. Sortie tout entière du cerveau de cette laborieuse et de ses mains infatigables, c'est un monde que cette usine de modes qui fait vivre un personnel de plus de neuf cents âmes. Bien avant que certaines institutions sociales ne deviennent obligatoires, madame Lanvin les avait créées chez elle. Elle voulut même fonder une pouponnière modèle : mais le monde de la couture n'est sans doute pas prolifique, car elle eut le désappointement de constater que parmi tant d'employées, une demi-douzaine à peine attendaient des bébés. Comme elle n'aimait pas que ses ouvrières traînent dans la rue à l'heure du déjeuner et se nourrissent, poétiquement mais mal, sur un banc des Tuileries, elle fonda chez elle une cantine qui assure entre midi et deux heures trois repas de trois cents couverts, où pour vingt ou vingt-six francs par tête suivant qu'il y a ou non de la viande, elles peuvent, dans un bruit joyeux de récréation, se restaurer abondamment en buvant de la bière. Songeant aussi à leur santé, elle assura deux fois par semaine la visite d'un médecin, et les soins quotidiens d'une infirmière. Deux assistantes sociales sont à la disposition de chacun et chacune pour servir d'agents de liaison entre eux et les assurances ou les syndicats. C'est sur ces bases

sociales bien établies que madame Lanvin pouvait se livrer au plaisir de son métier.

Elle s'installait dans son grand bureau, entièrement tapissé de beaux livres : d'innombrables volumes sur l'histoire du costume, des collections de journaux de mode de tous les temps, des albums de reproductions de tableaux et d'œuvres d'art, les aquarelles de fleurs de Redouté dont elle aimait les couleurs et les nuances, des documents sur les étoffes, les dentelles, les broderies, enfin tout ce qui pouvait l'aider et qu'elle avait réuni là patiemment. Protégée par une porte où s'inscrivait en grosses lettres : MADAME, *Défense d'entrer*, elle aimait à les feuilleter et les consulter, et s'en inspirait pour corriger le croquis d'une modèliste, ou rectifier la forme d'une robe qu'on lui présentait sur une poupée ayant, réduite de moitié, toutes les proportions exactes d'une femme normale. (Cela fait d'ailleurs un bien petit personnage qu'une demi-femme, et à voir ce mannequin qui a 68 cm. de hauteur de l'épaule au sol, 33 cm. de tour de taille, 46 pour celui de la poitrine, et 44 pour celui des hanches, on a peine à croire qu'il suffise de doubler ces chiffres pour faire une créature épanouie et parfaite.)

Mais madame Lanvin ne faisait pas que siéger dans son bureau et y recevoir les différents chefs de service. Elle voulait tout voir par elle-même, et montait souvent dans les ateliers, où l'entrée de « Patronne » comme on l'y appelait avec une familiarité où l'absence de tout article devant ce nom ajoutait pourtant une nuance de respectueuse tendresse, n'interrompait pas le travail. Patronne ne l'eût pas permis, et venait respirer là cet air de sa jeunesse, saturé d'application, d'adresse et de chansons. Les murs, comme de son temps, sont couverts de slogans et de photos de vedettes. Groupées trois par trois, la première main, la seconde main et la petite main combinent leurs aptitudes sur une manche, un corsage ou une jupe, qui une fois réunis forment l'ensemble que la première descendra tout à l'heure essayer à la cliente qui l'attend dans un salon en compagnie de sa vendeuse assistée de sa seconde, et sur lequel celle-là exercera une sévère critique. Car le rôle de la vendeuse est aussi important que celui de la faiseuse. C'est elle qui conseille une femme sur le choix d'un modèle, et sait aussi la dissuader habilement de porter celui qui nuit à sa beauté, ou accentue sa laideur. Beaucoup de vendeuses sont d'anciens mannequins, ce qui explique par l'habitude qu'elles ont acquise d'être bien habillées et de savoir ce qui leur va, leur coup d'œil infaillible durant un essayage pour ordonner les rectifications. Une bonne vendeuse se passionne pour son métier, bien qu'il n'en soit guère, par la patience et l'amabilité dont il faut faire preuve, de plus éprouvant pour les nerfs. Avant une collection qui s'élabore toujours dans la fièvre et le secret, elles sont dévorées de curiosité. Curiosité qui n'est pas moins vive chez les ouvrières qui n'en connaissent guère que des bribes : celles auxquelles elles travaillent avec acharnement dans l'angoisse d'avoir fini au jour fixé. Madame Lanvin, qui savait cela, avait instauré chez elle

une tradition qui demeure : une fois la collection finie, on la montre à celles qui en sont les obscures artisanes, et qui retenues dans les ateliers ne voient jamais les modèles achevés et portés. Une matinée leur est accordée pour cette fête, et c'est au milieu de leurs applaudissements enthousiastes qu'elles voient défiler le résultat de leur ouvrage de fées savantes et modestes.

Pour elles les mannequins se coiffent et se fardent avec un soin particulier. Ces jolies filles ne sont pas moins qu'elles passionnées par le succès de leurs robes. Il y en a qu'elles préfèrent à d'autres, et les essayages les trouvent attentives et soucieuses de ce qui leur sied. Si pour une raison quelconque on décide d'enlever à l'une d'elles un modèle qui lui plaît pour le faire passer sur une autre, c'est comme si l'on privait une actrice de son rôle préféré et les larmes et les susceptibilités sont les mêmes que celles que l'on a à supporter au théâtre quand on y décide la distribution d'une pièce. La cabine, l'endroit où elles s'habillent, ressemble d'ailleurs à une de ces vastes loges de music-hall, où plusieurs girls se maquillent ensemble devant une longue table aux miroirs bien éclairés. Des placards portant leurs noms contiennent les costumes de leurs métamorphoses successives, depuis le tailleur du matin jusqu'à la grande robe de gala. En dehors des heures où la collection passe, elles restent là à la disposition d'une première, d'un photographe, d'un dessinateur pour quelque journal, ou d'une cliente qui veut revoir une robe, occupant leurs loisirs à fumer des cigarettes, se tirer les cartes, tricoter et bavarder. Troupe charmante de beautés échantillonnées avec soin, et qui n'ont de pareil que leur jeunesse, leur taille mince et la grâce étudiée de leur démarche. Et une blague toujours prête de gamines en classe, qui se devine parfois dans leur œil moqueur devant le choix hasardeux de quelque femme qui n'a ni leurs membres de pur sang, ni l'éclat de leur âge.

***

Madame Lanvin ayant commencé sa carrière en faisant des chapeaux, ceux-ci restèrent pour elle, bien que la moins importante, la plus chérie de ses activités, et elle était plus fière de leur succès que de celui remporté par les robes les plus rares et les plus somptueuses de sa collection.

Entre toutes les parures éphémères de la femme, les chapeaux sont la moins durable, et ont l'attrait de ce qui charme les yeux, sans avoir le temps de les fatiguer. Les ateliers de modistes sont d'une gaîté particulière : les ouvrières y travaillent dans l'allégresse de l'inspiration heureuse et constamment rafraîchie. Leur adresse tient plus de la prestidigitation que de la minutieuse application, et leurs mains rapides font éclore plusieurs fois par jour ces légères fantaisies qui ravissent Paris, et étonnent les autres villes qui ne parviennent pas à en cultiver de semblables. Madame Lanvin savait qu'une robe sans chapeau c'est une tige sans la fleur qui est la récompense du bon jardinier, comme elle attachait

aussi beaucoup de prix à ces broderies qui sont la marque du style qu'elle inventa, et qu'à travers tant d'années elle modifia en augmentant toujours leur perfection. Elle était dans sa jeunesse une amie de Théodore Botrel qui était son voisin faubourg Saint-Honoré, et passa souvent près de lui ses vacances en Bretagne. Toute une saison les gilets bretons avec leurs ornements en point de chaînette inspirèrent ses créations. Elle installa un premier atelier de brodeuses. Aujourd'hui la maison Lanvin en a cinq. Les femmes qui commandent une robe brodée et qui s'impatientent d'attendre huit jours avant de les essayer, se doutent-elles du miracle que ce délai représente? Si elles s'imaginaient qu'une dessinatrice a dû d'abord tracer et peindre en couleurs le motif qui orne leur manche ou leur corsage et qu'une échantillonneuse a réuni soigneusement les soies, l'or, l'argent, les pierreries qu'il nécessite, si elles voyaient, penchée sur un métier, une ouvrière piquer une à une d'un sûr coup d'aiguille les paillettes brillantes, et les coudre sur l'étoffe avec une précision qui rend l'envers aussi joli que l'endroit, peut-être seraient-elles plus indulgentes au retard qu'on impose à leur coquetterie. Et comprendraient-elles en outre, que celle-ci est servie par un art aussi précieux que tous ceux dont on garde l'exemple dans les musées.

***

Et voilà bien ce qu'il faudrait, et dont madame Lanvin avait rêvé : créer un musée de la Mode, conserver chaque année quelques chefs-d'œuvre de ces innombrables artisans de la Couture Française. Ce serait contribuer à la grandeur de la France que de perpétuer le souvenir de l'industrie la plus représentative de son génie particulier : les tissus, les dentelles, les plumes, les broderies, les passementeries, les boutons et les boucles, et la façon inimitable que l'on a ici de les utiliser pour en faire ces toilettes qui embellissent la beauté.

Ce serait aussi récompenser ces ouvrières anonymes, la générosité touchante de ces femmes dévouées à d'autres femmes, et qui n'ont jamais d'amertume à parer leurs semblables de tout ce dont elles-mêmes doivent se priver, parce qu'elles se sentent responsables du prestige de la Mode française et acceptent de la servir avec l'abnégation d'artistes voués à une œuvre.

DENISE BOURDET

Situation des théâtres. — La question d'argent. — Les démissions et les recrues à la Comédie-Française. — Une reprise du **Mariage de Figaro**. — *Réouverture des " Ambassadeurs Henry Bernstein " avec* **Le Secret**. — **La Terre est Ronde** *d'Armand Salacrou, au Théâtre Sarah-Bernhardt. — Deux pièces burlesques. — M. Marcel Herrand dans* **L'Extravagant Captain Smith**. — *Jules Raimu.*

L'ÉTÉ a mûri les événements, sinon dénoué les crises qui affectent le théâtre comme la plupart des entreprises. Au vrai, il n'est qu'une crise ; elle est profonde et elle est financière. Personne dans la mobilité et l'exagération des prix ne peut plus établir un budget stable, pas plus le directeur de théâtre que le commerçant ou la ménagère. La forme de vie sociale en France est bourgeoise et elle le demeurera longtemps dans les habitudes et les tendances ; le goût dans son ensemble est raffiné, qu'il s'agisse des créateurs ou de leur clientèle. Or, l'on a maintenu jusqu'à présent l'activité bourgeoise et les industries de luxe ; mais tellement grevées de dîmes successives qu'elles ne sauraient trouver d'équilibre si les lois étaient appliquées strictement, si les impôts à l'échelle où ils sont fixés frappaient la totalité des imposables. Ne sont vraiment frappés que ceux qui ne peuvent échapper, ceux dont les recettes sont honnêtes et visibles. Le théâtre est de ces victimes ; il ploie (et les autres spectacles avec lui, et la musique plus encore) sous des charges insupportables. Un exemple suffira à le démontrer. M. Louis Jouvet joue déjà depuis plusieurs mois *La Folle de Chaillot* sans que le succès en ait fléchi un instant ; la salle de l'Athénée fut pleine tous les soirs ; néanmoins si l'on n'avait accordé à ce spectacle une subvention et une détaxation l'œuvre de Jean Giraudoux aurait disparu de l'affiche, parce que déficitaire...

L'exploitation d'un théâtre est devenue impossible sauf pour des traitants ou des gens habiles décidés à monter des spectacles alléchants et sans portée, à trois ou quatre personnages. Comment les comédiens de quelque renom ne préféreraient-ils pas les prébendes du cinéma et ses bouffées de gloire aux aléas du théâtre ? Une maison pourtant a toujours offert depuis qu'elle s'est constituée un refuge sûr pour les artistes fidèles à leur art : la Comédie-Française. Cependant l'amour de l'art

ne va pas jusqu'aux sacrifices majeurs. « Car, vraiment, la vie est trop dure... », comme écrit la Perichole en sa lettre d'adieu. Les pensionnaires et les sociétaires de notre fameux théâtre avaient quelque raison de le dire. Il y eut donc à l'origine de la crise de la Comédie-Française un problème financier qu'il appartenait à l'État de résoudre. Ce problème résolu, un administrateur possédant une autorité de durée et d'indépendance eût instauré et fait observer les disciplines nécessaires, eût protégé la troupe contre les tentations des activités extérieures. Ces deux points essentiels, de l'argent, de l'autorité, formaient aux yeux de quelques-uns des membres de la commission désignée pour rajeunir le vieux Congrès de Moscou, les remèdes décisifs. Avec MM. Pierre Brisson, Robert Kemp, Charles Vildrac, J.-J. Bernard, nous étions de cette minorité qui souhaitait ne pas modifier profondément la structure du Théâtre-Français. Des avis autorisés, celui de M. Dux notamment qui administrait la maison par intérim, nous incitèrent aux réformes qui ont été votées. Ce sont les comédiens eux-mêmes (ceux du moins représentant la Comédie-Française à cette commission) qui ont suggéré l'exploitation du répertoire sur une scène et des nouveautés sur une autre, qui ont proposé, précisé et sanctionné les dispositions concernant toutes activités des membres de la troupe en dehors de leurs services à la Comédie.

Le nouveau statut a entraîné un certain nombre de démissions bruyantes sur lesquelles nous avons déjà exprimé notre sentiment. Elles sont regrettables parce qu'elles ont écarté de notre scène nationale des artistes d'un talent affirmé et parmi les meilleurs sujets de la maison : Mesdames Marie Bell, Madeleine Renaud, mademoiselle Renée Faure, MM. Debucourt, Clariond, Jean-Louis Barrault, le jeune M. Desailly. Pour ce qui est de mademoiselle Renée Faure et M. Desailly, leurs dons et leur jeunesse peuvent se permettre cette fugue : dans quelques années un administrateur intelligent les rendra à cette maison où ils reviendront avec tendresse. Pour M. Jean-Louis Barrault, il vaut sans doute mieux pour sa carrière qu'il tente, en toute liberté (une liberté qu'il ne possédait pas pleinement à la Comédie) les expériences que lui inspirent son goût du théâtre, ses inclinations, l'admirable ferveur de son naturel. Il portera dans les dix ans qui viennent l'espérance des esprits originaux, des poètes, d'un jeune public qui se rend au théâtre pour y découvrir parmi des étincelles les traits indéfinis de ses songes. C'est ce public qui va applaudir son admirable interprétation d'*Hamlet* (dont nous rendrons compte un mois prochain) à Marigny.

Comment ne pas regretter le départ de M. Debucourt, pour la maison qu'il quitte et pour lui-même ? Il est un comédien de style, excellent dans les confidents, les rôles nobles, pouvant jouer tour à tour le répertoire classique et le drame moderne : il ne trouvera pas, ailleurs, les ressources d'emploi que la Comédie-Française lui donnait. On peut appréhender le même inconvénient pour Madeleine Renaud, comédienne supérieure dont la dévotion aux poètes, la charmante grâce, la voix,

les silences réfléchis sont autant de souvenirs inoubliables en ce théâtre dont elle a si longtemps ravi les habitués. La voilà à Marigny jouant *les Fausses Confidences*, les jouant avec la même sûreté, la même finesse, les mêmes attraits exemplaires et nous nous en réjouissons ; mais elle s'y trouve de passage. Où faudra-t-il la rejoindre dans quatre mois ? Pour mademoiselle Marie Bell nous lui avons dit son erreur. Elle était au point le plus haut de sa carrière, elle avait joué *Phèdre*, *Esther*, *le Soulier de satin*, elle était une des rares tragédiennes qu'on ait applaudies depuis des années ; elle était capable, dans les abandons et les découvertes de l'instinct, de faire entendre parfois un accent — plainte ou ravissement — qui atteignait l'âme de l'œuvre et du spectateur. Elle retrouvera malaisément ailleurs ces occasions. L'investiture de la Maison, ce qu'elle inspire par ses rôles, son ordonnance, son passé si présent en tant de choses, sont partie du talent. Hors de doute en tous les cas, que ces avantages aident à le former ; M. Clariond en est un exemple. Sans préjuger de l'avenir, sans vouloir décourager ses espérances, nous ne voyons pas à quelles fins il va consacrer l'autorité qu'il avait acquise au Théâtre-Français.

***

Afin de parer à ces défections le Comité et le nouvel administrateur M. André Obey, ont engagé trente-neuf pensionnaires : vingt et un hommes et dix-huit femmes. Ce n'est pas rien. Il y a dans ce bataillon des comédiens éprouvés comme MM. Chamarat, Bourdel, Cusinet, Baconnet qui viennent de l'Odéon et ont une bonne habitude des planches, comme M. Vitray qui a gagné ses galons chez Gaston Baty, et il en est un, M. Pierre Blanchar, qui s'est acquis depuis vingt ans une renommée en des créations qui témoignaient pour sa qualité d'esprit et sa valeur. Mais on le met en garde, à ce point où il est de sa carrière, de ne pas couler la franchise de son tempérament dans le moule des conventions. En entrant au Français, il accomplit un sacrifice : celui de renoncer pour une part importante aux bénéfices du cinéma. Qu'il apporte sur cette scène, puisqu'il y entre avec une volonté éclatante de la servir, non ce qu'elle n'a que trop de tendance à y maintenir, les poncifs d'une tradition, mais le souffle d'une renaissance.

Du côté féminin beaucoup de jeunesse qu'il faut voir à l'épreuve. Du moins a-t-on aperçu ailleurs quelques-unes de ces pensionnaires : Melle Denise Noël, notamment, qui sut être avec une émouvante sincérité Marguerite Gauthier au Conservatoire et aux *Annales*, puis Camille à l'Odéon. On ne manquera pas de Camilles dans la nouvelle troupe mais il apparaît déjà que certains emplois demeurent sans titulaire. Qui jouerait la duchesse de Reville, s'il fallait la distribuer, et ces rôles de femmes de trente ans (c'est-à-dire, aujourd'hui de quarante) partagées entre leurs devoirs et leur cœur, entre l'expérience de la vie et celle de

l'avenir : de ces femmes en un mot, dont Berthe Cerny, durant de nombreuses années personnifia le caractère et le charme. On vient de voir, lors de la reprise du *Mariage de Figaro*, spectacle ravissant pour les yeux, n'est qu'en partie convenablement distribuée, faute de trouver dans la troupe les interprètes qu'exige ce chef-d'œuvre. M. Jean Meyer qui a mis la pièce en scène dans un mouvement alerte et a su avec la décoratrice madame Suzanne Lalique en renouveler fort joliment les nuances, n'est point un Figaro : il lui en manque l'élan, la lumière, l'invincible astuce ; il n'est pas un premier comique tel que le souhaitait Beaumarchais et tel que fut Dazincourt si l'on s'en remet aux témoignages du temps. L'admiration, la connaissance d'un texte ne sont point tout : il faut pour le servir, certaines dispositions physiques, que ne saurait remplacer la probité, l'intelligence et le goût. N'accablons pas mademoiselle Yvonne Gaudeau sur une première épreuve. Elle n'était pas la comtesse, rôle qui demande une assurance invisible mais très forte, des contradictions sentimentales exprimées avec beaucoup de tact. « Ce rôle est des plus difficiles de la pièce, a fait infiniment d'honneur au grand talent de mademoiselle Saint-Val Cadette » a précisé Beaumarchais en publiant son ouvrage. A la bonne heure! Beaumarchais savait ce qu'il donnait et le disait. Pour revenir à mademoiselle Gaudeau, elle prendra cette assurance nécessaire, se fera mieux entendre, à n'en pas douter. Il faut un peu l'attendre. Mademoiselle Micheline Boudet est fort adroite et dans la variété de ses dons, en dépit d'un physique taillé en pleine malice et gourmandise, elle se tirera de toutes les situations ; mais elle non plus n'est pas Chérubin. « Un désir inquiet et vague est le fond de son caractère » dit encore Beaumarchais. Les rondeurs de mademoiselle Boudet sont à l'écart de l'inquiétude et du vague.

La pleine réussite fut pour mademoiselle Janine Crispin. Réussite sans surprise pour ceux qui l'ont vu débuter avec Jean-Pierre Aumont, chez Louis Jouvet dans *le Prof' d'Anglais* et l'ont suivie depuis lors. Cinq ans d'éloignement, avec tout ce que l'Amérique comporte de dépaysement et de nostalgie si l'on n'y rencontre pas tout de suite la gloire brutale, ont certainement élargi son talent sans altérer ce qu'elle peut montrer de claire juvénilité. Après quelques instants d'émoi (hommage pour la scène où elle débutait) elle est entrée pleinement dans son rôle et l'a joué avec beaucoup d'esprit et de naturel. Voilà mademoiselle Crispin au port et où elle devait être, à l'abri des incertitudes de son métier et des lassitudes du voyage. La Comédie-Française ne regrettera pas de lui avoir offert ses amarres.

***

Pendant que de nouvelles venues s'essayaient chez Molière, M. Henry Bernstein après cinq ans d'absence, rouvrait son théâtre à quelques

transfuges de la Comédie-Française — et non des moindres — mademoiselle Marie Bell, MM. Pierre Dux et Debucourt. Il les invitait à jouer *le Secret*, celle entre toutes ses comédies dramatiques qui offre l'action la moins heurtée et développe pleinement et dans le mouvement même de l'action, un caractère. Lorsqu'il y a trente trois ans (22 mars 1913) madame Simone joua *le Secret* elle y connut un grand succès. Ces trois actes marquaient une maîtrise de M. Henry Bernstein dans le drame bourgeois, dont Emile Augier et Alexandre Dumas fils furent les initiateurs au soleil levant de la bourgeoisie. Adultères, enfants naturels, question d'argent : l'événement se situait dans des mœurs bourgeoises et la crise naissait d'une violence exercée sur les préjugés et les principes qu'elles entretenaient. Ce genre de théâtre n'était qu'accessoirement un théâtre de caractère ; il était d'abord un théâtre de mœurs. Cependant, avec *le Secret*, M. Henry Bernstein avait écrit une comédie de caractère et d'un caractère secret, indéterminable quoique affirmé. Ni tout à fait l'envieuse, ni tout à fait la méchante, ni tout à fait endurcie dans sa bassesse, ni tout à fait inconsciente. L'avare se voit tout de suite. Alceste se découvre dès la première scène où il paraît : la Gabrielle, de M. Henry Bernstein ne se décèle que lentement, ne s'avoue que dévoilée et prisonnière de ses fourberies. L'art du dramaturge apparaissait dans la démarche parallèle de l'action et du caractère, dans le développement d'une intrigue simple et valable.

La pièce demeure ce qu'elle était dans ses qualités insignes. Elle a paru pourtant « vieillie » à quelques juges qui ont pris l'accessoire pour l'essentiel. M. Robert Kemp qui apporte tant d'assidue loyauté et de fine culture dans ses critiques a rappelé à ce sujet, pour en sourire une fois encore, la phrase (devenue fameuse) de René Doumic sur la *Jalousie* que M. Sacha Guitry avait fait représenter durant l'autre guerre : « La France se f... totalement de savoir si M. Blondel est ou n'est pas cocu ». A ce compte, — et M. Robert Kemp le faisait justement remarquer — La France doit se f... également qu'Alceste le soit et que les personnages de Marivaux échangent leurs inconstances. Là n'est point la question. C'est pourtant celle que de jeunes critiques ont opposé à la reprise du *Secret*. Une certaine oisiveté, un certain bonheur bourgeois, tels qu'ils prospérèrent en effet sous le Second Empire et la Troisième République apparaissent insupportables à une génération qui a beaucoup souffert, qui a vu le pire dans la férocité et la détresse et qui ne supporte plus les badinages du cœur et les installations cossues... Les années l'adouciront, lui donneront le recul nécessaire aux tendresses du souvenir. Quand elle se rappellera avec un certain plaisir le temps des privations et du « drôle de jeu » (le plus grand d'entre ces enfants du siècle semble avoir déjà la nostalgie de la solitude) elle jugera avec un peu plus d'indulgence les complications sentimentales de 1910.

Il n'empêche que *le Secret* demeure sans doute la meilleure pièce de M. Bernstein et qu'elle va connaître une fois encore le succès. Elle n'a

d'ailleurs jamais été mieux jouée, M. Debucourt donne beaucoup de naturel à un rôle un peu ingrat, de mari aimé et confiant et M. Pierre Dux situe sans une erreur, à mi-chemin du comique et du grave, son personnage d'amoureux susceptible, de jaloux hésitant. C'est de premier ordre. On ne peut que louer également et sans restrictions mademoiselle Hélène Perdrière dont l'intelligence, la spontanéité, la claire tendresse ne vont cesser, pendant des mois, d'être la charmante lumière de ces trois actes. Quant à mademoiselle Marie Bell, revenue au boulevard, son grand talent n'y est pas trop dépaysé. Elle interprète une femme méchante, secrète quelque peu morbide ; or son tempérament dramatique et son naturel sont à l'opposé de ces dispositions. Mais le rôle malgré tout ne l'empêche pas de rejoindre souvent ce qu'elle est d'instinct sur la scène, c'est-à-dire une artiste émouvante.

***

A l'inverse du *Secret, la Terre est Ronde*, d'Armand Salacrou que M. Charles Dullin vient de reprendre, au théâtre Sarah Bernhardt est jouée médiocrement. Sauf par M. Dullin lui-même qui retrouve avec Savonarole, un rôle immobile, monologué, auquel conviennent son ramassement et sa flamme obstinée. Il serait injuste, d'ailleurs, d'attribuer à l'ensemble de la troupe l'impression d'imperfection que laisse la représentation. La scène du théâtre Sarah Bernhardt est si vaste qu'elle oblige les acteurs à un effort auquel ne les a pas habitués le théâtre contemporain. Le souci de se faire entendre, l'étendue de chaque déplacement créent chez les interprètes une tension qui les isole sur le plateau. La communication avec la salle ne s'établit pas ; et les entrées et sorties par les avant-scènes, en élargissant encore le champ de l'action, ajoutent au dispersement du spectacle. Avec cela M. Dullin a installé devant les fauteuils un maigre orchestre de cinq musiciens qui écarte encore l'illusion et distrait l'attention. Comment un vieux routier du théâtre tel que M. Dullin n'a-t-il pas décidé de rétrécir sa scène par un encadrement de rideaux, de dissimuler l'orchestre, de modérer ses éclairages. Combien les ingénieux décors et les costumes de M. André Masson y eussent gagné, la musique aussi de M. Marcel Delannoy ! Et M. Daniel Ivernel qui est, avec M. Dullin, le meilleur élément de l'interprétation eût connu autour de lui plus de « présence ». Il a semblé parfois qu'il jouait tout seul.

Nous ne formulons ces objections que pour mieux souligner la beauté réelle et la force de la pièce de M. Armand Salacrou. Cette reprise la grandit. Nous nous rappelions les représentations de l'Atelier et le sérieux agrément que nous y avions pris. Les années ont passé ; l'œuvre s'est équilibrée d'elle-même, a gagné en grandeur, en force, en poésie. Elle

réunit la grâce et l'indépendance de l'esprit ; elle est le « *Lorenzaccio* » de M. Salacrou et notre Théâtre-Français pourrait l'inscrire à son répertoire. Il faudra l'y voir jouer.

***

Le burlesque est un genre difficile. Ce sont les Goncourt, je crois, qui disaient qu'il fallait beaucoup de tact pour être cynique, sinon l'on n'était que grossier. Il faut beaucoup de vraie fantaisie, d'intelligence pour atteindre au burlesque, sinon la saveur s'envole et l'œuvre s'alourdit. Nous conservions du film de Kapra : *Vous ne l'emporterez pas avec vous* un souvenir charmé. Nous y avions vu des types que le romanesque anglo-saxon a déjà souvent recueillis : rêveurs qui opposent aux contraintes du puritanisme et aux conjurations sociales leur libre naturel. Vous vous rappelez la famille Sangher dans *Tessa*, cette tendre communauté où tout le monde s'aimait, où chacun faisait à sa guise : le *clan*, comme il en existe tant à vrai dire, avec ses particularismes, ses mutuelles indulgences, ses fantaisies obstinées. On retrouvait dans le film (tiré d'une comédie américaine de Kaufman et Moss Hart) cette animation, cet imprévu des êtres, rehaussée d'une verve antisociale très savoureuse. Cela passait le long du film en bouffées légères et laissait une impression de liberté délicieuse. Nous l'avions revu, en 1941, lorsqu'on le jouait encore dans la zone libre : dernières délices d'un esprit d'indépendance qu'on allait tenter d'étouffer définitivement. Ce divertissement avait pris la valeur d'une protestation, d'un souvenir et d'une espérance.

Faut-il marquer la déception que nous a causée l'adaptation de la comédie présentée par M. Claude Sainval à la Comédie des Champs-Elysées ? Étaient-ce les hésitations d'une première représentation en un spectacle où la spontanéité est une nécessité, où elle fait partie du caractère des personnages ; est-ce le texte assez insignifiant de l'adaptation, le poids du théâtre (l'écran est un reflet sans pesanteur) ? Bref le plaisir était en partie enfui et nous ne reconnûmes point le phalanstère Sycamore, la troupe de doux loufoques obstinément penchés sur leurs manies. Il se peut, il est probable que la représentation se sera soudée par la suite et que les comédiens y mettent à présent le *liant* qui leur manquait alors. Il s'y trouve d'assez bons éléments pour y réussir : MM. Claude Sainval, Jean d'Yd, madame Marcelle Monthyl et mademoiselle Françoise Christophe qui est, avec clarté, le cœur battant, la tendresse de ces trois actes.

Le Comique de l'*Extravagant captain Smith*, comédie farce de M. Jean Blanchon représentée au théâtre des Mathurins, est d'une qualité certaine et beaucoup plus authentique. C'est une peinture bouffonne de la vanité où l'on voit un capitaine au long cours aux prises avec les dangers de l'absence — et une jeune femme dont la ruse est celle de l'éternel féminin. Un certain Master Hall, faux savant, imposteur parasite, tel qu'il en existe dans les romans réalistes du XVIIe et du XVIIIe siècle anglais soutient l'action à l'aide de ses trouvailles et de ses impudences.

Il y a là un personnage en pied auquel Marcel Herrand a donné une couleur extraordinaire : il porte vraiment sur lui la longue suite de ses impostures, le mystère quotidien de ses ivrogneries, de ses nonchalances, et aussi de ses ingénieuses méditations. M. Marcel Herrand est un bien curieux artiste : il semble qu'il joue à l'écart de ses personnages, comme sans y croire, et ce qu'on pourrait prendre pour une secrète indifférence n'altère aucunement la création, lui donne au contraire un attrait singulier. Dès qu'il est en scène aux Mathurins, la comédie rejoint la haute farce, celle qui fait entendre son rire au-dessus de nos pires travers. On lui doit des compliments pour nous avoir présenté ce personnage. Il faut signaler, auprès de lui, M. Decroux, qui tient, avec peut-être un peu trop d'excès, le rôle du capitaine Smith. M. Moulinot, madame Yzelle, comparses pittoresques, Jacques Denoël, jeune crétin que déniaise l'amour, et la fine, la piquante mademoiselle Dany Robin, maîtresse de cette métamorphose.

***

Raimu est mort, et l'on sait qu'il n'est, parmi les acteurs contemporains, personne pour le remplacer. Personne de cette encolure, de cette bonhomie terrible ; nulle voix de cette ampleur. Il avait débuté dans la ville où il était né, à Toulon, fort jeune et dans des beuglants (comme M. Maurice Chevalier). Puis il était allé jusqu'à Marseille et dans d'autres provinces où il paraissait en tourlourou stupide — de ce type auquel Polin avait donné une grande célébrité. Enfin Paris ! le café-concert, puis des revues jusqu'à cette comédie-revue de Rip au théâtre Michel, *Plus ça change*, où dans une scène d'ébahissement et de terreur, il avait soudainement montré la force de ses dons. La renommée lui vint avec le *Marius* de Marcel Pagnol. Il y fut César, comme personne ne pouvait l'être mieux, un César patron de bar avec le hâle et les complaisances du vieux port, les cris du quai, les colères, les rires, la familiarité, la lourdeur mobile du visage, des pectoraux, et des membres... Tout de suite, ce fut inoubliable.

Mais Raimu avait en lui plus d'un personnage ; et la Comédie-Française en l'appelant chez elle avait fait un choix qui s'imposait. Nous ne l'avons pas vu dans *le Bourgeois gentilhomme* qui n'était pas son affaire. Mais nous savons qu'il eût pu, qu'il eût dû être Isidore Lechat et qu'il aurait été, avec quel succès ! M. Perrichon. Il aurait pu tenir la plupart des rôles de Léon Bernard, demeurés aujourd'hui sans titulaire et même quelques-uns de ceux créés jadis par Lucien Guitry, ne serait-ce que Crainquebille.

Le cinéma l'a beaucoup employé, l'a débauché. Il y avait pris, avec le succès, des exigences qui n'ont pas servi sa carrière, si du moins elles ont contribué à étendre sa réputation. On éprouve le regret de sa perte car on comprend qu'il n'a pas usé de toutes ses ressources, que nous n'avons pas entièrement connu ce qu'il était capable d'exprimer dans l'art dramatique.

GÉRARD BAUËR

LA BOMBE ATOMIQUE

ET LE SECRET DE L'ÉNERGIE NUCLÉAIRE

(2e Partie)

Il était donc acquis, vers 1940, que la libération d'une énergie atomique à « potentiel » très élevé était possible à partir de la rupture de certains des noyaux d'une masse d'uranium pur — les noyaux de l'isotope 235, seul actif, — par un bombardement de ceux-ci à l'aide de neutrons d'une vitesse appropriée. Chaque rupture nucléaire fournissait une énergie considérable, comparable à celle que l'électron, le grain élémentaire d'électricité, serait susceptible d'acquérir dans une différence de potentiel extrêmement élevée, atteignant 200 millions de volts.

Cependant, même en possession de ce « secret », on se trouvait encore éloigné de l'application pratique ; il s'agissait de venir à bout d'un nombre insoupçonné de problèmes techniques, dont je donnerai un aperçu dans un instant. On était un peu dans la situation d'une nation qui posséderait seule par rapport à ses rivales, demeurées encore au stade des bateaux à roues à aubes, le secret de la construction d'un croiseur lourd. Cette nation saurait qu'il faut blinder le pont, y installer des tourelles quadruples, les télécommander, et qu'il y a intérêt à remplacer les groupes moteurs à pistons par des turbines à haute pression. Cependant il lui resterait un énorme effort à accomplir, celui d'équiper des cales gigantesques, des engins de levage, de créer des forges et des trains de laminoirs appropriés à ces blindages, de se lancer dans l'étude thermodynamique des aubages de turbines, comme dans celle du pointage électro-mécanique des tourelles lourdes. Entre l'avant-projet jeté sur le papier et l'admirable bâtiment de 45.000 tonnes, plus rapide que ses rivaux, se situe la marge d'un nombre élevé d'études secondaires, et la formation de milliers d'ingénieurs spécialisés.

C'est pourtant un effort de réalisation presque aussi important que les Etats-Unis, avec l'aide de la Grande-Bretagne, ont dû soutenir pendant cinq ans, en créant une véritable industrie de l'uranium.

Essayons d'envisager le problème dans toute son ampleur. Nous avons réuni une masse importante d'uranium très pur, trois ou quatre cents kilogrammes par exemple — opération déjà nouvelle, si l'on veut bien se souvenir qu'en 1941 il n'existait que quelques grammes d'uranium métallique préparé —, en une sphère de quelques décimètres de diamètre et nous déci-

dons de répéter en grand l'expérience de laboratoire précédente, c'est-à-dire de produire la rupture explosive, non pas de quelques rares noyaux d'uranium, mais de tous ceux présents dans cette masse. Tentative riche de promesses : que l'on veuille bien se souvenir qu'un kilogramme de matière contient un nombre d'atomes (c'est-à-dire en fait, de noyaux) qui tient du prodige, nombre qui est égal à celui des opérations qui seraient nécessaires pour vider le volume de tous les océans en employant un dé à coudre ! Nous disposerions alors, non plus seulement d'un nombre de volts élevé, correspondant à chacune des ruptures élémentaires de noyaux, mais également d'un ampérage formidable, par la multiplication quasi astronomique de ces actes élémentaires.

Mais cet espoir d'arriver à rompre la totalité ou tout au moins une fraction importante des noyaux constituant quelques centaines de kilogrammes d'uranium rencontre plusieurs difficultés. En premier lieu l'impossibilité de faire baigner ce nombre astronomique de noyaux dans un flux de neutrons — agent indispensable à la production des ruptures — d'une densité suffisante pour que tous soient touchés par eux. Aucune des sources de neutrons dont nous pouvons disposer, qu'il s'agisse de la petite ampoule remplie du mélange radon et béryllium, ou même des grands cyclotrons, n'est susceptible de fournir, et de très loin, de quoi toucher même une infime partie des noyaux à transmuter.

C'est ici où le plan de construction de la matière vient à notre secours : nous allons voir qu'il va être possible de demander à la *masse même de l'uranium* le nombre de neutrons d'appoint qui nous faisaient défaut. La rupture du noyau d'uranium sous l'action des neutrons — dont nous n'avions guère envisagé jusqu'ici les conséquences — laisse en effet derrière elle des fragments atomiques divers, des éléments de poids atomiques moyens, tels le baryum, le strontium, le brome, etc., qui ne ressemblent aux éléments naturels du même nom que par leurs propriétés chimiques, c'est-à-dire par la seule similitude des bourrelets extérieurs. Leurs noyaux, au contraire, constituent de véritables monstruosités atomiques, bien trop lourdes, surchargées de neutrons. De tels monstres — pas plus que ceux observés dans le domaine vivant — ne peuvent subsister longtemps ; ils tendront à revenir à la normale en se délestant de leurs neutrons en excédent. Ainsi toute rupture de noyau d'uranium sera suivie, tôt ou tard, d'une émission de nouveaux neutrons, propageant eux-mêmes la rupture vers d'autres noyaux d'uranium et contribuant, en un temps très bref, à porter le feu, de proche en proche, dans toute notre sphère d'uranium ainsi que nous le désirions. Le résultat en est donc une suite de réactions nucléaires qui s'enchaînent les unes aux autres et croissent en progression géométrique.

Mais si nous sommes venus à bout de la première difficulté, une seconde surgit (tant il est vrai qu'une réussite scientifique est le fruit d'une longue patience) : c'est, qu'en effet, ainsi que je l'indiquais dans la première partie, l'uranium le plus purifié que nous puissions amasser n'est qu'un mélange d'isotopes uraniens, de poids atomique 238 et 235 respectivement, dont seul le 235 est explosif par action des neutrons. Et la malchance veut que cet isotope actif soit le moins abondant des deux : dans 150 kilogrammes d'uranium naturel, vous retireriez difficilement un kilogramme de 235.

Tout notre échafaudage précédent de réactions en chaîne risque de s'ef-

fondrer, puisque les seuls noyaux susceptibles de se rompre en nous fournissant les nouveaux neutrons indispensables à l'établissement de la chaîne se trouvent maintenant dilués au sein d'un énorme excédent de noyaux inertes.

Il faut donc, courageusement, comme l'ont fait nos collègues américains, se mettre à l'œuvre pour récupérer, dans les usines spécialement édifiées, les seuls noyaux de 235 et arriver à reconstituer, dans des séparateurs, atome par atome, noyau par noyau, les quelques kilogrammes d'uranium 235 pur qui seront indispensables au chargement d'une bombe.

Pourtant même après avoir récolté le fruit de cet écrasant labeur, les physiciens ne se trouvent pas au bout de leurs peines. L'amorçage et l'entretien des réactions explosives en chaîne, même dans une masse de 235 pur, ne peuvent être réalisés que de justesse : il importe de réduire au minimum toute perte, toute dissipation des neutrons produits, faute de quoi la réaction ne s'entretiendrait plus d'elle-même et serait stoppée prématurément : la bombe nucléaire aurait fait long feu.

Reprenons la bombe uranienne, de forme sphérique, et tâchons de déterminer le sort des neutrons produits au cours des ruptures de noyaux 235 : les uns, se dirigeant vers le centre, vont pouvoir participer à de nouvelles ruptures et augmenter le feu, les autres s'échappant vers l'espace, au travers de la surface extérieure de la bombe, vont être perdus sans espoir. On sent ici que le sort de l'engin dépendra de la proportion relative des uns et des autres : si l'on parvient à produire plus de neutrons qu'il ne s'en perd vers l'extérieur, la chaîne de réactions s'établira et dévorera, comme nous le souhaitons, la totalité de la masse de 235 ; dans le cas contraire, il faudra abandonner tout espoir d'utilisation de l'énergie nucléaire. Or il est facile de voir que le nombre des neutrons *utiles* est un effet de volume, c'est-à-dire proportionnel au cube du rayon de la bombe, tandis que le nombre des neutrons *perdus* n'est qu'un effet de surface, seulement proportionnel au carré de ce rayon : en augmentant la quantité d'uranium 235 amassé en une sphère, le nombre des neutrons utiles croîtra plus vite que celui des neutrons perdus. Dès lors, il sera possible de calculer un certain volume critique, en dessous duquel la bombe est inexplosive, mais qui, dépassé, permettra à l'engin, une fois allumé, d'entretenir lui-même les réactions et de sauter. La bombe doit ainsi posséder un diamètre assez gros pour parvenir à détonner.

En fait, l'allumage de la bombe par un dispositif auxiliaire produisant des neutrons primaires, est superflu, de sorte qu'il est hautement déconseillé de conserver chez soi, en réserve, une masse d'uranium 235 dont le volume dépasserait le volume critique défini ci-dessus. Il circule, en effet, dans cette masse — sous l'action des rayons cosmiques ou des réactions de rupture spontanées — toujours assez de neutrons vagabonds pour l'amorcer. Le problème est donc même d'éviter que la bombe ne saute d'elle-même entre les mains de ceux qui ont pour mission de l'utiliser. On y parvient en conservant jusqu'au dernier moment, la masse critique d'uranium 235 destinée à confectionner la bombe, à l'état divisé : par exemple en deux moitiés, dont chacune soit elle-même inférieure au volume critique. L'assemblage intime des deux moitiés, la réalisation de la masse critique, condition de l'auto-explosion, ne se fera qu'au cours du parachutage de l'engin.

Une méthode très simple, donnant un rapprochement rapide, consiste à lancer, au moyen d'un tube de canon, une moitié de la bombe contre la seconde moitié utilisée comme cible. Le contact entre les deux parties doit être rapide et parfait. Le choix de la vitesse et de la masse du projectile-uranium, le diamètre du canon ne sont pas hors de portée de nos moyens de réalisation : il faut cependant que l'ensemble, pesant trois ou quatre tonnes peut-être, puisse être transporté par avion porteur.

Ajoutons qu'il y a le plus grand intérêt à habiller extérieurement l'engin d'une matière réflectrice pour les neutrons, capable de renvoyer vers le centre de la bombe, au moment où les réactions s'allument, une partie des neutrons qui tenteraient de s'échapper vers l'extérieur. Ce réflecteur, s'il a une masse suffisante, agira aussi par inertie et s'opposera, au moment où l'engin saute, à une dissémination trop rapide dans l'espace des précieux noyaux de 235, avant que ceux-ci n'aient été consumés par les neutrons.

Tel est en gros le fonctionnement de la bombe nucléaire qui mit fin à la guerre au Japon par deux coups de semonce terribles. Mais je n'ai pu assez longuement insister sur les difficultés extrêmes de la séparation de l'isotope rare 235, indispensable à sa réalisation, difficultés si considérables que l'on a envisagé son remplacement par un autre type de noyaux atomiques, également susceptibles de se rompre explosivement par l'effet des neutrons, mais plus faciles à préparer en grande quantité.

C'est ici où le nouvel élément, obtenu par synthèse atomique et baptisé *plutonium*, entre en scène. Sa production est le plus beau succès des alchimistes modernes, puisqu'il est inconnu à l'état naturel : il doit sa naissance à l'ingéniosité humaine.

Le plutonium a servi, lui aussi, à charger la bombe nucléaire, mais il joue également un rôle éminent dans toutes les installations, pacifiques celles-là, qui produisent de l'énergie utilisable industriellement, à partir des noyaux désintégrés ; c'est pourquoi il a droit à toute notre attention.

Rappelons ici que nous avons abandonné à son sort l'isotope abondant de l'uranium, de poids atomique 238 ; nous l'avons même mis de côté comme un gêneur, tout au plus bon à capturer des neutrons, à nous en faire perdre. Soyons cependant plus patients et intéressons-nous au destin de cet uranium 238 qui aurait absorbé un neutron. Un peu gêné de cette ingestion, il expulse un électron rapide (le malaise par gloutonnerie conduit les noyaux à être radioactifs) et forme un nouvel élément, le neptunium, qui à son tour donne spontanément naissance, au bout de deux jours en moyenne, au *plutonium*.

Cet élément nouveau n'est pas seulement, comme le neptunium, une curiosité atomique due à la puissance de nos procédés de synthèse, il a la chance d'être doué, comme l'uranium 235, et peut-être même à un plus haut degré, du pouvoir de se rompre explosivement sous l'effet d'un bombardement par les neutrons lents.

Nous pouvons alors, puisque ce plutonium résulte de l'action des neutrons sur l'uranium naturel — formé pour plus de 99 pour cent de l'isotope 238 qui nous intéresse ici — chercher à le produire en quantité appréciable au moyen d'une sorte de bombe nucléaire modérée, dont la combustion serait convenablement assagie. Opération qui semble accessible puisqu'en jouant,

sur le volume d'uranium exposé aux neutrons, nous pouvons arrêter, ou au contraire réamorcer, les réactions nucléaires en chaîne. Les noyaux 235, disséminés dans la masse, auront mission d'entretenir une réaction lente, par production continue de neutrons : ceux-ci iront ronger, peu à peu, les noyaux 238, en les transformant en plutonium.

Cette fois-ci aucune séparation préalable d'isotope, si pénible, nous le savons, n'est requise : c'est au sein d'une masse d'uranium naturel, préparée à l'état de lingots par exemple, que seront allumées les premières réactions, au moyen d'une source auxiliaire de neutrons. Hélas, car toujours dans la prospection scientifique les difficultés naissantes se mêlent à l'espoir, la persévérance des physiciens est, là encore, mise à l'épreuve : les rares noyaux de l'isotope 235 existant dans les lingots d'uranium ne sont friands que de neutrons *ralentis* et dédaignent les neutrons rapides. Or ce sont justement des neutrons rapides que les ruptures explosives de 235 nous livrent. Il faut à tout prix convertir ces derniers en neutrons lents. Tel sera l'objet de substances à faible densité (graphite, eau lourde) que l'on mêlera à l'uranium naturel et qui, sous le nom de « modérateurs », auront la charge de ralentir progressivement les neutrons qui doivent se frayer un chemin au milieu d'elles.

Mais, autre ennui, l'uranium 238, lui-même, devient gourmand de ces neutrons lents, dont il capture un nombre plus élevé que de neutrons rapides : voici que nous perdons à nouveau des neutrons, pourtant bien utiles pour rompre les noyaux 235, seuls capables d'entretenir la chaîne de réactions.

L'art de la politique, dans un pays à forme démocratique, se résume souvent en compromis entre les partis... Ici la présence du « modérateur » exaspère la production de neutrons par les noyaux 235, mais il augmente aussi les pertes par capture dans les noyaux 238. On conçoit qu'un dimensionnement exact de l'appareil permettra d'équilibrer les deux tendances adverses, en laissant subsister à chaque instant, le nombre juste nécessaire de neutrons destinés à entretenir une réaction en chaîne modérée. Sous le nom de « pile à uranium » les savants américains ont ainsi constitué une sorte de réseau, où des barres d'uranium naturel sont disposées en quinconce, comme les arbres des parcs, au sein d'une masse de graphite.

L'ensemble de l'appareil, à la différence de la bombe atomique qui doit livrer toute l'énergie interne qu'elle peut contenir en une très brève fraction de seconde, brûlera lentement pendant plusieurs jours, avant de s'éteindre. A ce moment la pile est démontée, les barres d'uranium, attaquées par les neutrons, sont dissoutes, le plutonium formé est recueilli par des opérations chimiques appropriées. Toute une métallurgie de cet élément nouveau-né a donc été instaurée pour obtenir finalement le chargement de la bombe atomique.

L'exemple des U.S.A. nous montre qu'il faut cinq ans à une nation, à condition de consacrer une vaste organisation et des sommes d'argent considérables, pour acquérir la bombe nucléaire, et s'affranchir d'une possibilité d'asservissement par la terreur atomique.

Méditons sur cette durée, mesure elle-même du répit qui nous est actuellement accordé. Que du moins, pendant ce répit, nous soyons conscients de ce qu'une grande nation doit faire et que nous ne demeurions pas la tête sous l'aile !

L'intérêt humain de ces découvertes dépasse d'ailleurs singulièrement l'utilisation militaire. Arrêtons-nous devant ces vastes usines de préparation de plutonium, dont la presse a reproduit les images. Bien que construites, à l'origine, pour un but de guerre, elles sont, en même temps, de grosses productrices d'énergie. Le fonctionnement des piles à uranium dégage des quantités de chaleur telles que, pour ne pas risquer une élévation de température prohibitive, il faut employer de grands moyens pour le refroidissement : une rivière, abondante et fraîche, dont l'eau ressortait de l'usine fortement échauffée, fut nécessaire. Ainsi une seule pile à uranium, tenant dans quelques mètres cubes, produit autant d'énergie utilisable que la chute d'eau d'un de nos plus grands barrages hydrauliques. Il faut donc considérer, comme pratiquement réalisée, la production en grand d'énergie thermique à partir de réactions nucléaires. Il n'y a donc qu'un pas à franchir — et l'on peut croire qu'il est franchi aux U.S.A. — pour adapter cette énergie à la mise en route de puissantes centrales électriques. On conçoit que le prix de revient du courant électrique, et par suite de la force motrice, puisse être ainsi singulièrement abaissé. Une personnalité scientifique américaine des plus éminentes, qui prit elle-même une part essentielle à la réalisation de la bombe, a pu écrire récemment que déjà, à l'heure actuelle, il revenait moins cher de produire du courant électrique à partir de l'uranium qu'en consommant du charbon dans une centrale thermique ; qu'enfin, dans quatre ou cinq ans, aucune compagnie distributrice de force électrique, soucieuse de ses intérêts, n'emploierait plus le charbon.

Même en n'adoptant pas entièrement ce point de vue optimiste — qui doit pourtant avoir les bases les plus sérieuses — quelles responsabilités ne risquerions-nous pas d'encourir, si nous ne nous orientions pas d'urgence, en France, pays dont l'appauvrissement lui fait un devoir d'adopter des techniques neuves, vers les réalisations grandioses en matière d'utilisation de l'énergie atomique ?

JEAN THIBAUD

LES LIVRES D'HISTOIRE

Est-ce un effet de la seconde guerre mondiale ? On dirait que les Français soucieux d'histoire n'entendent plus se contenter d'une vue strictement française. Leur curiosité s'est élargie. Voici quelques mois, M. Berl leur offrait une histoire de l'Europe, dominée de bout en bout par la menace asiatique ; M. Jacques Pirenne leur propose une histoire universelle dont les deux premiers volumes viennent de paraître à Paris, après avoir été édités en Suisse : le premier conduit le lecteur des origines au septième siècle après Jésus-Christ ; le second du septième siècle à 1648, c'est-à-dire de l'expansion musulmane aux traités de Westphalie. Cinq cents pages pour l'un, six cents pour l'autre, un grand nombre de cartes, très bien faites, un exposé clair, fort, nourri, ramassé, aux articulations solides, pas trop chargé de noms ni de dates, et cependant toujours près des choses : c'est une œuvre considérable, attachante, qui fait réfléchir et qui mérite le respect.

M. Pirenne ne pouvait tout dire : un choix s'imposait. M. Pirenne a lui-même intitulé son ouvrage : *Les grands courants de l'histoire universelle* [1]. Ce titre suppose non seulement une vue synthétique de l'évolution humaine, mais encore une certaine philosophie du devenir. En vérité, on pourra toujours discuter de l'importance relative que l'auteur attribue aux divers facteurs par lesquels se détermine l'évolution des sociétés. Par exemple, je ne crois pas, pour ma part, que le XVIe siècle soit tout à fait intelligible si l'on ne fait pas une place très importante à l'irrésistible vague de hausse provoquée en Europe par l'afflux des métaux précieux américains. En ébranlant la vieille société féodale, en ruinant ou en déclassant les « économiquement faibles », c'est-à-dire les familles et les individus à revenus fixes, l'abondance monétaire a provoqué aussi la création et l'accumulation de nouvelles richesses, l'ascension d'une nouvelle bourgeoisie capitaliste, elle a contribué à répandre dans tout l'Occident l'esprit d'entreprise, le goût du changement, la confiance dans le progrès. L'inflation-argent fait partie du climat expansif et joyeux de la Renaissance, comme la déflation s'incorpore à l'idée de notre XVIIe siècle classique, austère, tendu et socialement stable.

Précisément, un des mérites de M. Pirenne est de ne point céder à la tentation de l'unité artificielle, de l'explication systématique, que les esprits

1. Éditions de La Baconnière, Neuchâtel. — Albin Michel, Paris.

hâtifs peuvent bien prendre pour une marque de la vérité, mais qui laisse échapper les trois quarts des réalités et de la vie. Un vieux boursier vous dira que, sur le marché des titres, l'inflation provoque indifféremment la baisse et la hausse : tout dépend des dispositions psychologiques du public. Au XVIe siècle, le même milieu économique et social a engendré à la fois l'humanisme d'Érasme et la théologie de Calvin ; d'un côté, l'affranchissement de la pensée individuelle, de l'autre la dictature biblique ; d'un côté, la confiance en la nature humaine, de l'autre la croyance à sa perversion foncière.

Tout ne s'explique pas. La naissance et la propagation des religions, des philosophies, des morales ont quelque chose de mystérieux et d'insaisissable. On peut bien dire que la société leur offre tantôt un cadre favorable, tantôt hostile. Mais il leur arrive d'échouer malgré la chance et de réussir contre les circonstances. La prise de Constantinople par les Turcs en 1453, celle de Grenade par les Espagnols en 1492, l'année même de la découverte de l'Amérique, eurent pour conséquence une rupture presque totale des relations méditerranéennes avec le monde oriental ; elles arrêtèrent, à la fin du XVe siècle, le courant qui, depuis quatre cents ans, coulait de l'Orient vers l'Occident. Entre l'Europe et l'Asie allait se dresser le militarisme brutal et inculte de l'empire ottoman, qui ne pouvait rien donner à l'Europe, parce qu'il n'apportait rien avec lui. « Tout ce qu'il y avait de voluptueux, de rêveur, de délicatement somptueux dans les traditions orientales, le goût de la méditation, de la tolérance, de l'inutile, ce laisser-aller que heurtait une vue trop rationaliste des choses, tout cela — parce que les Turcs le perdirent — allait être perdu aussi pour l'Occident » désormais condamné à un matérialisme de fer. Mais quand l'Europe, devenue le centre du monde, riche de sa science, de ses techniques, de ses capitaux, de ses forces humaines, voulut, à son tour, agir sur l'Asie par le truchement de ses navigateurs, de ses marchands, de ses missionnaires, elle vit l'Asie se fermer à elle. Ce qu'Alexandre et ses successeurs avaient réussi trois siècles avant Jésus-Christ — faire pénétrer profondément aux Indes les influences intellectuelles de la Méditerranée — les jésuites eux-mêmes ne parvinrent pas à le réaliser au XVIIe. C'est que « le monothéisme chrétien ne pouvait s'adapter à la conception panthéiste du monde sur laquelle s'était développée la pensée » de l'Extrême-Orient. Au lieu de rappeler l'Asie à la vie, les Européens l'emprisonnèrent davantage sur elle-même. Paralysée par l'inaction, résignée à subir une force qu'elle méprise, la Chine se retrancha dans la xénophobie ; le Japon, plutôt que de subir le contact des blancs, renonça à son expansion maritime. Ce que la force turque avait brisé, la force européenne s'avérait incapable de le restaurer. En revanche, la parole de Bouddha, qu'entendirent seulement quelques milliers d'Hindous, a ébranlé la moitié du continent.

Il arrive aussi parfois qu'on bute contre le hasard. Le nez de Cléopâtre n'a sans doute pas changé la face du monde. Mais si Antoine avait été victorieux à Actium et Auguste contraint au suicide, il est assez probable que l'empire romain aurait été organisé d'une autre façon. On a dit beaucoup de mal de l'histoire-batailles. On a voulu la chasser de l'enseignement, l'absorber dans l'histoire sociale, lui ôter toute importance, comme si le sort d'une guerre était toujours décidé à l'avance par des facteurs non-mili-

taires. Et cependant... Faut-il compter pour rien la science, l'habileté et le sang-froid des généraux, la discipline et l'entraînement des troupes, la perfection et la nouveauté de l'armement? Il est vrai qu'aujourd'hui, nos guerres mettent au creuset le tout des nations. Mais pendant des milliers d'années, les Etats n'ont combattu qu'avec une minime partie de leurs forces, la faiblesse des moyens employés allait de pair avec l'énormité des enjeux et des conséquences.

En 677, c'est grâce au feu grégeois que les flottes grecques écrasèrent les Arabes : une découverte chimique a donc prolongé de huit cents ans la vie de l'empire byzantin. Au xve siècle, l'expansion maritime du petit Portugal représente dans l'histoire moderne un fait aussi important que celle des Phéniciens dans l'histoire de l'antiquité. Jusqu'alors l'Europe n'avait reçu les produits de l'Asie, la soie, le coton, les épices, que par l'intermédiaire des courtiers égyptiens et syriens, correspondants des marchands de Venise et de Gênes. Brusquement, les océans ouvraient aux Portugais l'accès direct de l'Afrique et de l'Asie, devenaient la source de fabuleuses richesses. Du Tage à Canton, la domination portugaise s'étend sur plus de vingt mille kilomètres de côtes. Etablis à Zanzibar, à Mascate, à Ormuz, à Goa, à Ceylan, à Malacca, ils tiennent les clefs de l'Océan Indien, de la Mer Rouge, du Golfe Persique, des mers de Chine. Les anciennes routes maritimes sont abandonnées, le commerce arabe presque anéanti, la Méditerranée déchue de son rôle primordial, Venise frappée à mort, le trafic asiatique chassé de la mer et des côtes, rejeté à l'intérieur du continent vers les pistes caravanières, au long desquelles, en Turkestan et en Perse, les villes d'étapes se réveillent et se repeuplent, tandis qu'Alexandrie tombe en ruines et que l'Egypte condamnée à l'isolement devient une simple terre domaniale, partagée entre de grands propriétaires turcs et travaillée par de misérables fellahs. Au jugement de M. Pirenne, il n'est pas dans l'économie universelle de plus grande révolution. Quel en fut donc l'instrument? Trois cents petits bateaux, longs de ving-cinq ou trente mètres, quelques centaines de canons et quelques milliers d'hommes.

La réflexion sur l'histoire donne donc à la fois le sentiment d'une continuité, d'une solidarité et celui d'un écroulement sans fin. Toutes les civilisations ont disparu à leur tour ; aucun empire n'a résisté au temps ; chaque fois que les hommes se sont flattés d'avoir arraché le monde au désordre et à la crainte, la guerre, l'ignorance, la cruauté, l'anarchie en ont régulièrement repris possession. Sous ce chaos, M. Pirenne s'efforce de découvrir sinon des lois cachées, tout au moins des constantes, qui tiennent à la fois de la géographie et de la nature humaine. La distribution des mers, la forme des continents, le cours des fleuves, l'emplacement des montagnes ne changent pas. Les hommes restent des hommes ; le progrès matériel ne les a rendus ni meilleurs ni pires. Il en résulte de siècle en siècle un certain rythme, une certaine répétition, un certain retour aux mêmes formes politiques et sociales. On se bat toujours aux mêmes carrefours ; les armées, les idées et les marchandises empruntent toujours les mêmes routes ; les mêmes crises se résolvent de la même façon, et l'on voit même, dans la galerie des chefs, reparaître d'âge en âge les mêmes types de conquérants, de juristes, de pacificateurs.

Rien de plus curieux à cet égard que l'évolution de l'Orient méditerra-

néen : c'est par là que se fait le plus facilement la liaison Europe-Asie. Les routes de terre aboutissent à Constantinople, à Smyrne, à Antioche, à Tripoli, à Damas, les routes de mer à l'isthme de Suez et au delta du Nil : le premier canal *Mer Rouge-Méditerranée* a été ouvert cinq siècles avant Jésus-Christ et il ne s'est ensablé définitivement qu'à la conquête turque. Sur ce théâtre bien défini, les mêmes problèmes se sont reposés d'âge en âge à peu près dans les mêmes termes : prépondérance des routes de terre ou des routes de mer, unité de la Syrie et de la Mésopotamie, conquête de la Syrie par l'Egypte, unité économique égypto-hindoue, empire égéen dominant la Crête, les îles et la façade maritime de l'Asie mineure, on a vu revenir les mêmes combinaisons, engendrant peu à peu les mêmes réactions et les mêmes conséquences.

Dira-t-on que l'échelle est différente ? Oui et non. Il va de soi, par exemple, que la quantité de marchandises échangées est infiniment plus considérable de nos jours qu'au temps d'Alexandre, mais, bien que la maladie du gigantisme ait souvent sévi, aucun empire moderne n'a atteint les dimensions de l'empire mongol au XIIIe siècle, alors que, de Cracovie à Nankin, étaient réunis sous le même fouet et la même bureaucratie la Chine, le Turkestan, la Birmanie, la Sibérie, la Perse, la Mésopotamie, le Caucase, l'Ukraine, la Russie moscovite et une partie de la Pologne.

Permanence des routes, mais aussi permanence de certaines limites. A travers l'histoire d'Allemagne court, comme sur son sol, la frontière de la domination romaine. Elle se retrouve au temps de Charlemagne : d'une part, l'Allemagne chrétienne, d'autre part, la Germanie païenne. Au Moyen Age : d'une part, l'Allemagne urbaine, marchande, individualiste et bourgeoise, de l'autre, l'Allemagne des serfs et des seigneurs. Au XVIe siècle : d'une part, l'Allemagne catholique et calviniste, de l'autre, l'Allemagne luthérienne ; d'une part, l'Allemagne rhénane traversée par les grands courants de civilisation et de commerce, de l'autre, la vieille Allemagne des tribus, qui s'adonne à la colonisation guerrière, qui fait de la religion temporalisée un simple moyen d'assurer la cohésion du groupe et l'obéissance des sujets.

Enfin, entre tous les éléments constitutifs d'une société — sol, climat, économie, mœurs, idées morales et religieuses, régime politique, organisation sociale — existent des rapports nécessaires. Ils se déterminent l'un par l'autre ; il n'est pas possible de modifier l'un sans que les autres ne soient altérés. Les sociétés durables sont celles qui trouvent spontanément leur équilibre naturel et qui réussissent à le conserver, sans l'intervention arbitraire d'une force coercitive, toujours susceptible de défaillances. Les périls qui menacent cet équilibre ne sont pas en nombre infini. La Grèce est morte de ses divisions intestines. La prolétarisation des classes moyennes a tué la république romaine. Si la route du Gothard a fait la Suisse, la Lotharingie, maîtresse des artères vitales Venise-Escaut et Rhône-Rhin, s'est morcelée faute d'un territoire harmonieux. Cependant, il semble bien établi que l'étatisme et le dirigisme économique sont plus communs encore que les querelles, la démagogie, l'oppression des riches et la mauvaise conformation.

« L'ampleur de la paperasserie étouffait les initiatives, supprimait les responsabilités, paralysait l'autorité... La politique fiscale du monopole, inaugurée pour l'huile, puis pour le sel, fut élargie..., le système des contingente-

ments généralisé... La frappe de l'or avait été abandonnée... Le pas franchi, l'altération des monnaies devait s'accentuer rapidement... La mauvaise monnaie chasse la bonne. Les prix montaient... le cours forcé fut décrété et la monnaie d'argent fut réservée au seul commerce extérieur.... [Le gouvernement] entrait résolument dans la voie de l'économie dirigée et de l'autarcie et, par voie de conséquence, dans celle d'une politique sociale de contrainte et d'absolutisme... Pour que l'Etat retire des produits nationaux — achetés avec des jetons à des prix imposés et revendus à l'étranger contre de la monnaie sonnante — des bénéfices suffisants à l'entretien de la cour, de la flotte, de l'armée, de l'administration, il faut qu'il vide le pays de sa substance en réduisant la population au niveau le plus bas possible... La population rurale est figée dans un statut héréditaire. Dans les villes, le prolétariat ouvrier qui travaille de plus en plus dans des ateliers exploités par l'Etat ou soumis à son contrôle direct, voit sa situation se réduire continuellement par la baisse des salaires. La bourgeoisie active, qui ne trouve plus à s'employer dans le pays, émigre... » Où sommes-nous ? En Egypte, cent cinquante ans avant l'ère chrétienne.

« L'Etat... tenta le rétablissement de ses finances en imposant les fortunes mobilières. L'impôt sur le capital fut créé. Capitalistes et marchands furent tenus de faire annuellement la déclaration de leur fortune qui fut frappée d'un droit de 5 p. 100... » La peine de mort fut décrétée contre les fraudeurs : on en exécuta plusieurs dizaines de milliers. « Les monopoles de l'alcool, des boissons fermentées, de la fonte du fer vinrent s'ajouter à celui du sel... Et tandis que la vénalité... détruisait les bases morales de l'ordre social, l'étatisme, en libérant le pouvoir du cadre moral qu'il s'était donné à lui-même, enlevait à la monarchie la base légitime sur laquelle elle s'était édifiée. La force... se substitua au droit. Sinan-Ti annonça un ordre nouveau... » Où sommes-nous ? En Chine, à peu près au moment où César battait Vercingétorix.

« Figée dans ses règlements immuables, la machine administrative fut superposée au pays dont elle disposa alors absolument... Les services perdirent tout contact avec la population qui ne fut plus considérée que comme une matière fiscale et administrative... La bureaucratie tua l'initiative, la hiérarchie trop stricte supprima les responsabilités individuelles... » Chaque citoyen, fonctionnarisé bon gré mal gré, se voit assigner une place définitive. Les associations d'intérêts se transforment en organismes officiels ; les industries étatisées deviennent de plus en plus nombreuses ; la liberté disparaît. « Ainsi l'individu se fond de plus en plus dans le groupe qui étouffe sa personnalité indépendante. » Où sommes-nous ? A Rome, à la veille des invasions barbares.

Mais à quoi bon continuer ? Par des comparaisons répétées, M. Pirenne est amené à distinguer deux types irréductibles de sociétés et de civilisations. L'une, de type ouvert, est maritime, largement accueillante aux marchandises, aux idées et aux hommes venus de l'étranger, avec une classe intellectuelle, bourgeoise et capitaliste qui met sa confiance dans l'effort personnel ; l'autre, de type fermé, est terrienne, systématiquement repliée sur elle-même, enfermée à l'intérieur de ses frontières, étroitement nationaliste, en défiance per-

pétuelle contre les apports de l'extérieur, soumettant l'individu au credo religieux, moral, politique, imposé par la discipline de l'Etat ou de la tribu. La première est tolérante, libérale, modérée, éprise de progrès, passionnée pour la recherche intellectuelle, créatrice de formes artistiques ; la seconde autoritaire, militariste, pétrifiée dans la doctrine qu'elle défend et impose avec une intolérance fanatique. La première tend naturellement à l'élargissement des cadres économiques, à une sorte d'universalisme fondé sur l'échange et sur le respect de la personne humaine ; les secondes sont guerrières, conquérantes, elles engendrent une tyrannie qui devient peu à peu égalitaire et communisante. La civilisation assyrienne est un exemple parfait de ce second type, la civilisation hellénistique est à l'apogée du premier.

L'expérience prouve qu'il est impossible, sans crise mortelle, d'unifier des sociétés appartenant aux types opposés. Toutes les tentatives que firent les Assyriens, les Perses et, après eux, Alexandre pour réunir en un même empire les régions continentales de l'Asie extérieure et les pays méditerranéens à civilisation urbaine et marchande, engendrèrent les mêmes complications, les mêmes révoltes, les mêmes misères. L'empire romain lui-même ne s'est maintenu qu'autant que toutes ses parties restèrent dominées par leur caractère maritime. Plus près de nous, l'empire de Charles-Quint s'est brisé par le fait de sa dualité économique et sociale. L'empereur, avant d'abdiquer, en fit lui-même le partage : à son fils, l'Espagne, les Pays-Bas, les royaumes italiens et l'Amérique ; à son frère, l'Autriche, les possessions danubiennes et la couronne impériale. « C'était la fin de l'empire universel... La tentative de rassembler l'Europe en une entité politique avait échoué, parce qu'elle n'était une entité ni spirituelle, ni sociale. Si Charles-Quint mérite d'être jugé par l'histoire comme un grand homme d'Etat, c'est de l'avoir compris » et pour avoir sacrifié la chimère de l'unité à la réalité d'un équilibre, avec une Europe divisée en deux zones « l'une, formée des pays maritimes, monarchiques, socialement et intellectuellement émancipés, orientés vers le développement mercantile, attirés par l'économie universelle, par la civilisation cosmopolite née des échanges internationaux ; l'autre, englobant les pays continentaux où triomphent la féodalité, la hiérarchie sociale, le régime seigneurial, l'économie domaniale, le servage » avec un sentiment de nationalisme politique et religieux.

L'ouvrage se clôt provisoirement par l'apparition d'un nouvel acteur et presque d'un nouveau monde, la Russie. Tandis que l'Occident constitue la grande force d'expansion européenne sur les océans, l'empire russe se lance à la conquête des immenses espaces de l'Asie septentrionale. Masse territoriale, étatisée, soumise à l'autorité absolue des tsars et imprégnée du messianisme byzantin, elle ne pèse pas encore sur l'Europe : ce sera, avec l'ascension de la Prusse, un des drames du XVIIIe siècle.

PIERRE GAXOTTE.

PRÉLUDANT à l'enquête sans fin que l'Assemblée constituante a instituée au moment d'expirer, les diplomates versent au dossier leurs témoignages : après M. André François-Poncet qui fut à Berlin, voici M. Léon Noël qui, de 1935 à 1939, fut à Varsovie en qualité d'ambassadeur de France. Le livre qu'il publie aujourd'hui : *L'agression allemande contre la Pologne* (Flammarion) fait une place moins étendue que celui de M. André François-Poncet aux souvenirs personnels et à l'anecdote ; il est vrai que les personnages mis en scène sont moins pittoresques et moins théâtraux que les démons nazis ; seule la personnalité, assez mystérieuse, du colonel Beck qui, ministre des Affaires étrangères, dirigea en fait toute la politique de la Pologne depuis la mort du maréchal Pilsudski, en mai 1935, retient longuement l'attention de notre mémorialiste. C'est en effet le colonel Beck qui portera devant l'histoire la responsabilité principale des erreurs et des fautes commises par la Pologne, bien que l'acte le plus lourd de conséquences, la Déclaration germano-polonaise du 26 janvier 1934, ait été signé du vivant même de Pilsudski. Aussi bien, le colonel Beck ne s'est maintenu au pouvoir que parce qu'il se donnait comme le continuateur de l'illustre maréchal.

Avec beaucoup de finesse, M. Léon Noël analyse la psychologie de ce lieutenant malchanceux. Foncièrement patriote — Polonais et patriote sont presque synonymes — le colonel Beck a cru que son pays pouvait et devait garder un parfait équilibre entre ses deux voisins colossaux ; que grâce à cette inertie il empêcherait que la Pologne ne fût entraînée dans un conflit désastreux pour elle, quelle qu'en fût l'issue. Bien qu'il eût reçu une culture allemande, il n'aimait pas beaucoup plus les Allemands que le reste de ses compatriotes, c'est-à-dire qu'il les détestait un peu moins ; comme tous ses compatriotes, il avait la crainte, héréditaire, de la Russie, tsariste ou bolcheviste. Joignez à ces sentiments une confiance, peut-être excessive, dans sa clairvoyance et dans son habileté, ajoutez un trait constant du caractère polonais : une intrépidité — « Ne montrez jamais un précipice à un Polonais, a dit un homme d'esprit, il s'y précipiterait » — unie à cette légèreté qui ont valu aux Polonais le nom de « Français du Nord », et vous aurez, d'après M. Léon Noël, l'explication d'une politique tour à tour imprudente, déraisonnable, stoïque, héroïque, fatale.

Le livre, qui compte cinq cents pages tassées, embrasse non seulement le drame lui-même, mais son décor historique. Comme il est naturel, une importance particulière est accordée aux relations franco-polonaises, fluctuantes, et au rôle que joua l'ambassadeur de France. Celui-ci, avec une grande sagesse, s'attacha à donner aux gouvernements français et polonais des indications qui ne fussent pas de nature à leur faire concevoir des espérances illusoires sur la force de leur partner. Seulement sa voix ne fut pas toujours entendue. Avec une discrétion diplomatique, M. Léon Noël, comme M. André François-Poncet, se plaint d'avoir été souvent abandonné, parfois oublié, par le Quai d'Orsay, si bien qu'il eut l'impression, fort désagréable, qu'on « causait » derrière son dos ou, si l'on préfère, par-dessus sa tête. Sans doute, M. Léon Noël ne pense nullement que si on l'avait écouté, le conflit aurait été évité ou même différé, mais il incline à croire qu'il se serait engagé dans des conditions militairement moins catastrophiques et politiquement encore plus claires. Le diable sait pourtant que les fauteurs de

l'agression contre la Pologne se sont mis en lumière : leur mauvaise foi et leur cynisme ont quelque chose d'éblouissant. Cela explique même que les gouvernants français et britannique aient été longtemps aveuglés ; c'est aussi leur excuse. Sinon ils courraient le risque d'être jugés, au tribunal de l'Avenir, les plus grands naïfs de tous les temps.

⁂

Si le sort des diplomates officiels n'est pas fameux, le lot des diplomates officieux est pire. Le chargé de mission souterraine ne doit s'attendre, s'il réussit, à aucun remerciement et s'il échoue, même partiellement, il encourt toutes les avanies. C'est ce qui advint à M. Louis Rougier qui, en l'automne 1940, servit de truchement entre Londres et Vichy. Professeur et philosophe, M. Louis Rougier montre peu de philosophie dans le récit qu'il fait de son aventure diplomatique. Le livre qu'il vient de publier en Suisse : *Mission secrète à Londres* (A l'enseigne du Cheval ailé) tient du pamphlet plus que de l'histoire. Son auteur voue une haine vigoureuse, et définitive, à ceux qui l'ont désavoué, démenti, et moralement défiguré. Cette colère cinglante ajoute, certes, au plaisir du lecteur malin, mais elle enlève beaucoup à la force probatoire du livre.

Déjà le sous-titre de l'ouvrage : *Les accords Pétain-Churchill* apparaît contestable. C'est M. Louis Rougier lui-même qui souligne qu'il ne s'agit point « d'accords » au sens que le droit international et l'usage donnent au mot. Tout au plus d'un gentlemen's agreement, et avec précision, d'un *projet* de gentlemen's agreement. L'objet de ces conversations préliminaires était d'arriver à une détente entre les relations, de fait, qui existaient alors entre Vichy et Londres : obtenir que Vichy ne tentât point de reprendre les territoires d'outre-mer passés à la dissidence ; que Londres n'essayât point d'entraîner dans la dissidence ceux qui étaient demeurés dans l'obédience de Vichy ; que l'amirauté britannique fermât les yeux sur nos transports de ravitaillement à travers la Méditerranée ; que le chef de l'Etat vichyssois ne fût plus en butte aux attaques véhémentes de la B.B.C. Comme fond de tableau, la perspective, lointaine, d'un soulèvement de l'Afrique du Nord, au moment où les Alliés seraient en mesure de l'épauler avec succès. Il est exact que de ce programme il passa quelque chose dans la réalité, et cela permet à M. Rougier de croire et d'affirmer qu'il y a bien eu « accord », puisqu'un accord de ce genre ne peut être établi que par ses effets, mais il ressort des textes mêmes cités par M. Rougier, que le Premier Britannique considérait ces conversations comme un sondage parmi les très nombreux sondages qu'il effectuait alors, et qu'il ne se sentait engagé par elles à aucun degré. Peut-on croire, au reste, que la Grande-Bretagne dont la parcimonie, en matière de signatures données, est célèbre, tienne de simples procès-verbaux anonymes, je ne dis pas : pour des accords, mais pour des projets d'accords ?

M. Rougier dépasse de beaucoup ce qui est le sujet même de son livre. Il donne péremptoirement son opinion sur l'armistice, l'attitude britannique, le mouvement gaulliste et son chef, la conception du patriotisme, l'action des émigrés français en Angleterre et aux Etats-Unis. C'est évidemment son

droit, mais chacun a aussi le droit de ne point souscrire à ses sentences et à ses verdicts. Sa verve qui s'exerce le plus volontiers contre les bardes qui, de l'autre rive de l'Atlantique, encourageaient — à tant de dollars l'heure, ou la colonne — les Français de France à mourir de faim et de honte, est, incontestablement, celle d'un excellent satirique, mais la satire est un champ clos d'où la vérité est généralement exclue. A cette escrime, M. Rougier est maître tant qu'il n'aura pas trouvé un adversaire de force égale ou supérieure.

♣

M. Larry E. Lesueur, correspondant d'une Compagnie de T.S.F. américaine, a séjourné en Russie d'octobre 1941 à octobre 1942. Le livre où il a consigné ses souvenirs et ses observations : *Douze mois qui changèrent le sort du monde* (Gallimard) et qu'a traduit avec précision M. Jacques Asselin, reflète les qualités qui font le charme des journalistes américains : le goût du détail concret, la bonne humeur, la bonhomie, la simplicité sans feinte, l'impartialité. On imagine aisément ce qu'eût été un ouvrage analogue écrit par un journaliste français. Celui-ci eût cru qu'il lui appartenait de sonder les mystères du Kremlin ou de déduire, par des raisonnements à la Sherlock Holmès, des conclusions graves de faits insignifiants.

M. Larry E. Lesueur est plus modeste ; il regarde, le front ceint de la visière qui semble un attribut naturel du journaliste yankee. Il ne se donne pas pour un pur esprit ; la vie quotidienne, le manger, le boire surtout, les distractions tiennent dans son journal une place qui n'est point petite. N'empêche qu'il nous fait apercevoir et sentir ce qu'a été réellement la Russie soviétique en guerre, et qu'il nous oblige à réformer bon nombre de jugements préconçus. Par exemple, il résulte de ses notations que le vaste repli en direction de l'Oural ne fut pas, à proprement parler, imposé à l'U.R.S.S. par la stratégie allemande, mais entrait dans un plan prémédité, déterminé, organisé de l'armée rouge. Pareillement nous mesurons l'ampleur de la victoire défensive qui barra l'accès de Moscou aux divisions nazies ; ce ne fut pas seulement un coup d'arrêt, mais un redoutable coup de boutoir. De nombreux traits illustrent la méfiance distinguée dont les Russes entourent leurs hôtes étrangers ; c'est le censeur qui interdit qu'on parle d'une aurore boréale ; ce sont les jeunes Moscovites qui repoussent toute invitation, qui refusent, comme présents suspects et tendancieux, le moindre cadeau, fût-ce une orange. M. Larry E. Lesueur sourit gentiment de ces singularités. Cela ne l'empêche pas d'admirer, sans arrière-pensée, le grand peuple slave et le vieux proverbe qui est comme sa devise : « Aie un cœur et une âme, tout le reste passe avec la mode ».

♣

Obéissant à un pénible devoir, M. Roger Langeron, préfet de police, dut assister, en juin 1940, à l'occupation allemande et disputer aux envahisseurs son autorité et ses pouvoirs. Son journal, intitulé : *Paris, juin* 1940 (Flammarion) est celui d'un témoin de qualité exceptionnelle. Un préfet de police

est, par définition, l'homme qui sait tout ce qui se passe à Paris ; et de juin à décembre 1940, il s'est passé tant de choses ! Mais M. Langeron ne fait, croit-on, qu'entr'ouvrir ses dossiers ; il ne nous livre que des notations fragmentaires, particulièrement celles qui établissent que son souci fut toujours — qui en doute ? — de défendre contre l'occupant les intérêts de Paris et ceux de ses subordonnés. Sur un grand nombre de points, et non les moins importants, il observe une réserve, voire un silence éclatants. Il ne nous dit même pas sur quels prétextes il fut arrêté le 24 janvier 1941 par la Gestapo et pour quelles raisons il fut ensuite remis en liberté étroitement surveillée. On ne saurait pousser plus loin la discrétion, ou le respect de la parole donnée. C'est égal, M. Roger Langeron nous laisse sur notre faim. Nous aimerions tant qu'il publiât ces carnets véritablement secrets, ceux que l'on qualifie d'impubliables.

PIERRE AUDIAT

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian et Claude Tolmer.) IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE 20, PARIS. — 8514-10-46